TOME XVIII. N° 8 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 JUILLET 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Caractères de l'Esprit européen[1]

L'ORAGE vient de finir, et, cependant nous sommes inquiets, et anxieux, comme si l'orage allait éclater. Presque toutes les choses humaines demeurent dans une terrible incertitude. Nous considérons ce qui a disparu, nous sommes presque détruits par ce qui est détruit ; nous ne savons pas ce qui va naître, et nous pouvons raisonnablement le craindre. Nous espérons vaguement, nous redoutons précisément ; nos craintes sont infiniment plus précises que nos espérances ; nous confessons que la douceur de vivre est derrière nous, que l'abondance est derrière nous, mais le désarroi et le doute sont en nous et avec nous. Il n'y a pas de tête pensante ni sagace, si instruite qu'on la suppose, qui puisse se flatter de dominer ce malaise, d'échapper à cette impression de ténèbres, de mesurer la durée probable de cette période de troubles dans les échanges vitaux de l'humanité.

Nous sommes une génération très infortunée à laquelle est échu de voir coïncider le moment de son passage dans la vie, avec l'arrivée de ces grands et effrayants événements dont la résonnance emplira toute notre durée.

(1) Copyright 1924 by Gaston Gallimard.

On peut dire que toutes les choses essentielles de ce monde ont été affectées par la guerre, ou plus exactement, par les circonstances de la guerre : l'usure a dévoré quelque substance plus profonde que les parties renouvelables de l'être. Vous savez quel trouble est celui de l'économie générale, celui de la politique des Etats, celui de la vie même des individus : la gêne, l'hésitation, l'appréhension universelles. *Mais parmi toutes ces choses blessées, est l'Esprit.* L'esprit est en vérité cruellement atteint, il se plaint dans le cœur des hommes de l'esprit et se juge tristement. Il doute profondément de soi-même.

Qu'est-ce donc que cet esprit? En quoi peut-il être touché, frappé, diminué, humilié par l'état actuel du monde. D'où vient cette grande pitié des choses de l'esprit, cette détresse, cette angoisse des hommes de l'esprit? C'est de quoi il faut que nous parlions maintenant.

L'homme est cet animal séparé, ce bizarre être vivant qui s'est opposé à tous les autres, qui s'élève sur tous les autres, par ses... *songes;* par l'intensité, par l'enchaînement, par la diversité de ses *songes;* par leurs effets extraordinaires et qui vont jusqu'à modifier sa nature, et non seulement sa nature, mais encore la nature même qui l'entoure, qu'il essaye infatigablement de soumettre à ses songes.

Je veux dire que l'homme est incessamment et nécessairement opposé à *ce qui est* par le souci de *ce qui n'est pas;* et qu'il enfante laborieusement, ou bien par génie, ce qu'il faut pour donner à ses rêves la puissance et la précision mêmes de la réalité et d'autre part, pour imposer à cette réalité des altérations croissantes qui la rapprochent de ses rêves.

Les autres êtres vivants ne sont mus et transformés que par les variations extérieures. Ils s'adaptent, c'est-à-dire qu'ils se déforment, afin de conserver les caractères essentiels de leur existence et ils se mettent ainsi en équilibre avec l'état de leur milieu.

Ils n'ont point coutume, que je sache, de rompre spontanément cet équilibre, de quitter par exemple, sans motif, sans une pression ou une nécessité extérieure, le climat auquel ils sont accommodés. Ils recherchent leur bien aveuglément ; mais ils ne sentent pas l'aiguillon de ce mieux qui est l'ennemi du bien et qui nous engage à affronter le pire.

Mais l'homme contient en soi-même de quoi rompre l'équi-

libre qu'il soutenait avec son milieu. Il contient ce qu'il faut pour se mécontenter de ce qui le contentait. Il est à chaque instant autre chose que ce qu'il est. Il ne forme pas un *système fermé* de besoins et de satisfaction de ses besoins.

Il tire de la satisfaction je ne sais quel excès de puissance qui renverse son contentement. A peine son corps et son appétit sont apaisés, qu'au plus profond de lui quelque chose s'agite, le tourmente, l'illumine, le commande, l'aiguillonne, le manœuvre secrètement. Et c'est l'esprit, l'esprit armé de toutes ses questions inépuisables...

Il demande éternellement en nous : Qui, quoi, où, en quel temps, pourquoi, comment, par quel moyen? Il oppose le passé au présent, l'avenir au passé, le possible au réel, l'image au fait. Il est à la fois ce qui devance et ce qui retarde ; ce qui construit et ce qui détruit ; ce qui est hasard et ce qui calcule ; il est donc bien ce qui n'est pas, et l'instrument de ce qui n'est pas. Il est enfin, il est surtout, l'auteur mystérieux de ces rêves dont je vous parlais...

Quels rêves a faits l'homme?... Et parmi ces rêves quels sont ceux qui sont entrés dans le réel, et comment y sont-ils entrés?

Regardons en nous-mêmes et regardons autour de nous. Considérons la ville, ou bien feuilletons au hasard quelques livres, ou mieux encore, observons en nos cœurs leurs mouvements les plus naïfs...

Nous souhaitons, nous imaginons avec complaisance bien des étrangetés, et ces souhaits sont fort antiques, et il semble que l'homme ne se résoudra jamais à ne pas les former... Relisez la Genèse. Dès le seuil du livre sacré, et les premiers pas dans le premier jardin, voici paraître le rêve de la Connaissance, et celui de l'Immortalité : ces beaux fruits de l'arbre de vie et de l'arbre de science nous attirent toujours. Quelques pages plus loin, vous trouverez dans la même Bible, les rêves d'une humanité tout unie, et collaborant à la construction d'une tour prodigieuse. « Ils étaient un seul peuple et ils avaient pour eux une même langue... » Nous le rêvons encore.

Vous y trouverez aussi l'histoire étrange de ce prophète qui, englouti par un poisson, put se mouvoir dans l'épaisseur de la mer...

Chez les Grecs, il est des héros qui se construisent des appareils volants. D'autres savent apprivoiser les fauves et

leur parole miraculeuse déplace les montagnes, fait se mouvoir les blocs, opère des constructions de temples, par une sorte de télémécanique merveilleuse...

Agir à distance ; faire de l'or ; transmuter les métaux ; vaincre la mort ; prédire l'avenir ; se déplacer dans des milieux interdits à notre espèce ; parler, voir, entendre, d'un bout du monde à l'autre ; aller visiter les astres ; réaliser le mouvement perpétuel, que sais-je, — nous avons fait tant de rêves que la liste en serait infinie. Mais l'ensemble de ces rêves forme un étrange *programme* dont la poursuite est comme liée à l'histoire même des humains.

Tous les projets de conquête et de domination universelles, soit matérielles, soit spirituelles, y figurent. Tout ce que nous appelons *civilisation*, *progrès*, *science*, *art*, *culture*... se rapporte à cette production extraordinaire et en dépend directement. On peut dire que tous ces rêves s'attaquent à toutes les conditions données de notre existence définie. *Nous sommes une espèce zoologique qui tend d'elle-même à faire varier son domaine d'existence*, et l'on pourrait former une table, un classement systématique de nos rêves, en considérant chacun d'eux comme dirigé contre quelqu'une des conditions initiales de notre vie. Il y a des rêves contre la pesanteur et des rêves contre les lois du mouvement. Il en est contre l'espace et il en est contre la durée. L'ubiquité, la prophétie, l'eau de Jouvence ont été rêvées, le sont encore sous des noms scientifiques.

Il est des rêves contre le principe de Mayer, et d'autres contre le principe de Carnot. Il en est contre les lois physiologiques et d'autres contre les données et les fatalités ethniques ; l'égalité des races, la paix éternelle et universelle sont de ceux-ci... Supposons que nous ayons construit cette table et que nous la considérions. Nous serions assez vite tentés de la compléter par le tableau des réalisations. En regard de chaque rêve, nous placerions ce qui s'est fait pour le réaliser. Si par exemple dans une colonne nous avons inscrit le désir de voler dans les airs et le nom d'Icare, dans la colonne des acquisitions nous inscrirons les noms fameux de Léonard de Vinci, d'Ader, de Wright et de leurs successeurs. Je pourrais multiplier ces exemples, ce serait une sorte de jeu que nous n'avons pas le temps de jouer. D'ailleurs, il faudrait construire également une table *des déceptions*, des

rêves non réalisés. Les uns sont définitivement condamnés, la quadrature du cercle, la création gratuite de l'énergie, etc... Les autres sont encore dans nos espérances non déraisonnables.

Mais il faut revenir à notre tableau des *réalisations*, c'est sur lui que je voulais attirer votre attention.

Si donc nous considérons cette liste, liste très honorable, nous pourrons faire cette remarque :

De toutes ces réalisations, les plus nombreuses, les plus surprenantes, les plus fécondes ont été accomplies par une partie assez restreinte de l'humanité, et sur un territoire très petit, relativement à l'ensemble des terres habitables.

L'Europe a été ce lieu privilégié ; l'Européen, l'esprit européen, l'auteur de ces prodiges.

Qu'est-ce donc que cette Europe? C'est une sorte de cap du vieux continent, un appendice occidental de l'Asie. Elle regarde naturellement vers l'Ouest. Au Sud, elle borde une illustre mer dont le rôle, je devrais dire la fonction, a été merveilleusement efficace dans l'élaboration de cet esprit européen qui nous occupe. Tous les peuples qui vinrent sur ses bords se sont pénétrés ; ils ont échangé des marchandises et des coups ; ils ont fondé des ports et des colonies où non seulement les objets du commerce, mais les croyances, les langages, les mœurs, les acquisitions techniques, étaient les éléments des trafics. Avant même que l'Europe actuelle ait pris l'apparence que nous lui connaissons, la Méditerranée avait vu, dans son bassin oriental, une sorte de pré-Europe s'établir. L'Egypte, la Phénicie, ont été comme des préfigures de la civilisation que nous avons arrêtée ; vinrent ensuite les Grecs, les Romains, les Arabes, les populations ibériques. On croit voir autour de cette eau étincelante et chargée de sel, la foule des dieux et des hommes les plus imposants de ce monde : Horus, Isis et Osiris ; Astarté et les kabires ; Pallas, Poseidon, Minerve, Neptune, et leurs semblables, règnent concurremment sur cette mer qui a ballotté les étranges pensées de saint Paul, comme elle a bercé les rêveries et les calculs de Bonaparte...

Mais sur ses bords, où tant de peuples s'étaient déjà mêlés et heurtés, et instruits les uns les autres, vinrent, au cours des âges, d'autres peuples encore, attirés vers la splendeur du ciel, par la beauté et par l'intensité particulière de la vie

sous le soleil. Les Celtes, les Slaves, les peuples germaniques ont subi l'enchantement de la plus noble des mers ; une sorte de *tropisme* invincible, s'exerçant pendant des siècles, a donc fait de ce bassin aux formes admirables l'objet du désir universel et le lieu de la plus grande activité humaine. Activité économique, activité intellectuelle, activité politique, activité religieuse, activité artistique, tout se passe, ou du moins tout semble naître, autour de la mer intérieure. C'est que l'on assiste aux phénomènes précurseurs de la formation de l'Europe et que l'on voit se dessiner à une certaine époque la division de l'humanité en deux groupes de plus en plus dissemblables : l'un, qui occupe la plus grande partie du globe, demeure comme immobile dans ses coutumes, dans ses connaissances, dans sa puissance pratique ; elle ne progresse plus, ou ne progresse qu'imperceptiblement.

L'autre est en proie à une inquiétude et à la recherche perpétuelles. Les échanges s'y multiplient, les problèmes les plus variés s'agitent dans son sein, les moyens de vivre, de savoir, de pouvoir s'accroître, s'y accumulent de siècle en siècle avec une rapidité extraordinaire. Bientôt la différence de savoir positif et de puissance, entre elle et le reste du monde, devient si grande qu'elle entraîne une rupture de l'équilibre. L'Europe se précipite hors d'elle-même ; elle part à la conquête des terres. La civilisation renouvelle les invasions primitives dont elle inverse le mouvement. L'Europe, sur son propre sol, atteint le maximum de la vie, de la fécondité intellectuelle, de la richesse et de l'ambition.

Cette Europe triomphante, qui est née de l'échange de toutes choses spirituelles et matérielles, de la coopération volontaire et involontaire des races, de la concurrence des religions, des systèmes, des intérêts, *sur un territoire très limité*, m'apparaît aussi animée qu'un marché où toutes choses bonnes et précieuses sont apportées, comparées, discutées, et changent de mains. C'est une Bourse où les doctrines, les idées, les découvertes, les dogmes les plus divers, sont *mobilisés*, sont *cotés*, montent, descendent, sont l'objet des critiques les plus impitoyables et des engouements les plus aveugles. Bientôt les apports les plus lointains arrivent abondamment sur ce marché. D'une part, les terres nouvelles de l'Amérique, de l'Océanie et de l'Afrique, les antiques empires de l'Extrême-Orient, envoient à l'Europe leurs matières premières pour les soumettre à ces transformations

étonnantes qu'elle seule sait accomplir. D'autre part, les connaissances, les philosophies, les religions de l'ancienne Asie, viennent alimenter les esprits toujours en éveil, que l'Europe produit à chaque génération ; et cette machine puissante transforme les conceptions plus ou moins étranges de l'Orient, en éprouve la profondeur, en retire les éléments utilisables.

Notre Europe, qui commence par un marché méditerranéen, devient ainsi une vaste usine ; usine au sens propre, machine à transformations, mais encore usine intellectuelle incomparable. Cette usine intellectuelle reçoit de toutes parts toutes les choses de l'esprit ; elle les distribue à ses innombrables organes. Les uns saisissent tout ce qui est nouveauté avec espoir, avec avidité, en exagèrent la valeur ; les autres résistent, opposent à l'invasion des nouveautés l'éclat et la solidité des richesses déjà constituées. Entre l'acquisition et la conservation, un équilibre mobile doit se rétablir sans cesse, mais un sens critique toujours plus actif attaque l'une ou l'autre tendance, exerce sans pitié les idées en possession et en faveur ; éprouve et discute sans pitié les tendances de cette régulation toujours obtenue.

Il faut que notre pensée se développe et il faut qu'elle se conserve. Elle n'avance que par les extrêmes, mais elle ne subsiste que par les moyens. L'ordre extrême qui est l'automatisme serait sa perte, le désordre extrême la conduirait encore plus rapidement à l'abîme.

Enfin, cette Europe peu à peu se construit comme une ville gigantesque. Elle a ses musées, ses jardins, ses ateliers, ses laboratoires, ses salons. Elle a Venise, elle a Oxford, elle a Séville, elle a Rome, elle a Paris. Il y a des cités pour l'art, d'autres pour la science, d'autres qui réunissent les agréments et les instruments. Elle est assez petite pour être parcourue en un temps très court, qui deviendra bientôt insignifiant. Elle est assez grande pour contenir tous les climats ; assez diverse pour présenter les cultures et les terrains les plus variés. Au point de vue physique, c'est un chef-d'œuvre de tempérament et de rapprochement des conditions favorables à l'homme. Et l'homme y est devenu l'Européen. Vous m'excuserez de donner à ces mots d'Europe et d'Européen une signification un peu plus que géographique et un peu plus qu'historique, mais en quelque sorte fonctionnelle. Je dirais presque, ma pensée abusant de mon langage,

qu'une *Europe* est une espèce de système formé d'une certaine diversité humaine et d'une localité particulièrement favorable ; façonnée enfin par une histoire singulièrement mouvementée et vivante. Le produit de cette conjoncture de circonstances est un Européen.

Il nous faut examiner ce personnage par rapport aux types plus simples de l'humanité. C'est une manière de monstre. Il a une mémoire trop chargée, trop entretenue. Il a des ambitions extravagantes, une avidité de savoir et de richesses illimitée. Comme il appartient généralement à quelque nation qui a plus ou moins dominé le monde à son heure, et qui rêve encore ou de son César ou de son Charles-Quint, ou de son Napoléon, il y a en lui un orgueil, un espoir, des regrets toujours près de se réveiller. Comme il appartient à un temps, à un continent qui ont vu tant d'inventions prodigieuses et tant de hardiesses heureuses dans tous les genres, il n'est de conquêtes scientifiques ni d'entreprises qu'il ne puisse rêver. Il est pris entre des souvenirs merveilleux et des espoirs démesurés, et s'il lui arrive de verser parfois dans le pessimisme, il songe malgré lui que le pessimisme a produit quelques œuvres du premier ordre. Au lieu de s'abîmer dans le néant mental, il tire un chant de son désespoir. Il en tire quelquefois une volonté dure et formidable, un motif d'actions paradoxal, et fondé sur le mépris des hommes et de la vie.

*
* *

Mais qui donc est Européen?

Je me risque ici, avec bien des réserves, avec les scrupules infinis que l'on doit avoir quand on veut préciser provisoirement ce qui n'est pas susceptible de véritable rigueur, je me risque à vous proposer un essai de définition. Ce n'est pas une définition logique que je vais développer devant vous. C'est une manière de voir, un point de vue, étant bien entendu qu'il en existe une quantité d'autres, qui ne sont ni plus ni moins légitimes.

Eh bien, je considérerai comme européens tous les peuples qui ont subi, au cours de l'histoire, les trois influences que je vais dire.

La première est celle de Rome. Partout où l'empire romain a dominé, et partout où sa puissance s'est fait sentir ; et même partout où l'empire a été l'objet de crainte, d'admi-

ration et d'envie ; partout où le poids du glaive romain s'est fait sentir, partout où la majesté des institutions et des lois, où l'appareil et la dignité de la magistrature ont été reconnus, copiés, parfois même bizarrement singés, là est quelque chose d'européen. Rome est le modèle éternel de la puissance organisée et stable.

Je ne sais pas les raisons de ce grand triomphe, il est inutile de les rechercher maintenant, comme il est oiseux de se demander ce que l'Europe fût devenue si elle ne fût devenue romaine.

Mais le fait nous importe seul, le fait de l'empreinte étonnamment durable qu'a laissée, sur tant de races et de générations, ce pouvoir superstitieux et raisonné, ce pouvoir curieusement imprégné d'esprit juridique, d'esprit militaire, d'esprit religieux, d'esprit formaliste, qui a le premier imposé aux peuples conquis les bienfaits de la tolérance et de la bonne administration.

Vint ensuite le christianisme. Vous savez comme il s'est peu à peu répandu dans l'espace même de la conquête romaine. Si l'on excepte le Nouveau monde, qui n'a pas été christianisé, tant que peuplé par des chrétiens ; si l'on excepte la Russie, qui a ignoré dans sa plus grande partie la loi romaine et l'empire de César, on voit que l'étendue de la religion du Christ coïncide encore aujourd'hui presque exactement avec celle du domaine de l'autorité impériale. Ces deux conquêtes, si différentes, ont, cependant, une sorte de ressemblance entre elles, et cette ressemblance nous importe. La politique des Romains, qui s'est faite toujours plus souple et plus ingénieuse, et de qui la souplesse et la facilité croissaient avec la faiblesse du pouvoir central, c'est-à-dire avec la surface et l'hétérogénéité de l'empire, a introduit dans le système de domination des peuples par un peuple, une nouveauté très remarquable.

De même que la *Ville par Excellence* finit par admettre dans son sein presque toutes les croyances, par naturaliser les dieux les plus éloignés et les plus hétéroclites et les cultes les plus divers, le gouvernement impérial, conscient du prestige qui s'attachait au nom romain, ne craignit pas de conférer la cité romaine, le titre et les privilèges du *civis romanus*, à des hommes de toutes races et de toutes langues. Ainsi, par le fait de la même Rome, les dieux cessent d'être

attachés à une tribu, à une localité, à une montagne, à un temple ou à une ville, pour devenir universels, et en quelque sorte communs ; et d'autre part, la race, la langue et la qualité de vainqueur ou de vaincu, de conquérant ou de conquis, le cèdent à une condition juridique et politique uniforme qui n'est accessible à personne. L'empereur lui-même peut être un Gaulois, un Sarmate, un Syrien, et il peut sacrifier à des dieux très étrangers... c'est une immense nouveauté politique.

Mais le christianisme, à la parole de saint Pierre, quoique l'une des très rares religions qui fussent mal vues à Rome, le christianisme issu de la nation juive, s'étend de son côté aux gentils de toute race ; il leur confère par le baptême la dignité nouvelle de chrétien comme Rome conférait à ses ennemis de la veille la cité romaine. Il s'étend peu à peu dans le lit de la puissance latine, il épouse les formes de l'empire. Il en adopte même les divisions administratives (*Civitas* au cinquième siècle désigne la ville épiscopale). Il prend tout ce qu'il peut à Rome, il y fixe sa capitale et non point à Jérusalem. Il lui emprunte son langage. Un même homme né à Bordeaux peut être citoyen romain et même magistrat, il peut être évêque de la religion nouvelle. Le même *Gaulois*, qui est préfet impérial, écrit en pur *latin* de belles hymnes à la gloire du fils de Dieu qui est né *Juif* et sujet d'Hérode. Voici déjà un Européen presque achevé. Un droit commun, un dieu commun ; le même droit et le même dieu ; un seul juge pour le temps, un seul juge dans l'éternité.

Mais, tandis que la conquête romaine n'avait saisi que l'homme politique et n'avait régi les esprits que dans leurs habitudes extérieures, la conquête chrétienne vise et atteint progressivement le profond de la conscience.

Je ne veux même pas essayer de mesurer les modifications extraordinaires que la religion du Christ a imposées à cette conscience *qu'il fallait rendre universelle.* Je ne veux même pas tenter de vous exposer comment la formation de l'Européen en a été singulièrement influencée. Je suis contraint de ne me mouvoir qu'à la surface des choses, et d'ailleurs les effets du christianisme sont bien connus.

Je vous rappelle seulement quelques-uns des caractères de son action ; et d'abord il apporte une morale *subjective*, et surtout il impose l'unification de la morale. Cette nouvelle unité se juxtapose à l'unité juridique que le droit romain

avait apportée ; l'analyse, des deux côtés, tente à unifier les prescriptions.

Allons plus avant.

La nouvelle religion exige l'examen de soi-même. On peut dire qu'elle fait connaître aux hommes de l'Occident cette vie intérieure que les Indous pratiquent à leur manière depuis des siècles déjà ; que les mystiques d'Alexandrie avaient aussi, à leur manière, reconnue, ressentie et approfondie.

Le christianisme propose à l'esprit les problèmes les plus subtils, les plus importants et même les plus féconds. Qu'il s'agisse de la valeur des témoignages ; de la critique des textes, des sources et les garanties de la connaissance ; qu'il s'agisse de la distinction de la raison ou de la foi, de l'opposition qui se déclare entre elles, de l'antagonisme entre la foi et les actes et les œuvres ; qu'il s'agisse de la liberté, de la servitude, de la grâce ; qu'il s'agisse des pouvoirs spirituel et matériel et de leur mutuel conflit, de l'égalité des hommes, de la condition des femmes, que sais-je encore? Le christianisme éduque, excite, fait agir et réagir des millions d'esprits pendant une suite de siècles.

Toutefois, nous ne sommes pas encore des Européens accomplis. Il manque quelque chose à notre figure : il y manque cette merveilleuse modification à laquelle nous devons non point le sentiment de l'ordre public et le culte de la cité et de la justice temporelle ; et non point la profondeur de nos âmes, l'idéalité absolue et le sens d'une éternelle justice, mais il nous manque cette action subtile et puissante à quoi nous devons le meilleur de notre intelligence, la finesse, la solidité de notre savoir, comme nous lui devons la netteté, la pureté et la *distinction* de nos arts et de notre littérature ; c'est de la Grèce que nous vinrent ces *vertus*.

Il faut encore admirer à cette occasion le rôle de l'empire romain. Il a conquis pour être conquis. Pénétré par la Grèce, pénétré par le christianisme, il leur a offert un champ immense, pacifié et organisé ; il a préparé l'emplacement et modelé le moule dans lequel l'idée chrétienne et la pensée grecque devaient se couler et se combiner si curieusement entre elles.

Ce que nous devons à la Grèce est peut-être ce qui nous a distingués le plus profondément du reste de l'humanité. Nous lui devons la discipline de l'esprit, l'exemple extraor-

dinaire de la perfection dans tous les ordres. Nous lui devons une méthode de penser qui tend à rapporter toutes choses à l'homme, à l'homme complet ; l'homme se devient à soi-même le *système de références* auquel toutes choses doivent enfin pouvoir s'appliquer. Il doit donc développer toutes les parties de son être et les maintenir dans une harmonie aussi claire, et même aussi apparente qu'il est possible. Il doit développer son corps et son esprit. Quant à l'esprit même, il se défendra de ses excès, de ses rêveries, de sa production vague et purement imaginaire, par une critique et une analyse minutieuses de ses jugements, par une division rationnelle de ses fonctions, par la régulation des formes.

De cette discipline, la science devait sortir, notre science, c'est-à-dire le produit le plus caractéristique, la gloire la plus certaine, et le plus personnel de notre esprit. L'Europe est avant tout la créatrice de la science. Il y a eu des arts de tous pays, il n'y eut de véritables sciences que d'Europe.

Sans doute, il existait, avant la Grèce, en Egypte et en Chaldée, une sorte de science dont certains résultats peuvent sembler encore remarquables ; mais c'était une science *impure* qui se confondait tantôt avec la technique de quelque métier, qui comportait d'autres fois des préoccupations infiniment peu scientifiques. L'observation a toujours existé. Le raisonnement a toujours été employé ; mais ces éléments essentiels n'ont de prix et n'obtiennent de succès régulier que si d'autres facteurs ne viennent pas en vicier l'usage. Pour construire notre science, il a fallu qu'un modèle relativement parfait lui fût proposé, qu'une première œuvre lui fût offerte comme idéal, qui présentât toutes les précisions, toutes les garanties, toutes les beautés, toutes les solidités, et qui définît une fois pour toutes le concept même de *science* comme construction pure et séparée de tout souci autre que celui de l'édifice lui-même.

*
* *

La géométrie grecque a été ce modèle incorruptible, non seulement modèle proposé à toute connaissance qui vise à son état parfait, mais encore modèle incomparable des qualités les plus typiques de l'intellect européen. Je ne pense jamais à l'art classique que je ne prenne invinciblement pour exemple le monument de la géométrie grecque. La construction de ce monument a demandé les dons les plus rares et les

plus ordinairement incompatibles. Les hommes qui l'ont bâti étaient de durs et pénétrants ouvriers, des penseurs profonds, mais des artistes d'une finesse et d'un sentiment exquis de la perfection.

Songez à la subtilité et à la volonté qu'il leur a fallu pour accomplir l'ajustement si délicat, si *improbable*, du langage commun au raisonnement précis ; songez aux analyses qu'ils ont faites d'opérations motrices et visuelles très composées ; et comme ils ont bien réussi dans la correspondance nette de ces opérations avec les propriétés linguistiques et grammaticales. Ils se sont fiés à la parole et à ses combinaisons pour les conduire sûrement dans l'espace. Sans doute, cet espace est devenu une pluralité d'espaces ; sans doute, s'est-il singulièrement enrichi, et sans doute cette géométrie, qui semblait si rigoureuse jadis, a laissé voir bien des défauts dans son cristal. Nous l'avons examinée de si près que là où les Grecs voyaient un axiome, nous en comptons une douzaine.

A chacun de ces postulats qu'ils avaient introduits, nous savons qu'on en peut substituer quelques autres, et obtenir une géométrie cohérente et parfois physiquement utilisable.

Mais songez à la nouveauté que fut cette forme presque solennelle et qui est dans son dessin général si belle et si pure. Songez à cette magnifique division des moments de l'esprit, à cet ordre merveilleux où chaque acte de la raison est nettement placé, nettement séparé des autres ; cela fait penser à la structure des temples, machine statique dont les éléments sont tous visibles et dont tous déclarent leur fonction.

L'œil considère la charge, le soutien de la charge, les parties de la charge, le tas et ses moyens d'équilibre ; l'œil divise et régit, sans effort, ces masses bien dressées dont la taille même et la vigueur sont appropriées à leur rôle et à leur volume. Ces colonnes, ces chapiteaux, ces architraves, ces entablements et leur subdivision, et les ornements qui s'en déduisent sans jamais déborder de leurs places et de leur appropriation, me font songer à ces membres de la science pure, comme les Grecs l'avaient conçue : *définitions*, *axiomes*, *lemmes*, *théorèmes*, *corollaires*, *porismes*, *problèmes*... c'est-à-dire la machine de l'esprit rendue visible, l'architecture même de l'intelligence entièrement dessinée, le temple érigé à l'espace par la parole, mais un temple qui peut s'élever à l'infini.

*
* *

Telles m'apparaissent les trois conditions essentielles qui me semblent définir un véritable Européen, un homme en qui l'esprit européen peut habiter dans sa plénitude. Partout où les noms de César, de Gaius, de Trajan et de Virgile, partout où les noms de Moïse et de saint Paul, partout où les noms d'Aristote, de Platon et d'Euclide ont eu une signification et une autorité simultanées, là est l'Europe. Toute race et toute terre qui a été successivement romanisée, christianisée et soumise, quant à l'esprit, à la discipline des Grecs, est absolument européenne.

On en trouve qui n'ont reçu qu'une ou deux de ces empreintes.

Il y a donc quelque trait bien distinct de la race, de la langue même et de la nationalité, qui unit et assimile les pays de l'Occident et du centre de l'Europe. Le nombre des notions et des manières de penser qui leur sont communes est bien plus grand que le nombre des notions que nous avons de communes avec un Arabe ou un Chinois...

En résumé, il existe une région du globe qui se distingue profondément de toutes les autres au point de vue humain. Dans l'ordre de la puissance, et dans l'ordre de la connaissance précise, l'Europe pèse encore aujourd'hui beaucoup plus que le reste du globe. Je me trompe, ce n'est pas l'Europe qui l'emporte, c'est l'esprit européen dont l'Amérique est une création formidable.

Partout où l'esprit européen domine, on voit apparaître le maximum de *besoins*, le maximum de *travail*, le maximum de *capital*, le maximum de *rendement*, le maximum d'*ambition*, le maximum de *puissance*, le maximum de *modification de la nature extérieure*, le maximum de *relations* et d'*échanges*.

Cet ensemble de maxima est Europe, ou image de l'Europe.

D'autre part, les conditions de cette formation, et de cette inégalité étonnante, tiennent évidemment à la qualité des individus, à la qualité moyenne de *l'Homo Europæus*. Il est remarquable que l'homme d'Europe n'est pas défini par la race, ni par la langue, ni par les coutumes, mais par les désirs et par l'amplitude de la volonté... Etc.

. . . . . .

PAUL VALÉRY.

Moderne Byzance

Mon voisin de cabine dans l'Orient-Express s'est présenté : Thémistocles Papathéodulas, agent de change à Galata, administrateur de la Seiri-Sefaïne et de la Régie des tabacs. Je veux à mon tour décliner mes noms et qualités. Il m'arrête en souriant : « Un Constantinopolitain, dit-il, doit savoir un peu ce qui se passe sur sa ligne. La Société des Phosphates de Castamouni a décidé d'entamer des pourparlers directs avec le gouvernement d'Angora. Je suis charmé d'avoir pour compagnon de route son ingénieur-conseil, monsieur Taillac, n'est-ce-pas? » Comme je m'incline, il ajoute : « Je suis d'ailleurs en relations d'affaires avec votre maison et espère qu'au cours de ce voyage nous pourrons deviser utilement. »

Mon interlocuteur s'exprime dans un français impeccable, avec un imperceptible accent sur les finales qui trahit son origine orientale. C'est un homme de haute taille, corpulent, au teint olivâtre, aux yeux noyés d'huile noire. Par-dessus la bouche charnue et toujours souriante, un menton volontaire et un nez en bec d'aigle semblent se chercher comme les deux moitiés de l'arche rompue d'un pont. Il parle avec volubilité et ses gestes éveillés semblent tantôt ceux du félin qui caresse sa proie, tantôt ceux de l'hypnotiseur qui endort son sujet.

— Singulière époque que la nôtre, monsieur l'ingénieur. A Constantinople plus qu'ailleurs vous apprécierez la décadence de l'Europe. Jadis, les gouvernements se chargeaient

de défendre les droits de leurs nationaux. C'est même un peu pour cela que la diplomatie a été mise au monde. Aujourd'hui, l'Occident dit aux particuliers : arrangez-vous. Allez vous-même chez le Grand Turc réaliser un accord que nous n'avons pu obtenir autour du tapis vert. Oui, allez à Constantinople, Angora, Tachkent, allez au diable si vous voulez, restez-y tout le temps possible, employez les arguments sonores d'usage en pareil cas et qu'Allah vous ait en sa sainte garde et nous accorde le repos ! Voilà ce qu'on pense dans les hautes sphères des chancelleries, avouez-le.

J'esquisse une contre-offensive. Mais mon voisin m'arrête aussitôt.

— Non, monsieur l'ingénieur, vous ne connaissez pas l'Orient. Seul, sans appui, que prétendez-vous obtenir des adeptes de cette puissante déesse qui règne sur l'Asie, je n'ose dire sur le monde : la force? Vous entrez dans un pays où tout n'est qu'illusion. Oui, illusion, monsieur l'ingénieur, on ne le dira jamais assez, apparence trompeuse et réalité déconcertante. Méfiez-vous de notre pays, auquel trop de vos pareils à l'imagination ardente se flattent de comprendre quelque chose là où nous-mêmes ne comprenons rien. Vous allez vous perdre dans le mirage de vos sensations fugitives, au milieu des décors de la grande féerie. Croyez-moi, dans ce labyrinthe où vous risquez de vous égarer, à l'exemple de notre aïeul Thésée, je jouerais bien volontiers en votre faveur le rôle d'Ariane.

En affaires, j'ai sur vous un atout précieux. Je suis Grec. Oh ! ne vous défendez pas ! Ce nom sonne mal à vos oreilles françaises. C'est que, dans votre littérature, nous n'occupons précisément pas une place privilégiée, depuis le roi des Montagnes jusqu'à Aziyadé. Nous représentons, d'après vos peintres, la prévarication, la cupidité, le prosaïsme en face de la générosité, de l'esprit contemplatif et du désintéressement de nos maîtres osmanlis. Le tableau a besoin d'être retouché avec les teintes sombres fournies par la palette de Lausanne. Hein ! que de déceptions dans le camp des ardents admirateurs de Stamboul depuis les âpres discussions dans la cité vaudoise. Hélas ! il en est des Turcs comme des autres acteurs de la pauvre humanité. On a intérêt à les voir de loin sur leur théâtre, revêtus de leurs oripeaux. De près, sans voile et sans fard, au pénible contact des réalités, ce sont comme les autres, des êtres souf-

frants qui combattent farouchement pour une existence précaire, sans grande pitié pour autrui.

Sur le quai, des groupes peu nombreux assistent au départ de l'Express, un départ de bon aloi, guindé, sans effusions tendres ni mouchoirs dramatiques. Les employés des wagons-lits, rangés autour d'un chef très galonné, reçoivent avec déférence ses instructions comme des fourriers au rapport. Puis, ils rejoignent leurs wagons respectifs, s'enquièrent des passeports et la grande rame s'ébranle presque en silence.

Il était déjà tard. La curiosité masculine causa quelques allées et venues entre les voitures. L'inspection des passagères terminée, tout bruit cessa dans les wagons clos. Les traînées de lumière qui accompagnaient le train dans la campagne s'évanouirent une à une et l'express sommeilla.

A Vallorbe, au petit jour, je suis brusquement tiré d'un rêve émaillé de coupoles scintillantes, d'aigrettes et de babouches par l'irruption de douaniers français qui, goguenards, s'informent bruyamment de nos identités. Je me rendors en écoutant mon voisin affirmer avec aigreur que nulle part, de la Suisse à la Turquie, on ne prend ainsi plaisir à éveiller les gens de qualité.

Peu après, le train stoppe à Lausanne dans le calme d'une gare mal éveillée. Les passagers descendent. Emplettes obligatoires de chocolat suisse et de cigarettes. Chacun profite de l'occasion pour s'examiner à la dérobée. On cherche vainement dans la petite ville un indice qui décèle la présence de la conférence orientale. Les gazettes locales en font à peine mention.

Puis, le train franchit les Alpes. Au lieu de l'air vif, de l'aspect rigide des hommes et des choses, de la tenue stricte des employés suisses, c'est le sourire des îles Borromées, la douceur du printemps lombard, le nonchaloir des petites gares, des villages et des vergers.

— Ce brusque changement est rare, cher ami, me dit Papathéodulas déjà familier, dans la salle du restaurant où nous avons pris place. La nature a le sentiment des nuances et des transitions. Elle n aime pas en général les passages subits d'un climat froid à une zone torride, de la nuit au jour, d'un pays de nègres à une terre de blancs. Entre ces extrêmes, il y a le pays tempéré, le crépuscule, la région à mulâtres, toute une gamme de degrés thermométriques, d'éclairages et de teintes de peau. L'Europe, l'Asie,

l'Afrique ! Classifications simplistes et désuètes, œuvres d'esprits avides de schémas et ignorants des complexités infinies de notre sphéroïde. Vous en jugerez vous-même sur le Bosphore, ce trait d'union entre la race jaune et la race blanche, entre l'Orient et l'Occident.

Tenez, dans ce wagon, examinez les types divers qui nous entourent. La transition est déjà nette. Nous sommes dans le demi-Orient. Je reconnais presque mon Pera ici avec ses autochtones hétérogènes, ses Turcs métissés, ses Européens semi-touristes, semi-brasseurs d'affaires. Ce bon vivant à la face carrée, aux yeux ronds et aux crocs de loup, c'est Djevad bey qui revient de sa saison à Monte-Carlo où il mène une noce endiablée. Nouveau riche, mais sympathique : mobilisé dans l'intendance ottomane durant la guerre. A cette table, où vos yeux de jeune Français s'arrêtent avec complaisance sur le délicieux petit Saxe aux boucles blondes et aux lèvres peintes comme un chromo : Mlle Dimitresco, descendante des hospodars de Valachie. Autour d'elle, ses frères et cousins de Bucarest. Vous avez, je pense, admiré ce matin leurs pantoufles de soie brochée et leurs pyjamas tango, ceinture verte, dernière création de Servet. Nous lierons connaissance tout à l'heure. Mais, auparavant, que votre amour-propre gaulois se réjouisse ! Écoutez-les causer. Entre eux ou en public, ils ne parlent pas d'autre langue que l'idiome de Voltaire. Je n'insisterai pas sur ce truisme que le Français doit aller à l'étranger pour découvrir son pays. Tout de même, bien qu'averti, vous serez stupéfait, dans le pays où nous allons, de la prodigieuse diffusion de votre parler national, du rayonnement de vos idées et de l'influence de votre culture. A qui devez-vous ce résultat? A deux éléments. A vos congrégations d'abord, dont M. Homais se débarrasse, qu'il expulse de France et laisse maintenant expulser de Turquie. Dieu me garde de toute polémique ! Je reste ici sur le strict terrain politique et je constate : le labeur intense de vos missionnaires mériterait mieux qu'une mention honorable ; puis, je passe à l'autre élément de votre influence : ces deux jeunes gens au nez d'oiseau de proie, qui s'en vont d'un coup d'ailes à Constantinople, attirés par l'exode des Grecs, pour flairer les tapis anciens, fureter dans les bijoux rares et dénicher les défroques précieuses.

Ah ! ces vols de rapaces, nous les avons vus s'abattre sans

trêve sur notre ville au temps des débâcles de Koltchak, Denikine et Wrangel. L'atmosphère morale déjà lourde de Pera en était toute obscurcie. Connaissez-vous un spectacle qui donne une impression de vie plus intense qu'un cadavre couvert de vautours?

Eh bien ! j'ai eu bien des fois cette vision à Galata, quand les gypaètes de toutes races et de toutes nations déchiquetaient à pleins becs et à pleines serres les dépouilles de quelque malheureux Russe, et se gorgeaient, en tendant le cou, de fourrures de vison, de colliers de perles, de manteaux de zibeline et de rivières de diamants.

A cette curée, les Français sont peut-être seuls à n'avoir pas pris part. Je vous le dis bien sincèrement. Quant aux israélites, ils ne furent pas toujours les plus voraces. N'importe ! Singulier, n'est-ce pas? Juifs et congrégations, ces deux entités contraires dont vous vous plaisez à parler en goguenardant, ont ici un trait commun : l'amour de votre langue. Vous leur devez d'entendre à Stamboul les avocats plaider en français et de découvrir, au fond du pays kurde, d'humbles fonctionnaires qui connaissent vos classiques.

Cela ne fait pas l'affaire d'un de vos alliés dont j'aperçois l'uniforme à droite des Roumains, derrière un rempart de sodas et de Scotch Dry. Cette sémillante tenue d'aviateur, fiez-vous-en à mon sens olfactif, camoufle la représentation de quelque Anatolian Petroleum and Cº. En notre pays, l'Anglais se montre meilleur psychologue que vous-même. Ou plutôt un instinct commercial très sûr le guide à défaut de finesse et d'intuition. L'Orient aime ce qui reflète ses cieux étincelants : parures mordorées, couleurs chatoyantes, uniformes bariolés. Même en affaires, l'apparat guerrier ne messied point. Rappelez-vous l'avant-guerre : Von der Golz, Liman von Sanders et les soixante officiers de cette fameuse mission allemande qui fascina les Turcs ; et, el Hadj Guilioun voyageant à Stamboul ou en terre sainte pour jouer le rôle d'honnête courtier dans les affaires du Bagdad.

Le panache — chose étrange à notre époque d'obus à gaz et de propulseurs à chenilles — a trouvé un dernier refuge dans l'Orient réaliste. Mais, hélas ! son domaine se rétrécit chaque jour. De son îlot, il voit monter la lourde fumée des usines qui bientôt lui cacheront la pleine lumière. Aussi ne riez pas trop si notre pays aime à se parer de titres comme les Sioux à s'orner de plumes. Tout le monde est Excellence.

N'omettez pas de faire sonner cette appellation à l'oreille du bourgeois cossu qui vous recevra à sa table. Surtout, informez-vous des règles de l'étiquette turque quand vous visiterez les innombrables beys, pachas, mouchirs, altesses et ghazis, sans parler des innombrables effendis.

Les plaines lombardes fuyaient aux fenêtres du wagon. Lonato, Castiglione, Caldiero, le nom de chaque station retentit comme un coup de clairon entre les sifflets de l'express insouciant. Et de la porte entr'ouverte du compartiment voisin arrivent des effluves d'héliotrope, de chocolat et de bois de santal avec des rires frais et des refrains de music-hall.

Mlle Dimitresco reçoit ses amis dans son minuscule logis qu'elle a transformé en boudoir avec des étoffes persanes et des soies boukhares qui masquent la laideur des couchettes et des ampoules électriques.

— Bel échantillon de notre personnel féminin, me souffle Papathéodulas qui suit furtivement du couloir le va-et-vient du petit home. Ah ! Bucarest ! Quelle jolie collection de chevilles délicates les légionnaires de Trajan ont léguée à la calle Victoria !

Cher ami ! profitez de votre séjour à Constantinople. Étudiez les types féminins. Vous perdrez peut-être moins de temps que dans vos négociations avec les Turcs. Depuis l'armistice, l'Europe en laissant s'éterniser le problème de la paix orientale a fini par faire de l'ancienne Byzance un vaste pandemonium où toutes les descendantes de notre mère Ève se sont donné rendez-vous.

Les Russes d'abord. On vous en a assez parlé. La bourrasque moscovite a fait échouer dans la vase de Pera les plus délicats joyaux de l'armorial russe : les Anna, les Tamara, les Vera ne se comptent plus sur notre asphalte. Il en est résulté maints petits drames intimes dans les ménages pérotes que le dieu Éros ne protégeait pas suffisamment. Comment résister à la séduction de ces étranges filles du Nord? Même ceux que l'Olympe a bien voulu gratifier d'épouses séduisantes — et c'est mon cas, dit-il en baissant la voix — ont cédé à la tentation qui s'offrait à chaque minute de Nichantache au Tunnel, du restaurant au music-hall et de la réunion mondaine à la fête de bienfaisance. Oui, cher ami, soyez indulgent. Mme Papathéo-

dulas est fort admirée. Je le dis sans forfanterie. Eh bien ! je subviens aux besoins d'une Tamara belle comme un marbre de Praxitèle avec le regard candide d'un ange de Raphaël et l'expression perverse d'une Mona Lisa. Tamara Ivanowna ! ajouta-t-il en regardant s'envoler son rêve dans les volutes de son havane. Je l'ai connue bien malheureuse. Elle venait de donner ses dernières livres à l'institut de beauté de la rue de Pera et elle servait au Kiewski Krujoc où les clients étaient rares et les pourboires minimes. Son frère, colonel de la garde, faisait tourner la roulette dans un bouge de Galata. Aujourd'hui, grâce à moi, il occupe une bonne situation aux chantiers de Kassim pacha. Quant à elle, je l'ai fait entrer au Moscovite où le service est plus aisé. Mais, entre nous, elle me coûte cher et la drachme baisse.

Les femmes turques? Elles ne sont pour nous ni mystérieuses ni désenchantées. Dans nos propres salons, vous en coudoierez tous les jours ; et, ce n'est pas le côté le moins bizarre de la lutte acharnée entre Athènes et Angora, pendant que maris et frères s'entr'égorgent, les femmes se reçoivent à Paris et à Pera dans l'intimité. Curieuse mentalité et si différente de la vôtre en temps de guerre ! Que voulez-vous, nos deux mondes ne se ressemblent pas. Et laissez-moi vous le dire, c'est un peu votre faute si le conflit gréco-turc a duré si longtemps. Seuls, face à face avec nos adversaires, nous aurions vite trouvé un terrain d'entente.

Entre Grecs et Turcs habitant le même pays il avait fini par se créer au cours des siècles des liens qui résistèrent à l'ouragan du fanatisme et à la tempête des haines politiques ; c'est l'intervention étrangère qui a tout gâté. Tenez, depuis des années, sur les plages de Moda et d'Erenkeni, les familles musulmanes et chrétiennes se voient discrètement.

Cette côte d'Asie ! j'y ai été élevé moi-même et n'y pense jamais sans m'attendrir. Elle vit passer ma jeunesse et éclore mon premier amour. Nemiet Hanum ! la fille du premier chambellan, une Circassienne de seize ans dont les traits, l'expression, tout le visage semblaient fondus en deux yeux clairs immenses et lumineux comme la Propontide un soir d'été. Ah ! vos cieux blafards d'Occident ne sont point faits pour refléter un regard pareil !

Je l'aimais avec toute la fougue du cœur et des sens qui donne aux vingt ans cette atmosphère d'or. Nos rendez-

vous se donnaient dans un discret konak de Bechiktache que j'avais loué à un israélite. Hélas ! l'idylle fut brève. Un jour, le maudit bekdji en faisant sa ronde surprit notre manège et ameuta la foule. Sacrilège ! Une musulmane chez un raïa ! Tout le quartier est en émoi. Les fenêtres et les portes du vieil immeuble volent en éclat sous le choc des pierres et des matraques. Des Kurdes gigantesques armés de gourdins envahissent la maison et je n'ai que le temps de me sauver par le toit chez un bon mufti moins fanatique que ses ouailles. Tout penaud, je pus à grand'-peine regagner mon domicile à la nuit tombante.

— Et Nemiet Hanum, vous l'avez abandonnée sans défense à ses assaillants féroces?

Papathéodulas hésita une seconde comme s'il comprenait mal. Puis il sourit.

— Sans doute, brave chevalier. En notre pays le sens pratique l'emporte, même dans la passion. Je n'eusse pu défendre ma compagne, et mon amour ne résista pas à l'appréhension d'être lynché. Nemiet Hanum, malmenée par une foule furieuse, fut ramenée en piteux état au domicile paternel d'où on l'expédia le lendemain à Trébizonde : et notre idylle s'arrêta là.

L'express a dépassé la cité des Doges et traversé l'ancienne terre irrédente de la banlieue triestaine dont les vieux noms autrichiens apparaissent encore sous le plâtras neuf des stations. Il file maintenant en pleine Croatie, au milieu de vergers riants, de villages coquets et de champs alignés comme à la parade.

— Nous voici dans le pays de Raditch, dit Papathéodulas. Observez la discipline de cette campagne, le bon état de ces maisons où pas une tuile ne manque et admirez la correction de ces grands gendarmes qui viennent de remplacer les carabinieri de service dans le train. Comparez cette stricte ordonnance avec l'aspect négligé du pays serbe et vous aurez tout à l'heure l'explication de la crise politique que traverse le jeune royaume de Belgrade.

Ah ! nationalisme, droit des peuples, communauté de langages et de sentiments : autant de théories séduisantes dont les défauts n'apparaissent qu'à la pierre de touche de l'application. La vie commune entre éléments ethniques de même origine mais longtemps séparés, c'est un peu comme

les mariages d'inclination ; on croit que le ménage ira tout seul et l'on s'aperçoit que l'idylle a fini le jour des noces.

Des pays détachés de l'empire des Habsbourg, certains regrettent le temps des fiançailles et ceci vous explique le malaise de l'Europe centrale. En Transylvanie, dans l'ancienne Roumanie hongroise, mêmes constatations qu'ici, même contraste en franchissant les Portes de fer. Le laisser-aller oriental commence aux frontières de cette vieille Autriche-Hongrie que vos traités ont dispersée aux quatre vents, sans trop s'occuper des conséquences de sa disparition.

— Certes, lui dis-je, il était inutile de maintenir au milieu de l'Europe un édifice branlant et vétuste qui risquait en tombant d'écorner les demeures voisines. L'empire des Habsbourg s'est suicidé en entrant dans la guerre et n'a pas résisté à la poussée des nations vivaces et ardentes qui l'entouraient. Après des siècles de séparation, la constitution de nouveaux États ne peut se faire sans heurts, le temps et la patience sont les vrais médecins des peuples nouveau-nés.

— C'est exact, mais autrefois, l'ordre régnait dans cette Europe centrale qui risque aujourd'hui d'être convertie en une immense Balkanie. Ne croyez pas que toute la partie se joue sur la Ruhr. L'étincelle qui met le feu aux poudres de l'Europe part toujours de l'Est. C'est un fait d'expérience et ce fut peut-être votre erreur d'avoir rapproché le dépôt d'essence de l'habitation occidentale.

Beaucoup ici serrent les dents et souhaitent de s'entr'égorger encore. Du Danube à la mer Noire les vaincus de la Grande Guerre guettent l'heure propice. Vous l'avez oublié en inoculant à nouveau le virus turc à la presqu'île balkanique et en ressuscitant une vieille question dont le conflit mondial aurait pu au moins nous débarrasser.

Ce germe nocif, combiné avec toutes les rancunes qui fermentent, risque de déchaîner de nouveaux cataclysmes. Mais on s'en soucie peu. Dans les milieux dirigeants, qui s'intéresse au problème oriental? Quelques financiers que l'Europe fatiguée laisse agir et qui tirent les ficelles à contretemps et à l'inverse de leurs intérêts. Ils ont applaudi à la défaite de nos armées à Smyrne, en escomptant un nouvel âge d'or en Turquie, puis se sont lamentés à Lausanne en voyant leurs concessions s'évanouir dans l'ombre du dollar.

La France généreuse a combattu, flamberge au vent, au

nom de l'idéal turc. Elle a chargé comme à Crécy en masquant le tir de ses bons archers et recueilli bien des horions, tandis qu'à l'abri de sa rapière, d'autres arrangeaient commodément leurs propres affaires. Les uns favorisaient la venue des kémalistes en Thrace et s'alliaient aux Bulgares et aux partisans de Raditch pour tenir en échec la Yougo-Slavie. Les autres s'adjugeaient les marrons tirés du feu en Asie Mineure, la concession du Samsoun Sivas, le Rio Tinto d'Arghana Maden et les nappes pétrolifères de Mossoul. Dans le monde d'aujourd'hui tout se monnaye. L'altruisme et la sentimentalité sont des filons précieux pour les profiteurs aux aguets et les hommes d'affaires sans scrupules. Ainsi, l'Europe, à demi paralysée depuis sa grave maladie, risque de préparer doucement la guerre en s'efforçant à tout prix d'assurer la paix.

Belgrade. Les Roumains quittent l'Orient-Express pour monter dans le train de Bucarest. Nous les voyons s'éloigner à regret. Après trois jours de bon voisinage, d'échange de visites et de friandises, l'intimité règne déjà. Il s'est créé ces liens ténus qui se nouent au cours des traversées et se brisent avec peine à l'arrivée au débarcadère. Le boudoir parfumé de la petite passagère a l'aspect désolé d'une salle de théâtre après le spectacle. Les flacons d'odeur vides voisinent tristement avec les papiers d'étain et les sachets déchirés. Sur le quai, elle agite gaiement vers nous sa pochette de soie en causant avec le major Robinson, son flirt depuis Venise. Elle est très gaie. Lui est morne et très rouge. A sa table, j'observerai ce soir l'apparition d'un nouveau convive : un sévère flacon de gin entre le Scotch Dry et les sodas.

Le train part, Papathéodulas m'aborde :

— Hein ! bien dommage, le départ de notre gentille voisine. Pauvre passereau chassé de Paris par la baisse du lei comme l'hirondelle par le mauvais temps ! Ah ! Bucarest n'est pas fait encore pour ces créatures délicates. En dehors de la Calle Victoria dont je vous ai parlé en termes émus, quel amas de quartiers sordides et de maisons mal bâties ! La gare ! une mauvaise station de sous-préfecture dans un terrain vague semé d'ornières avec des cabanes de planches et des gourbis de chiffonniers. Sur les quais, de braves descendants des Daces étalent trop de haillons, de bonnets mal-

propres et de peaux de moutons déchirées. Population excellente, mais aussi primitive qu'au temps de Trajan. Entre ce peuple et l'élite raffinée que représente Mlle Dimitresco, aucune classe bourgeoise, aucun élément de transition : avant-scènes et cinquièmes galeries ; ni orchestre, ni balcon ; ou plutôt, non, la jolie Roumaine c'est le décor exquis et la foule malheureuse c'est la réalité maussade.

En ville, comme à Pera, la déception continue, vous apercevez des hôtels aux noms ronflants : Grand Hôtel Continental, Grand Imperial Hôtel, Royal Khedivial Palace, mais pour y dormir il faut avoir l'épiderme insensible d'un paysan d'Anatolie ou être anesthésié par le dieu Éros. Ces édifices vous semblent majestueux avec leurs larges pierres de taille bien alignées. Mais si vous frappez de votre canne le soubassement, la pierre s'effrite, et sous le plâtras apparaît la tache rougeâtre de briques maussades.

Ah ! l'illusion, vous la percevrez toujours si vous prenez la peine d'analyser au lieu de vous laisser éblouir par la splendeur d'un ciel nouveau. C'est la spécialité de nos pays comme le loukoum, l'intrigue, la combinaison et le bakchich. A ce propos, regardez si l'employé des wagons-lits s'est adapté à la mentalité ambiante et s'il souffre lui aussi de cette fièvre de spéculation qui sévit partout.

Je tourne les yeux vers l'ancien home de la petite Roumaine. Pendu au plafond, un mouton écorché oscille entre les couchettes, et l'employé range des caisses à claire-voie sous les banquettes et dans les filets. Une pénétrante odeur de suint monte aux narines.

— Finis l'héliotrope et le bois de santal ! Savez-vous que le gaillard ne perd pas son temps. Il vient d'acheter son mouton, son beurre et ses œufs avec des dinars et revendra le tout en bonnes livres turques dès l'arrivée à Andrinople. L'opération est satisfaisante et soyez heureux si l'approche de l'aurore n'est pas saluée par le chant exaspéré d'une demi-douzaine de coqs dissimulés dans le compartiment-toilette.

Combinaison, bakchich, quels fléaux ! *Birbakchich videdjek missiniz...* du loustro qui court après vos chausses, au personnage politique qui distille goutte à goutte ses réponses aux concessionnaires, de l'intendant qui laisse s'évaporer l'essence du ravitaillement au ministre qui intervient en faveur d'une voie ferrée inutile, chacun du Danube à la Perse semble murmurer cette formule cabalistique. Elle est

bien vieille ! Relisez l'*Anabase* et rappelez-vous les meilleurs jours de Lacédémone. Pensez aussi au roi des Montagnes. Aujourd'hui le pittoresque brigand s'est civilisé. Il a abandonné son escopette, sa chéchia, sa jupe et ses sandales à pompons : il porte faux col, vernis et habit noir, il habite un confortable konak sur le Bosphore ou dans les Balkans, mais son âme est restée la même.

— Vous n'êtes pas tendre pour vos compatriotes. Alors les nobles qualités de certains ne seraient que billevesées et légendes littéraires. La prévenance, un moyen de mieux duper son semblable et la douceur contemplative une vertu de pêcheur à la ligne attentif à ferrer sa proie?

— Mais non, par une bizarrerie inexplicable pour votre cerveau, une sorte d'altruisme très sincère prévaut à côté de la corruption. Il s'accommode même très bien avec le culte de l'or. Le microbe du bakchich n'est pas inutile. Il détruit d'autres virus comme celui qui ronge l'âme de M. Vautour en votre Europe sévère. A Stamboul ou Pera, il n'est pas de ces propriétaires sans entrailles qui sont légion dans vos grandes cités.

Écoutez cette historiette. Je l'ai cueillie après l'armistice dans la *Renaissance*, journal arménien. Elle est à l'éloge des Turcs, c'est vous dire qu'elle est authentique. Très simple, elle a la saveur d'un conte des *Mille et une Nuits*. Elle vous livrera une autre face de notre âme.

Ismaël Zadé, riche négociant turc, possédait à Stamboul une de ces baraques en bois poussiéreuses et branlantes qui défileront bientôt sous vos yeux quand nous entrerons dans la ville des Constantins. Il avait comme locataires une nichée d'Arméniens dont le père occupait un modeste emploi de comptable à la Sublime Porte. Le pauvre diable n'était pas riche. Ses appointements, quand on les payait, suffisaient tout juste à empêcher la marmaille de mourir de faim et à payer le montant du loyer.

Chaque année, Ismaël Zadé avait coutume de visiter ses maisons de rapport et de percevoir lui-même ses recettes. En 1913, il s'en vint frapper à la maison de l'Arménien. Celui-ci lui offrit le café et les cigarettes traditionnelles et l'entretint longtemps de la situation politique, de la guerre des Balkans, etc..., puis il en vint à discuter la détresse des finances ottomanes, la dureté des temps et, en fin de compte, se déclara incapable de verser le terme échu.

Le propriétaire écouta gravement ces explications, hocha la tête, alluma une dernière cigarette et s'en fut en priant Allah d'abréger la détresse de son locataire.

L'année suivante, la guerre était arrivée et l'Arménien avait à sa charge trois orphelins arrivés de Sivas ou d'Erzeroum. La même scène se renouvela et durant six ans le chef de famille fut incapable de verser un medjidié d'acompte au propriétaire patient.

En 1920, Ismaël Zadé s'en vint faire sa visite traditionnelle. Il trouva cette fois la maisonnée en pleurs. L'Arménien était mort usé à la tâche et ses marmots loqueteux étalaient la pitoyable détresse de la famille. La maîtresse de la maison fit à la place du mari le monotone récit que le visiteur entendait pour la huitième fois. Elle termina en demandant un nouveau délai de paiement.

Alors Ismaël Zadé tira de sa stambouline un gros portefeuille de maroquin rouge et tendit à l'Arménienne éplorée un billet de cinquante livres. Puis il invoqua à nouveau la miséricorde d'Allah et s'en fut très digne et indifférent, comme s'il venait d'accomplir un acte très simple.

Pouvez-vous dans votre Europe me citer beaucoup de cas analogues à celui de cette très véridique histoire? Allez, tout s'équilibre dans la nature humaine et les défauts les plus apparents ont toujours leur contre-partie. Ici, corruption et altruisme ; là, vertu sévère et sécheresse de cœur, quel alliage vaut mieux que l'autre? Dans mille ans, les moralistes apprécieront.

Nous venons de passer la frontière bulgare, et je note un brusque retour en arrière ; la stricte tenue des stations rappelle l'aspect rigide des gares suisses. Tout évoque la discipline, depuis les gendarmes dans leurs capotes sévères jusqu'à l'express lui-même qui observe son horaire avec une minutieuse ponctualité. Il arrive à l'heure fixée et repart sans délai dès que tinte la cloche de la station.

— Eh bien ! cette lente dégradation de l'énergie que vous déplorez aux approches de l'Orient subit ici un temps d'arrêt. Cette raideur de bon aloi présage des qualités d'ordre et de méthode qui ne fleurissent pas sous vos cieux fortunés.

— Apparence encore ! L'écorce de l'arbre bulgare a bon aspect, mais la qualité du bois laisse à désirer ; ce n'est pas encore le chêne de vos vieilles civilisations.

— Je crains qu'une antipathie ethnique ne nuise à l'impartialité de votre jugement.

— Non, croyez-moi ; j'essaie de juger objectivement. Pensez-vous que les récents désordres et l'assassinat de Stambouliski ne sont pas de fraîches réminiscences asiatiques et ne vous ramènent pas au bon temps des satrapes et au jeu des révolutions de palais?

A Sophia, le major Robinson tout joyeux a retrouvé un camarade : l'officier anglais préposé au contrôle de la gare. Du quai on les voit dans le wagon-restaurant, opérer de savants dosages de liqueurs d'or, de citrons et de glace pilée. Les employés des wagons-lits ont de mystérieux colloques avec de graves personnages qui leur glissent des enveloppes épaisses ; et, dans le tender, des caisses à claire-voie s'amoncellent. Un sifflement et le train part pour la dernière étape.

Le lendemain au réveil, la lumière subtile de la Propontide colore d'ambre pâle les vitres embrumées du wagon. Un paysage lamentablement dénudé estompe ses nuances grisâtres sous le ciel radieux.

— La Thrace ! bâille Papathéodulas en s'éveillant. Nous voilà cette fois en plein pays turc. Depuis la Hongrie, où les Osmanlis sont restés quelque deux cents ans jusqu'ici où ils demeurent depuis huit siècles, avez-vous observé comme la campagne se dégrade insensiblement? Je crois qu'un aviateur, en s'élevant très haut, remarquerait cette lente transition. Attila, dit-on, ne laissait pas repousser l'herbe sous le sabot de sa monture. Son cousin germain Osmanli se contente de scier les arbres au ras du sol pour en faire brouter les jeunes pousses à ses chevreaux, suivant l'habitude des peuples pasteurs.

Ah ! cette Thrace sauvage et boisée avec ses daims, ses ours et ses aurochs que chassait Alexandre avant de courir jusqu'à l'Indus. Voyez ce qu'en ont fait l'incurie des pachas et la rapacité des defterdars...

La Marmara vient d'apparaître, et San-Stefano jette une note gaie au milieu de la symphonie morose du paysage. Le train glisse le long du grand lac bleu dont le clapotis léger chante sur la grève comme un torrent des Alpes. On aperçoit, au travers de l'eau limpide, des fonds de roches blanches et des cailloux roses avec parfois de

grands pans de murs byzantins tombés de villas en ruines dont l'express frôle les reliques en sifflant avec effronterie.

Une brèche béante dans l'énorme muraille de Théodose, un alignement monotone de maisons noirâtres, des minarets, une église rose, un gros pâté jaune, un clocher d'Europe égaré dans les cyprès du Vieux Sérail et le train s'arrête sur les quais de Sirkedji, au milieu d'une foule bigarrée de hammals loqueteux et de loustros glapissants. Nous voici à Constantinople.

De-ci de-là, des taches claires sur le fond sombre du hall animé : des canotiers, des toilettes blanches et des complets de flanelle. De ces groupes fusent des rires et des compliments. Les faces s'épanouissent dans le printemps de l'arrivée. Une main frappe mon épaule. Papathéodulas m'entraîne.

— Cher ami, permettez-moi de vous présenter à ma femme.

— Phrosso, mon voisin de cabine, M. Taillac, ingénieur français.

Je m'incline devant une jeune femme qui me sourit avec douceur dans la pénombre d'un grand chapeau ardoisé.

— Charmée, monsieur, de faire la connaissance d'un vrai Français. Vous venez d'un pays auquel nous rêvons toutes ; quelle joie d'entendre parler de Paris, notre paradis terrestre ; ainsi j'espère avoir l'honneur de vous recevoir...

Pendant qu'elle parle, j'admire la fraîche carnation de mon interlocutrice, son profil de bas-relief athénien, ses lourdes boucles brunes et surtout ses yeux d'enfant des Iles, profonds et changeants comme la mer des Cyclades. Je note une taille souple et les chevilles un peu fortes des déesses de marbre.

— Mais quel dommage, monsieur, vous arrivez à une époque bien maussade. Constantinople a subi tant d'orages depuis douze ans que son atmosphère est toute changée. Le beau temps d'avant-guerre est passé et les jours heureux n'apparaissent pas.

— Oh ! nous sommes maintenant habitués à vivre dans la tempête, interrompit Papathéodulas. Ma chère amie, M. Taillac vient avec l'espoir de négocier avec les Turcs ; je ne veux pas le décourager, mais je crois qu'il est ici pour de longues semaines. Ce dont personnellement je suis fort heureux. Comme il ne connaît rien de notre pays, je veux lui en montrer certains aspects ignorés.

— Sans doute, ajouta Mme Papathéodulas, M. Taillac doit ressembler à tous les étrangers. A leur arrivée ils ne pensent qu'aux Turcs et à Stamboul, sans songer aux centaines de milliers de chrétiens fils de ceux qui vivaient ici bien avant l'arrivée de Mahomet II. Mais nous vous retardons. Voulez-vous me laisser achever ce plaidoyer en faveur de nos infortunés compatriotes en venant déjeuner demain?

J'acquiesce avec plaisir et ma vanité veut voir un trait de joie passer dans les yeux tendres.

...Entouré d'une horde de quémandeurs, j'installe mes bagages dans une calèche surannée dont les petits chevaux impatients sont retenus à pleines brides par un gros cocher au talpak graisseux. Distribution de pourboires. Remerciements. Réclamations, la voiture part au grand trot dans les rues cahoteuses de Stamboul. Je croise trois fantassins bleu horizon arrêtés devant la boutique d'El Hadj Bekir, le marchand de loukoum ; des muftis graves ; une camionnette anglaise qui passe en quatrième vitesse ; un Sénégalais ébahi ; un porteur d'eau qui égrène ses notes de cristal ; beaucoup de Levantins ; quelques Turcs et me voici au milieu du flot humain qui déferle sur le pont de Galata.

La nuit approche. En face de moi, Pera dresse sa pyramide de maisons banales avec sa grosse tour ronde qui fait l'effet d'un pigeonnier modèle. A gauche, le long de la Corne d'Or, d'innombrables barques de pêche, pressées comme un banc de mouettes, découpent de longs cils d'ombre sur les flots irisés. A droite, les vapeurs de la Seiri-Sefaïne emportent des grappes humaines comme les bateaux-mouches parisiens un soir de fête. Dans le lointain, Scutari s'estompe entre les mâts et les panaches de fumée, tandis que sur les dreadnoughts alignés dans le goulet les derniers rayons du couchant allument des feux follets.

Les chevaux gravissent à plein galop la rue des Banques, exécutent un savant virage sur l'esplanade de Kassim pacha, puis s'arrêtent devant le majestueux cavas du Pera-Palace. Une brève discussion. L'arabadji exige pour cette course de dix minutes la rançon d'un voyage en taximètre de Courbevoie à Vincennes. Je lui en remets la moitié et me voici dans le hall banal d'un palace bien tenu. Brève inspection de la chambre et je redescends dîner.

Dans la salle du restaurant, le maître d'hôtel est Roumain ;

le garçon de table Arménien ; le sommelier Grec ; le portier Monténégrin, le chasseur Italien, les clients de toutes les nations. Mais dans cette arche de Noé moderne tout le monde parle français !

A ma droite, une tablée d'israélites me prouvent leur raffinement littéraire en discutant en ma langue la valeur comparée des levas et des drachmes. Au fond de la salle, la délégation bolcheviste, dont les membres n'ont ni cheveux embroussaillés ni aspect révolutionnaire. Ils croquent des tartines de caviar qu'ils arrosent de fréquentes lampées de vodka. Près d'eux, trois officiers turcs dînent sans échanger une syllabe. Deux Anglais en smoking sont attablés devant des étrangères endiamantées de la race des villes d'eaux ; et, pendant que l'inévitable jazz-band vocifère, je m'amuse à feuilleter un manuel de conversation franco-turque édité à Leipsick. J'y remarque avec joie les phrases suggestives qu'inspire une psychologie pratique : « Vérifiez, je vous prie, votre note. Votre addition est truquée. Me prenez-vous pour un imbécile? »

J'ai pris contact ce matin avec les délégués des Sociétés ottomanes, accourus à la défense de leurs intérêts. J'entends leurs premières doléances.

— Il n'y a plus qu'à plier bagage en Turquie, déclare le plus loquace des représentants, Fabien-Lacassagne, un Marseillais à barbiche blanche que ses collègues appellent le cacique. Rien à faire sans le canon. On a changé nos braves Turcs. Et moi qui ai tant applaudi à leur victoire sur les Grecs ! Après s'être servis de nous, ils nous éliminent. Le jeu est clair ; mais moi, un vieux routier, m'y être laissé prendre ! C'est la faute à ce maudit soleil ; et son poing vindicatif se tend vers la fenêtre où l'on aperçoit le Bosphore scintillant au pied de la côte d'Asie. Jeune homme, conclut-il, en me prenant à partie devant le groupe amusé, méfiez-vous des artifices de cet enchanteur !

Midi. Je hèle une des voiturettes de louage qui stationnent devant le Pera Palace. Le chauffeur est un grand Cosaque déguenillé.

— Combien pour aller à Chichli?

— Une livre.

C'est trois fois moins cher que l'arabadji d'hier. C'est bien ici qu'on perdrait son temps à la recherche de l'absolu.

A midi quinze, j'arrive au konak des Papathéodulas. Un hôtel en bois blanc dont le style rappelle celui des pièces montées les soirs de réveillon. A la porte, un Monténégrin majestueux en bas blancs, avec une veste couverte de soutaches et une petite toque de soldat britannique. J'entre dans un salon vaste et somptueux où la soie écarlate, le bois doré et les velours groseille composent une symphonie bizarre sinon de bon goût. Il y a aussi de petits meubles de pur style : une bergère Louis XV et une console Empire évadés sans doute du Haremlik de quelque pacha en déconfiture et qui semblent, dans ce décor, étonnés comme des sonates classiques que jouerait un jazz-band de nègres hilares. Les murs ruissellent de glaces et d'appliques brillantes avec çà et là des tableautins impressionnistes, tandis qu'au plafond un immense lustre vénitien étage sa pyramide de pendeloques de cristal.

Mme Papathéodulas fait son entrée par une porte basse que masque un admirable Chirwan. Elle est très fine dans une robe noire qui fait valoir sa nuque délicate. Elle me fait asseoir près d'elle dans un fauteuil de cuir fauve et continue le panégyrique de la veille.

J'écoute avec modestie un nouvel éloge de Paris et de ma nationalité, scandé d'un blâme sévère pour nos ennemis d'outre-Rhin et d'une réprimande discrète à l'adresse de nos alliés d'outre-Manche. Quand je me penche pour l'observer, ma belle voisine soutient mon regard avec confiance mais sans hardiesse et, au plus léger mouvement, la soie de ses chevilles croisées a des bruissements d'insecte.

A l'examen, ses traits sont moins réguliers. Ce n'est pas le type classique d'une Minerve ou d'une Junon, mais plutôt une synthèse des innombrables races qui depuis des milliers d'années déposent leurs alluvions sur le Bosphore. Les gammes ethniques ont réalisé cette fois une sorte d'accord parfait.

— Oui, j'appartiens à ce monde décrié que vous appelez les Levantins. Hélas ! on a fait grand bruit autour de prétendues désenchantées, tandis que nous, pauvres reléguées dans l'arrière-boutique de la sentimentalité, nous sommes, paraît-il, sans esprit, sans cœur, sans cette noblesse d'âme qui seule permet d'aimer.

— On ne peut vous reprocher au moins d'être sans charmes?

— Bah ! L'étranger qui vient en Orient est féru d'exotisme. Il ne rêve que de harems et de femmes mystérieuses. Il s'extasie devant les tcharchafs et ne fait pas l'aumône d'un regard aux infortunées qui ont la malencontreuse idée de s'habiller comme en Europe. Est-il admis dans un intérieur turc? Il se pâme, en entendant quelques notes de piano ou quelques phrases de français. Il vante les charmes d'une race qu'il croit découvrir et lui attribue subitement tous les mérites d'une civilisation raffinée. Tandis que notre monde, on l'oublie quand on ne le dénigre pas. Pas d'âme ! Quand on a sur la conscience six siècles de domination turque, on a, bien entendu, des façons de sentir et de penser qui ne sont pas les vôtres. Vous-mêmes, que seriez-vous devenus si les Arabes vous avaient vaincus à Poitiers et si le sombre Islam vous avait couvert de son lourd manteau?

— En venant ici, croyez-le, je n'ai ni préjugés ni préventions. J'ai lu comme tout le monde quelques livres sur l'Orient : romans magiques et études documentées. J'ai appris que les Levantines étaient des êtres pleins de grâce ; et je crois bien volontiers aux séductions de leur esprit. Quant à leur âme, faute de compétence et de documentation...

— Oh ! tous les Français sont docteurs en psychologie.

Papathéodulas entre en coup de vent, l'air préoccupé :

— Cher ami, je m'excuse de vous demander de déjeuner tout de suite, mais je dois être à deux heures à Galata. La Bourse est en ébullition. On vient d'apprendre que le consortium Chester avait l'approbation secrète du gouvernement américain. Les plans de construction des voies ferrées d'Asie Mineure viennent de sortir de leurs cartons moisis et la rosée bienfaisante des dollars va ranimer les campagnes arides. La livre turque monte d'heure en heure.

Le déjeuner était servi dans une salle à manger décorée par Ephraïm. Les fenêtres garnies de vitraux dispensaient un jour discret sur des fauteuils persans incrustés de nacre et des stalles Renaissance aux rinceaux compliqués.

Au cours du repas, Papathéodulas se montre peu loquace. Il lui tarde visiblement de sortir : affaires de Bourse ou Tamara Ivanowna? Il n'a encore pu voir cette dernière qui attend les toilettes rapportées de Paris et surtout une variété de fard introuvable à Pera.

Sa femme, au contraire, est prévenante et enjouée. La situation politique fait les frais de la conversation. J'en-

tends l'éloge de Venizelos et de discrètes allusions aux tendances turcophiles de certains milieux parisiens. Quand je lève les yeux, j'admire à nouveau le profil de princesse byzantine et les lourdes tresses noires qui déferlent sur la nuque nacrée. Satisfaite de cet examen discret, mon hôtesse détourne parfois la tête et ses lèvres ont un pli très doux.

Le café à peine servi, Papathéodulas se lève.

Toutes mes excuses, cher ami. Ne partez pas encore et laissez-moi courir à cette maudite Bourse. Pour vous dédommager de ce déjeuner écourté, voulez-vous me faire l'amitié d'apprécier demain la cuisine du Moscovite. Ma femme va chez ses parents et j'en profite pour accomplir une escapade. Soyez si vous voulez ce soir à sept heures aux Petits-Champs, je vous montrerai Pera.

Je reviens avec Mme Papathéodulas dans le grand salon d'or et de pourpre. Avec une sensible vanité, elle m'explique l'origine des principaux bibelots en insistant sur leur valeur intrinsèque. Puis, elle s'assied dans un rocking-chair, allume une longue cigarette parfumée d'ambre et écoute en se balançant les menues histoires que j'apporte dans mes bagages de Paris.

Au départ elle me tend son poignet et retient un instant ma main dans la sienne.

— Monsieur l'ingénieur, dit-elle, d'après l'usage oriental, c'est à l'hôte de remercier son visiteur. La sympathie est un mot grec, pensez à son étymologie si je vous prie en son nom de revenir bientôt. Oui, venez vite, ajoute-t-elle en baissant les yeux, je suis si seule.

Je reviens à pied de Chichli à Pera et je songe. Ce Papathéodulas ! avoir à son foyer une patricienne de Justinien et la délaisser pour quelque moineau slave. Mœurs orientales sans doute que doit tempérer la bienfaisante loi du talion. Légitime, cet usage hébreu, qui a gagné sans doute par endosmose les pays voisins... du moins, il ne me déplaît pas de l'espérer. Sapho, Phryné, Calypso, les Sirènes ! de vagues fantômes classiques viennent en cours de route papillonner autour de deux yeux limpides et glauques qui ressemblent à ces flaques d'eau oubliées par la mer dans un nid d'algues à l'ombre d'un rocher vert.

ROGER LABONNE.

(A suivre.)

L'existence de Shakespeare prouvée par ses contemporains

La « question Shakespeare » a occupé la critique moderne à tel point qu'il peut paraître difficile de l'éclaircir par une idée nouvelle. On a été jusqu'à nier l'existence de Shakespeare ou à affirmer que ce personnage était un simple acteur illettré. Mais au moment où tant de polémiques s'engagent autour de cette « question », faut-il la laisser dévier en une discussion de commentateurs? Au lieu de prêter l'oreille à de trop nombreux plaideurs, n'est-il pas préférable d'écouter les témoins qui ont connu le poète et qui ont laissé des précisions sur sa personnalité aussi bien que sur son œuvre?

Ce sont ces témoignages, presque inaccessibles aux lettrés français, peu connus des Anglais eux-mêmes, que je me propose d'examiner, ainsi que les premières notices consacrées à l'acteur-poète.

En dehors des ouvrages publiés par Shakespeare, avec dédicaces portant sa signature (*Vénus & Adonis*, *Lucrèce*), des recueils de poésies parus aussi sous son nom et de son vivant (*Passionate Pilgrim*, *Phœnix & Turtle*, *Sonnets*, *Lover's Complaint*), et les douze pièces de théâtre imprimées, quand on les jouait encore, sous la direction de leur auteur,

il existe beaucoup de documents qui attestent la filiation de l'œuvre.

Environ deux cents de ces textes portent une date de publication antérieure à 1625 et peuvent être classés en cinq catégories bien distinctes :

1° Mentions élogieuses concernant l'acteur-poète ou descriptions de ses travaux ;

2° Parodies et revues théâtrales où Shakespeare est représenté comme prenant part aux disputes littéraires et aux « guerres de théâtre » ;

3° Critiques diffamatoires qui attaquent Shakespeare parce qu'on le tenait responsable de certains écrits ;

4° Attaques politiques visant la troupe de Shakespeare qui s'était prêtée à une propagande contre la reine Élisabeth ;

5° Pièces élégiaques écrites à la mort du poète et recueillies par ses camarades dans l'édition de ses œuvres publiées en 1623 (*Hemminges et Condell Folio*).

Avant d'étudier ces catégories, il nous faut mentionner une autre source officielle — autorité incontestable — qui devrait suffire à elle seule à identifier l'auteur des pièces et des poèmes attribués jusqu'à ce jour à Shakespeare.

Les ouvrages du poète figurent quarante-neuf fois, entre 1593 et 1640, sur le *Stationer's Register*, ou censure de l'époque

Sur ces registres étaient consignées les autorisations d'imprimer, identiques à ce que l'on appelle en France le « privilège du roi ». Pour avoir ce permis, le libraire devait faire connaître le nom de l'auteur responsable et soumettre le manuscrit à la lecture des conservateurs du registre. En cas de cession des droits de publication — cas fréquent pour Shakespeare, car le succès prodigieux de ses livres en faisait un objet de spéculation de la part des imprimeurs — il fallait rappeler ces particularités qui établissaient en quelque sorte l'état civil de l'ouvrage. Or, si jamais ces titres de propriété ont pu être mis en doute, il est bien étonnant que ce soit trois cents ans plus tard que nous ayons le premier écho d'une telle supercherie, car les œuvres de Shakespeare, répétons-le, ont été une mine d'or pour son théâtre et pour ses différents éditeurs. Voici un échantillon d'inscription sur ces registres :

Andrew Wyse et William Apsley 23 août 1600. Inscrits pour leurs droits sous le garant des gardiens, deux livres : dont un s'appelle *Beaucoup de bruit pour rien*, l'autre, la seconde partie de l'*Histoire du roi Henri IV* avec les *Humours de Sir John Falstaff*, écrits par maître Shakespeare.

Sans insister davantage sur une documentation quelque peu en dehors de notre sujet, nous aborderons la catégorie des allusions contemporaines aux écrits de l'acteur-poète, parmi lesquelles nous citerons chronologiquement les opinions des critiques et des écrivains les plus autorisés.

*
* *

En 1598, Richard Barnefield, poète lyrique connu, s'exclame :

O vous, mon Shakespeare, dont les écrits pleins de miel font les délices du monde ! Votre *Vénus* et votre douce et chaste *Lucrèce* ont placé votre nom dans le livre immortel de la gloire.

A la même date, le célèbre critique Francis Meres fit imprimer un volume consacré aux beaux esprits d'Angleterre. Il mentionne Shakespeare sept fois comme également heureux dans les trois genres de poésie : lyrique, comique, tragique, et cite à ce propos toutes les pièces représentées avant cette date :

L'âme fine et spirituelle d'Ovide vit encore dans le doux Shakespeare à la langue de miel, comme en témoignent *Vénus et Adonis*, *Lucrèce*, et ses sonnets réservés à ses amis particuliers. Tels Plaute et Sénèque, qui, parmi les Latins, sont jugés les meilleurs pour la comédie et pour la tragédie, ainsi, parmi nous Anglais, Shakespeare excelle dans les deux genres. Je prends à témoin pour la comédie ses *Gentilshommes de Vérone*, ses *Erreurs*, ses *Peines d'amour perdues*, ses *Peines d'amour gagnées*, son *Songe d'une nuit d'été* et son *Marchand de Venise*.

Pour la tragédie : son *Richard II*, *Richard III*, *Henri IV*, *Roi Jean*, *Titus Andronicus*, et *Roméo et Juliette*.

Comme Epius Stolo, qui prétend que les Muses, si elles parlaient latin, parleraient la langue de Plaute, ainsi je dis que les Muses, si elles parlaient anglais, discourraient dans la langue finement ciselée de Shakespeare.

Parmi les épigrammes publiées par John Weever en 1599 nous relevons :

Ad Gulielmum Shakespeare : J'aurais juré en voyant ta progéniture qu'Apollon en fut le père, la mère, quelque radieuse déesse. J'ai vu *Adonis* aux joues vermeilles, avec sa belle maîtresse toute embrasée d'amour. J'ai vu la chaste *Lucrèce* avec l'orgueilleux *Tarquin*, *Roméo* et *Richard* aussi et bien d'autres encore.

En 1600, c'est le témoignage de Gabriel Harvey, l'ami intime de Spencer :

Notre jeunesse prend plaisir à la *Vénus et Adonis* de Shakespeare. Sa *Lucrèce* et son *Hamlet* ont de quoi délecter des esprits plus graves.

En 1611, Shakespeare est salué comme « notre Térence anglais » par Davies of Hereford :

On dit, cher Will, que si tu n'avais pas préféré jouer dans les comédies les rôles de roi, tu aurais bien pu régner en roi dans notre monde, là où, malgré tous les détracteurs, tu domines véritablement par l'esprit.

En 1612, John Webster à son tour, et encore du vivant de Shakespeare, écrit :

...Le haut style de maître Chapman, les travaux soigneux et savants de Jonson et sans que la dernière mention fasse tort à la comparaison, l'heureuse et copieuse industrie de MM. Shakespeare, Decker et Heywood.

Et plus tard Thomas Heywood, dans une boutade restée célèbre contre l'habitude anglaise de désigner familièrement les grands hommes par le diminutif de leur prénom, ne manque pas de mettre Shakespeare dans son énumération :

Le grand Christophe Marlowe n'a jamais réussi à se faire appeler autrement que *Kit*.

Beaumont n'était que *Frank*.

Le doux Shakespeare, dont la plume enchanteresse commandait le rire comme les larmes, n'était jamais que *Will* tout court.

Et le fameux Jonson pouvait emprunter son inspiration savante à Castalia, mais restait simplement *Ben*.

*
* *

Passons maintenant à la catégorie des allusions burlesques. Dans une revue bouffonne, *Pèlerinage au Parnasse*, donnée à l'Université de Cambridge et publiée en 1600, l'étudiant Gullio, après avoir déclamé des stances de Shakespeare, s'écrie :

O doux Shakespeare ! Il faut que j'aie son portrait chez moi, à la cour !... Laissez à ce monde, avec son bonnet d'âne, son culte pour Spenser ou pour Chaucer. Moi désormais, je n'adorerai que le suave Mr Shakespeare et pour mieux lui rendre hommage, je placerai sous mon oreiller *Vénus et Adonis* tout comme cet autre dont j'ai oublié le nom — mais il a bien dû être roi — qui dormait avec Homère à son chevet.

Puis, s'attaquant aux poètes contemporains, il décoche une flèche à Ben Jonson :

Il ferait mieux, ce grand gaillard, si lent dans son inspiration, de retourner à son ancien métier de maçon.

Parlons plutôt de Will Shakespeare.

Qui n'aime pas son *Adon* et sa *Lucrèce?* Si seulement il pouvait se contenter de traiter des sujets autrement sérieux que ses folles et langoureuses amours !

Cette revue fut suivie d'une autre, car ce genre de spectacle était fort goûté par les universitaires. Dans cette nouvelle pièce, le *Retour du Parnasse*, nous voyons les étudiants emprunter les noms des comédiens de la troupe de Shakespeare pour débiter le dialogue suivant :

Kempe (le bouffon) : Ces plumes de l'Université sentent trop un auteur qui s'appelle Ovide, et cet autre que l'on nomme Métamorphosis, ils parlent trop de Proserpine et de Jupiter. Voici notre camarade Shakespeare qui les bat tous, oui et Ben Jonson aussi.

Oh ce Jonson ! Quel sacré gaillard ! Il a représenté Horace donnant une pilule aux poètes, mais notre camarade Shakespeare lui a servi une purge qui lui a fait trahir son crédit.

Burbage (le tragédien) : Oui, celui-là est, en effet, un personnage bien spirituel.

Les critiques ne sont pas d'accord sur la portée de l'allusion en question et l'expliquent de diverses façons. M. Munro

pense que l'humiliation infligée par Shakespeare à Jonson était la pièce romaine de *Jules César*, laquelle, en effet, dépassa de beaucoup le succès des pièces latinisantes de son rival ; jusqu'ici personne n'a proposé de meilleure interprétation.

Un commentaire amusant, sur la retraite de Shakespeare après fortune faite, se trouve dans un petit pamphlet publié en 1605. C'est l'histoire d'un comédien arrêté sur la grand'route par un brigand. Pour sauver sa bourse, les voleurs l'invitent à jouer une pièce en vogue, et l'acteur s'en acquitte avec tant de brio que le chef des brigands l'engage à courir vite à Londres pour disputer à Burbage, le créateur de *Hamlet*, la première place de tragédien.

Va donc à Londres, car si un certain individu venait un jour à mourir, il y aurait une place à prendre pour un homme comme toi. Ou si tu veux te risquer en concours avec lui pour interpréter *Hamlet*, je mettrai mon argent sur toi. Puis à la ville, tu apprendras à vivre frugalement, car les acteurs là-bas sont devenus fort avares, et quand ta bourse sera bien garnie tu pourras acheter quelque manoir seigneurial à la campagne, où, lassé du métier, ton argent te donnera considération et renommée.

— Merci de vos bons conseils, monsieur, répond le comédien. J'ai ouï dire, en effet, que certain compère, venu fort chichement à Londres, est parti à présent très riche.

Il s'agit ici de Shakespeare qui, retiré à la campagne, y avait acheté la belle demeure des Cloptons.

* * *

La première allusion formelle à Shakespeare, comme écrivain, est contenue dans *Willobie his Avisa*, livre sans valeur littéraire, paru vers la fin de 1594 sous le pseudonyme d'Hadrian Dorell. L'auteur mentionne Shakespeare comme ayant fait paraître le volume de *Lucrèce*, et depuis un siècle on se réfère à ce médiocre ouvrage uniquement parce qu'il marque la date où la renommée littéraire de Shakespeare fut définitivement reconnue.

A mon avis, *Willobie his Avisa* est un document précieux pour d'autres raisons, et le critique qui désire pénétrer dans les mystères du cœur du poète est obligé d'en tenir compte.

Sous forme de parodie, mélange de prose et de vers, *Willobie his Avisa* est une venimeuse attaque contre la belle hôtesse d'une taverne d'Oxford « à l'enseigne de la Croix de Saint George » ou *Golden Cross*. Cette « épouse parfaite » — *Avisa* signifierait *oiseau rare* — cache habilement, sous les dehors de *Lucrèce*, une conduite légère ; elle a pour amant un acteur dont les initiales sont *W. S.* — et l'auteur souligne la coïncidence qui a fait chanter à *William Shakespeare* le *rapt de Lucrèce*. Bien pis : un jeune et beau seigneur, Mr H. W., est introduit par le comédien auprès de la Circé. Il suffit de se rappeler que le comte de Southampton, avant sa majorité, s'appelait Harry Wriothesley, de se remémorer le roman d'amour et d'amitié chanté par Shakespeare dans les sonnets, pour saisir les allusions de la parodie.

La censure ordonna la suppression de l'ouvrage, sous prétexte que les personnages étaient trop facilement reconnaissables sous leurs initiales. Du reste, comment n'aurait-on pas identifié le jeune Harry qui récite constamment les proverbes italiens avec Harry Wriothesley dont le maître, Giovanni Florio, venait de publier un recueil des proverbes en question?

M. Acheson établit par une documentation assez serrée que la belle hôtelière dénommée *Avisa* n'est autre que la femme de John Davenant, propriétaire de l'auberge d'Oxford, connue plus tard sous le nom de *Crown Tavern*, mais inscrite sur les registres du comté, à l'époque des sonnets, sous le nom de *Golden Cross Inn*.

D'autres sous-entendus de ce pamphlet fixent l'identité des personnages dont il est parlé dans les poèmes intimes de Shakespeare.

Il est curieux de relever dans plusieurs documents anciens la trace de ce scandale. Le savant Anthony Wood, archéologue et historien, s'en fait l'écho dans le premier volume de son *Athenæ Oxonienses* (1690), par ces lignes qui confirment les personnifications soupçonnées :

La mère du poète William Davenant était une fort belle femme, bel esprit en outre, et d'une conversation séduisante et agréable ; exception faite pour son fils William, ses enfants n'héritèrent point de ses dons charmants.

Le père Davenant était un citoyen austère et peu disert ; néanmoins il était grand amateur de théâtre et admirateur des auteurs drama-

tiques, surtout de Shakespeare qui, au cours de ses voyages annuels dans le comté de Warwick, descendait dans cette maison. D'humeur mélancolique, rarement, sinon jamais, ne vit-on Davenant rire tout haut ; son fils aîné Robert fut le seul, parmi ses enfants, chez lequel on pouvait retrouver ce trait paternel.

L'auteur de ce passage voulait sans doute insinuer que Shakespeare avait été l'amant de la belle Mrs Davenant dont le fils, William, plus tard le brillant poète lauréat de Charles II, avait hérité, quant aux charmes, sans rien emprunter à son père légal.

Il serait intéressant d'établir à ce propos si les circonstances se sont prêtées à ce que l'hôtelière d'Oxford, *alias* la fameuse « dame brune » des sonnets, ait pu avoir, en même temps, une liaison avec Shakespeare et Southampton, et savoir si ce dernier avait pu la connaître avant 1594.

La chose est fort possible, car le jeune seigneur avait accompagné la reine dans un de ces *Progresses* en 1592 et 1593 et séjourna longtemps à Oxford, où on entretint le cortège avec « force comédies et joutes ». Nous avons même une description, consignée sur les registres de l'Université, de la beauté du jeune patricien que l'on avait comparé aux *preux du roi Arthur, quod non formosior alter adfuit.*

Sir Sidney Lee écarte toutes ces méchancetés en démontrant que William Davenant naquit, non pas à cette époque, mais plusieurs années après. Cette constatation n'a rien à faire avec le point en litige ; il ne s'agit pas de démontrer que le poète fut véritablement le père du jeune homme qui passait seulement pour son filleul, mais d'indiquer que les habitants d'Oxford aimaient à jaser sur les relations supposées entre le commensal de la maison et la belle hôtelière.

Que Shakespeare ait été l'ami et le familier des Davenant est prouvé par son parrainage et le fait universellement reconnu que les Davenant étaient plus instruits que quiconque sur l'histoire de Shakespeare.

Oldys, dans ses *Choice Notes*, fait une allusion évidente et malveillante à ces rumeurs :

Le jeune Will d'Avenant était alors un petit garçon de sept à huit ans, aimant tellement Shakespeare, qu'aussitôt que l'on signalait son arrivée en ville, il se sauvait de l'école pour l'embrasser

plus vite. Un jour un vieux bonhomme, apercevant le gamin qui se précipitait tout rouge vers la maison, lui demanda « où il allait avec tant d'impatience? — Voir mon Dieu-père, Shakespeare (c'est la formule anglaise pour *parrain*). — Très bien, mon petit, répondit l'interlocuteur, mais il faut se garder de prononcer ainsi en vain le nom de Dieu. »

Les pages inédites de Fulman reproduisent plusieurs pièces de vers dans lesquelles on se moque du jeune poète William Davenant, pour avoir changé l'orthographe de son nom, dont il croyait relever le prestige, en y ajoutant une apostrophe à particule et en faisant passer sa famille comme de vieille souche normande. « Et pourtant, il nous semble plutôt que d'*Avonant* doit venir de l'Avon, c'est cette rivière qui est le berceau de sa muse », s'exclame le satiriste.

Un récit plus circonstancié des amours du poète et de la Dame Brune se trouve dans la célèbre collection de John Aubrey (1626-1675), *Brief lives of my Contemporaries*. On y reviendra en étudiant les biographies de Shakespeare. Mais avant de quitter ce sujet, il y a lieu de noter qu'un grand lettré, sir Walter Scott, qui en sa qualité d'amateur de manuscrits anciens, connaissait ces textes, n'a pas hésité à identifier avec Mme Davenant, d'Oxford, l'amante inconnue de Shakespeare.

*
* *

Les allusions politiques qui laissent entrevoir le rôle actif joué par la troupe du *Globe* dans les événements du temps, sont aussi nombreuses qu'intéressantes. Néanmoins les commentateurs anglais ne les mentionnent guère, car ils n'aiment pas, semble-t-il, voir dans leur « poète national » un adversaire militant de la politique de la *Good Queen Bess*. Pourtant, peu de jours avant les émeutes provoquées en 1600 par Essex et Southampton contre le gouvernement de la reine, les conspirateurs se sont servis de la pièce de Shakespeare, *Richard II*, pour faire connaître aux citoyens de Londres leurs idées de réforme.

Francis Bacon, l'avocat de la reine, s'exprime ainsi dans son réquisitoire :

L'après-midi, veille de la rébellion, devant une assistance, qui toute prit part le lendemain à l'émeute, on fit jouer une pièce traitant de la déchéance forcée du roi Richard II. Et ce n'était pas for-

tuitement que ce drame fut choisi. Il avait été commandé par Merricke (secrétaire d'Essex), et quand un des acteurs fit remarquer que le théâtre perdrait de l'argent en reprenant ainsi une pièce ancienne, 40 shillings en sus du paiement habituel furent donnés à titre de dédommagement et ainsi la pièce fut jouée, tellement on était impatient de repaître ses yeux de cette tragédie, que l'on savait devoir être avant peu transportée de la scène du théâtre à celle de l'État.

De son côté, le doyen des acteurs arrêtés fait la déposition suivante, conservée au Record Office :

Augustin Phillppes, serviteur de lord Chamberlain et un de ses acteurs, avoue et affirme sous serment ce 17 février, que vendredi, il y a huit jours, sir Charles Percy, sir Jocelyn Percy, lord Monteagle et trois autres seigneurs ont demandé aux acteurs de donner le samedi suivant leur pièce concernant le meurtre de Richard II et que l'on promettait de payer cette pièce plus que d'habitude.

Ce témoignage entraîna la condamnation des meneurs de l'émeute, car il prouva, selon l'argumentation de Bacon, que le délit avait été prémédité.

Nous voyons, par le document suivant, qu'Élisabeth garda avec amertume le souvenir de cette propagande par le théâtre.

William Lambard, archiviste de la Tour de Londres, publia en 1600 un livre intitulé *Pandecta Rotolorum* dont il fit hommage à la reine. Celle-ci ouvrit les *Pandectes* au règne de Richard II et s'exclama : « C'est moi qui suis Richard II ! Vous ne l'ignorez pas, je pense ! Cette tragédie fut jouée quarante fois en place publique et au théâtre. »

Il est probable que les comédiens furent punis par une interdiction de plusieurs mois, ce qui explique la remarque de l'acteur dans *Hamlet*, lorsque parlant de la tournée forcée de la troupe du *Globe* hors de la capitale, il dit que celle-ci vit sa place usurpée par une compagnie plus jeune, non seulement à cause de la popularité des *Children of the Chapel*, ses rivaux, mais aussi « à cause de cette récente inhibition ».

Quoi qu'il en soit, le reproche que certains écrivains adressaient à Shakespeare de n'avoir pas voulu « chanter le rapt de notre chaste souveraine par ce monstrueux Tarquin la mort », était mal fondé, car la sympathie que le poète avait montrée pour la cause d'Essex et de son premier

protecteur Southampton ne lui permettait pas d'écrire l'élégie de la reine, leur persécuteur tyrannique. Shakespeare, qui se vantait surtout de « l'honnête sincérité de sa muse, entouré d'une troupe de vils flatteurs », aurait été incapable d'une pareille hypocrisie.

* * *

Lorsque Shakespeare mourut à Stratford, au mois d'avril 1616, beaucoup de ses contemporains tinrent à célébrer sa gloire par des vers élégiaques, dont la plupart ont été insérés dans l'édition de ses œuvres, publiées par ses camarades de théâtre, sous les auspices du grand chambellan en 1623.

En dehors de ces pièces, mi-officielles, peut-on dire, nous avons d'autres offrandes plus modestes, comme les vers naïfs composés en 1616, sur « la mort du poète de l'Avon », hommage d'un garçon de onze ans, à son illustre parrain : leur auteur était ce William Davenant, fils de l'hôtelière d'Oxford, et futur poète-lauréat de Charles II, qui courait à la rencontre de Shakespeare chaque fois que les comédiens entraient en ville, et qui reçut du poète « une centaine de baisers ».

Prenez garde, poètes de délices, quand vous chanterez les gloires du printemps renaissant, de ne pas fouler trop nombreux les rives de l'Avon, car, comme si aucune de ces fleurs n'avait connu le soleil ni la rosée bienfaisante, elles penchent tristement leurs têtes. Elles savent que leur cher poète ne reviendra plus parmi elles ! La rivière s'est desséchée par ses pleurs depuis la triste nouvelle. Regardez la carte, voyez : c'est à peine si vous verriez à sa place une rivière, votre œil étonné trouvera un petit ruisseau.

Voici en outre une élégie, imprimée en 1622 par William Basse, qui semble avoir été composée pour l'enterrement de Shakespeare à Stratford, car leur auteur, après avoir demandé au début une place pour le grand mort dans l'abbaye de Westminster, entre Chaucer et Spencer, change d'avis et termine ainsi son ode :

Non, Shakespeare, mon rare tragédien, dors en paix et tout seul sous ton marbre. Possède ton tombeau en grand seigneur et non en tenancier. Puisse la plus grande gloire des âges futurs consister à être placé à côté de tes cendres !

La preuve que l'on avait envisagé l'enterrement de Shakespeare dans l'abbaye de Westminster — comme on le fit dans la suite pour Ben Jonson et pour sir William d'Avenant — est fournie par Jonson lui-même, dans son ode célèbre « au doux cygne de l'Avon » :

Je ne voudrais point te loger, mon Shakespeare, à côté de Chaucer ni de Spencer ! Je ne demanderai point à Beaumont de te laisser un peu de place à ses côtés ! Tu es ton propre monument, aussi longtemps que ton livre nous restera !

Le glorieux monument, éternellement durable, dont parle Jonson, est l'édition in-folio dont la Grande-Bretagne vient de fêter avec pompe le tri-centenaire.

Et ceux qui connaissent les préfaces, lettres d'envoi et vers élogieux, reproduits à chaque impression, sont obligés d'avouer que ce chœur de louanges va autant à la personnalité de l'acteur, camarade des éditeurs, qu'à l'œuvre immortelle.

Si la théorie anti-stratfordienne a été bien accueillie un moment en France, c'est que les éditions modernes des œuvres de Shakespeare — c'est-à-dire celles publiées depuis 1850 — sont dépouillées des pièces liminaires qui enrichissaient les éditions in-folio de 1623 et 1632.

Une description de ce grand volume s'impose. Il contient, partagées en « comédies, drames historiques et tragédies » toutes les pièces déjà imprimées du vivant de l'auteur — avec ou sans l'assentiment du théâtre — et les vingt pièces inédites que la troupe du *Globe* n'avait fait que présenter à la scène.

John Hemminge et Henry Condell semblent avoir été désignés pour cette tâche par Shakespeare lui-même, car dans son testament il chargea sa fille Suzanne de remettre à ses camarades en souvenir de lui deux bagues d'or. Ce don constitue une preuve que Shakespeare avait désigné lui-même ses exécuteurs littéraires. Ceux-ci à leur tour choisirent comme protecteur le comte de Pembroke, lequel, en sa qualité de « lord Chamberlain », s'occupait de tout ce qui touchait aux représentations théâtrales à la cour, où, depuis l'avènement de Jacques Ier, les pièces de Shakespeare avaient eu des tours de faveur.

Celui à qui toute l'œuvre de Shakespeare fut primitivement consacrée venait de suivre le poète dans la tombe ;

Southampton mort, le choix de Pembroke, personnellement lié avec les acteurs, était indiqué.

La dédicace de l'in-folio de 1623 est ainsi rédigée :

Aux deux frères nobles et incomparables, Guillaume, Comte de Pembroke, Grand Chambellan près l'excellente Majesté du Roi, et Philippe, Comte de Montgomerry, Gentilhomme de la Chambre du Roi, tous deux Chevaliers de l'ordre illustre de la Jarretière, Nos bons protecteurs et Patrons.

Très nobles Seigneurs,

Tandis que nous nous sommes efforcés d'exprimer par les moyens qui nous sont propres, notre reconnaissance pour les nombreuses faveurs accordées par vos Seigneuries, nous sommes tombés sur cette mauvaise fortune : d'être obligés de mêler deux choses qui ne vont guère ensemble, la Peur et l'Audace : l'Audace d'une entreprise tellement difficile, la Peur d'un échec. Car quand nous pensons au rang et à la dignité de vos Seigneuries, nous sommes conscients que Votre Grandeur ne doit point s'abaisser à la lecture de ces bagatelles, et pourtant en les nommant ainsi, nous nous privons du droit de faire cette dédicace.

C'est que jadis Vos Seigneuries ont été gracieusement disposées à accueillir « ces bagatelles » comme choses de valeur et puisque vous aviez voulu montrer non seulement à l'œuvre mais à l'auteur de son vivant tant de bienveillance, nous espérons que vous userez de la même indulgence pour ce livre que pour son père...

En rassemblant ces écrits, nous nous sommes acquittés d'un devoir envers le défunt, donnant à ses orphelins des tuteurs dignes d'eux. Et ceci sans autre ambition de profit ni de gloire personnelle, mais uniquement pour entretenir la mémoire d'un camarade et ami, aussi parfait que notre Shakespeare, et pour le faire revivre encore dans ce volume.

Nous aurions voulu, certes, que ce fût l'auteur lui-même qui eût vécu pour surveiller cette tâche, mais puisque le Destin en a décidé autrement, n'enviez point à ses amis leur tâche présente de collectionner et collationner, pour l'impression, toutes ses œuvres...

Il était un heureux imitateur de la nature. Il s'exprimait avec une grâce parfaite, sa main et son cerveau allaient de pair. Ce qu'il pensait, il l'exprimait aussi avec une telle aisance que les papiers qu'il nous faisait parvenir contenaient à peine une tache ou une rature.

La gloire de ces écrits appartient seule à l'auteur. Les fautes

dans leur transcription (s'il y en a) sont dues à ses éditeurs, bien que nous nous soyons efforcés de rendre ce volume — tout ce qui reste aujourd'hui de votre serviteur Shakespeare — digne de Vos Seigneuries et digne de lui.

John Hemminge,
Henry Condell.

Cette dédicace est suivie d'un « avertissement » où le lecteur est prévenu que l'argent dépensé à acheter le volume ne lui donne pas le droit de le dénigrer, à moins qu'il ne désire être jugé un imbécile car, disent les éditeurs, « ces pièces ont déjà passé triomphalement devant les plus hauts tribunaux du goût ».

Puis vient la magnifique ode de Ben Jonson, où le plus grand rival de Shakespeare l'appelle « doux cygne de l'Avon » et « merveille de la nature » et où, tout en déplorant le manque de science classique du poète « qui n'était pas fort en latin, encore moins en grec », il constate cependant que ses talents magnifiques, joints à son travail inlassable, ont fait autant pour sa gloire que toute l' « érudition » que lui-même, Jonson, possédait.

Il ajoute cette explication de l'art de Shakespeare, fait d'expérience de la vie et d'étude constante du langage et des rythmes :

Celui qui ainsi a composé des stances éternelles, a su peiner sur l'enclume des Muses, remanier sans cesse ses propres vers, remanier son propre caractère, car le grand poète *se fait*, il n'est pas seulement *né*. Tu en es la preuve, mon Shakespeare.

Viennent ensuite quatre élégies en vers, écrites par des lettrés connus et savants, tels Léonard Digges, Hugh Holland et John Mabbe, qui, évidemment, ne doutaient guère de la provenance stratfordienne des drames, puisque le premier s'exprime ainsi :

Enfin, Shakespeare, vos pieux camarades ont donné au monde votre œuvre, cette œuvre grâce à laquelle votre nom survivra à la mort. Quand la pierre sera devenue poussière, quand le temps destructeur aura dissous votre monument de Stratford, vous resterez en icelle frais et vivant devant la postérité ; votre mort n'est donc qu'un exil de la scène, cette publication, une rentrée avec acclamation.

En somme, les écrivains contemporains connus et dignes de foi, les amis personnels et les camarades dévoués ainsi que les rivaux les plus sérieux, témoignent que l'œuvre publiée sous le nom de Shakespeare est bien celle de l'acteur-poète né à Stratford, le 25 avril 1564, mort dans le manoir seigneurial de *New Place*, tout près de la modeste demeure de ses parents, dans Henley Street, le jour même de son cinquante-deuxième anniversaire.

Bien que n'ayant utilisé qu'une faible partie de la documentation qui existe sur ce sujet, peut-être a-t-on accumulé assez de citations pour démontrer que l'on se joue du public en continuant d'assurer « qu'il n'existe pas de mention contemporaine de Shakespeare auteur ».

* * *

Si l'on tourne maintenant son attention vers les plus anciennes biographies du poète, on s'aperçoit que l'examen critique de ces textes réserve à ceux qui ont la patience de l'entreprendre, à défaut de découvertes éclatantes, de savoureuses surprises.

Bien qu'on tienne généralement pour acquis que la biographie due à Nicholas Rowe, et placée en tête de son édition des œuvres de Shakespeare (1709), est la première en date, on apprendra que cette assertion, répétée surtout par ceux qui prétendent détruire le crédit de Shakespeare, est inexacte. *Rowe n'est pas le premier, mais le dernier* des biographes du dix-septième siècle. Il existe en effet deux notices imprimées antérieures à celle de Rowe — publiées respectivement en 1665 et 1695 — et deux manuscrits écrits avant l'année 1669, déposés à la mort de leurs auteurs, l'un à la bibliothèque Bodleienne, l'autre à celle du Corpus Christi College, à Oxford.

Le premier de ces cinq documents est un recueil de notices biographiques écrites vers 1643 par Thomas Fuller et publié par son fils une vingtaine d'années après, sous le titre : *Worthies of England* — Personnages notables d'Angleterre. Ces notices, au lieu d'être classées par nom d'individu, y sont groupées par région. Pour trouver celle consacrée à la gloire de Shakespeare, il faut chercher à la rubrique « Warwickshire ».

L'ouvrage est médiocre, mais son auteur, en dépit de son

style emphatique, pouvait parler de Shakespeare avec l'autorité d'un homme qui fréquentait le milieu de Southampton, et qui avait épousé la nièce de l'hôtelier Davenant. Fuller ne craignait point le lieu commun et il est intéressant de noter que la comparaison entre Shakespeare et Ovide, faite par Francis Meres en 1598, est répétée ici comme une formule déjà consacrée :

William Shakespeare naquit à Stratford-sur-Avon, dans ce comté (Warwicshire) ; en sa propre personne, on peut reconnaître trois poètes éminents :

1° Martial, à cause de l'assonance belliqueuse de son nom de famille, ce qui fait supposer qu'il était de souche militaire, hastibrans ou brandir-lance ;

2° Ovide, le plus naturel et le plus spirituel des poètes ;

3° Plaute, qui bien que comédien doué, ne fut jamais grand savant, et je pense que notre Shakespeare, s'il était encore vivant, avouerait pareille chose.

Ajoutons que si le génie de Shakespeare était plutôt comique et l'inclinait à la plaisanterie, pourtant, quand il le fallait, il devenait sérieux et grave, comme l'on peut voir dans ses tragédies. Ainsi Héraclite lui-même, s'il était caché, pourrait rire de ses comédies tellement elles avaient d'entrain, et Démocrite ne pourrait se défendre de pleurer à ses tragédies tant elles étaient émouvantes.

Il a fourni un exemple de cette vérité que l'on naît poète et qu'on ne le devient pas. Sa science n'était pas grande, mais comme les diamants de Cornouailles, lesquels sont pointus et polis en sortant de la terre avant l'intervention du lapidaire, ainsi, pour lui, la nature seule agissait à la place de l'art.

Nombreux furent les combats que lui et Ben Jonson se livrèrent ; je les vois toujours, l'un sous l'apparence d'un grand galion d'Espagne, l'autre d'un navire de guerre anglais. Maître Jonson comme celui-là, était bien plus haut par sa science, solide et lent en action, tandis que Shakespeare, tout comme la frégate de taille moindre, plus léger sous ses voiles, était capable de tourner avec la marée, manœuvrer, profiter de l'avantage d'un vent capricieux, par l'agilité de son esprit et de son imagination.

Il mourut et fut enterré à Stratford-sur-Avon, ville de sa naissance.

Le second des auteurs que nous devons citer a joui de son vivant d'une plus grande notoriété que le précédent, grâce à ses liens de parenté avec Milton et à son amitié

pour les célèbres Diodati, dont l'aïeul, Théodore, collabora avec Giovanni Florio à sa traduction des *Essais* de Montaigne.

En 1675, Edward Philipps publiait des *Considérations critiques sur les poètes anglais* et terminait sa préface en remarquant « que le plus grand de tous était Shakespeare, et que malgré quelques expressions grossières, de trop longues dissertations et une imagination tellement débordante qu'elle fait rire parfois la critique, on est obligé de le placer, comme poète, bien au-dessus d'écrivains plus érudits ». Puis, discutant les mérites du « grand triumvirat », comme il appelle Jonson, Fletcher et Shakespeare, et après un mot d'éloge pour le jeune génie Marlowe, il s'exprime ainsi :

Ben Jonson, le plus savant, le plus correct et le plus judicieux de nos comédiens anglais, d'autant plus admirable qu'il ne devait pas sa réputation à des talents naturels ; il n'était pas un Shakespeare. N'étant que le fils d'un maçon, il n'avait pas eu une éducation remarquable et ce fut sa grande industrie et son goût pour les livres qui le conduisirent à sa perfection...

John Fletcher complétait ce bienheureux triumvirat, avec lequel nous arrivons à une perfection symétrique, chacun excellant dans son genre spécial : Ben Jonson, par son travail acharné et sa connaissance des auteurs ; Shakespeare, par la pureté de son esprit et son envolée poétique ; Fletcher, par son élégance mondaine et la douce familiarité de son langage

William Shakespeare, la gloire de la scène anglaise, donna par sa naissance à la ville de Stratford le plus grand honneur dont elle puisse s'enorgueillir. D'acteur tragique et comique, il devint auteur et d'une manière si magistrale que personne n'a jamais atteint une telle élévation. Bien que d'autres aient pu prétendre à un décorum et à une économie plus exacts, on n'a jamais représenté la nature plus vigoureusement et plus purement. Dans les parties des pièces où le fini de l'art semble manquer, — car il est probable que la science et l'érudition de Shakespeare n'étaient pas extraordinaires, — tous ses écrits, par une élégance innée, sont éloignés de la vulgarité, aussi bien les poèmes que les ouvrages dramatiques.

Un troisième témoignage dort depuis 1688 à la bibliothèque du Corpus Christi College. C'est une collection manuscrite que nous devons à William Fulman et dont la communication suscite toujours mille difficultés.

Un prélat réputé de la ville d'Oxford, Henry Hammond, savant distingué qui fut aussi très lié avec les familles Pembroke et Southampton, avait adopté ce Fulman à cause de son intelligence précoce et extraordinaire. Élevé sous les auspices d'un lettré qui avait collaboré à la publication du fameux *Eikon Basiliké*, William Fulman devint une autorité en histoire. Il passa une longue vie à compulser et annoter des documents et à collectionner des correspondances. Ses travaux forment un ensemble de vingt-sept volumes manuscrits in-octavo. Un de ces recueils est consacré à la poésie anglaise et le nom de Shakespeare y figure plusieurs fois. On y lit que ce poète avait publié à Londres, en 1598, un livre contenant *The Passionate Pilgrim*, et qu'en 1609 ont paru dans un autre format — in-quarto — *A Lovers' Complaint*, avec une série de sonnets au nombre de cinquante-quatre. Puis vient une courte notice biographique du poète :

WILLIAM SHAKESPEARE

William Shakespeare naquit à Stratford-sur-Avon (Warwickshire) vers 1563-4.

[Victime de maintes aventures malheureuses en allant braconner les chevreuils et les lapins, surtout ceux de Sir ..... Lucy qui le fit souvent battre et parfois même jeter en prison.

Il le força enfin à fuir son pays (à son grand avantage). Néanmoins Shakespeare prit une belle revanche en le faisant son magistrat tête de bois *(clodpate)*, qu'il appelle « grand homme », et en allusion à son nom, lui fait porter trois poux rampants comme blason armorial.]

D'acteur il devint auteur.

Agé de cinquante-trois ans.

Il mourut le 23 avril 1616, probablement à Stratford, car c'est là qu'il est enterré avec un monument où il est écrit qu'il voue à une malédiction pesante quiconque enlèverait ses cendres (voir Dugdale, p. 520).

[Il est mort papiste.]

Les paragraphes entre crochets sont d'une autre écriture, mais nous allons voir qu'ils ont la même autorité que le reste.

Sir Sidney Lee mentionne l'existence de ce document, qu'il dit ne pas avoir examiné, en le signalant à tort comme « un témoignage du dix-huitième siècle sans importance ».

Or les recueils de Fulman furent déposés au Corpus Christi College *avant l'année* 1690. L'*Athenæ Oxonienses* publiée à Oxford à cette date nous renseigne à ce sujet de la façon la plus formelle.

Quand William Fulman mourut, il laissa derrière lui d'immenses collections de notes et de documents rédigés de sa main. Il pria son ami, le Révérend Davies, de compléter ses annotations ; puis il légua le tout au Corpus Christi College. J'ai fait maintes fois des démarches près des détenteurs de ces recueils, qui m'ont refusé communication de ces précieux travaux et pourtant on n'ignorait pas l'importance que j'attachais à les consulter, puisqu'ils m'auraient été d'un grand secours dans la préparation de mes présents ouvrages. Hélas ! telle est l'humeur des hommes de notre temps que, plutôt que de vouloir jouer un rôle pour le bien public et l'avancement des connaissances humaines, ils laissent volontiers moisir dans l'oubli des documents aussi rares.

Le « Révérend Davies » à qui Fulman avait confié le soin de compléter certaines de ses notes et de recopier ses brouillons, était archidiacre de Saperton et un savant historien, qui collabora plus tard avec l'évêque Burnet à une *Histoire de la Réforme*. Il présente donc toute garantie quand il avance semblable affirmation : « Shakespeare est mort papiste ». Si Richard Davies consigne ce renseignement, c'est parce qu'il l'avait cru vrai, car selon ses propres déclarations, Davies était « un partisan zélé de l'Église anglicane, un ennemi acharné des fanatiques (puritains) et de la papauté ».

Arrivons maintenant à la notice biographique la plus intéressante, celle de John Aubrey, si souvent dénaturée que nous la citerons *in extenso*, en la complétant par quelques observations sur son auteur et sa façon de travailler, remarques qui sont indispensables pour en apprécier la valeur.

John Aubrey, né en 1626, fournit sur son époque les notes les plus précises et les plus originales. Il se pique de ne pas exposer les faits connus de tout le monde, mais au contraire de rappeler des détails inédits et ignorés. Sa curiosité, touchant la génération précédant la sienne, était inlassable et le porta, dès son enfance, à rechercher la société des gens âgés, qu'il appelait, non sans humour, « des pages de docu-

ments vivants ». Il aimait à recueillir, en particulier, les traits inhérents à la vie privée des personnages marquants du règne d'Élisabeth. Il intercalait souvent une phrase comme celle-ci au milieu de ses notes : « Sans un vieux bavard comme moi, cette anecdote serait déjà oubliée. »

La partie la plus soigneusement travaillée par les biographes professionnels est négligée par cet amateur, qui se plaît à faire ressortir les manies et les particularités de ceux qu'il décrit.

Comme les planches et les choses légères restent sur l'eau après un naufrage, de même en histoire bien des faits importants se perdent et d'autres, plus insignifiants, restent. Aussi les hommes, croyant que l'on s'en souviendra toujours, négligent de noter par écrit des faits connus de tout le monde ; et puis le grand événement, comme le petit, est noyé dans l'oubli. Cette pensée m'a inspiré le désir de garder pour la postérité bien des vieilles choses.

Tel était son zèle que rien ne pouvait détourner son attention quand il était sur la trace d'une histoire piquante ou d'un souvenir vécu. Il travaillait sans méthode, inscrivant pêle-mêle tout ce qu'il savait de son personnage, son physique, ses amitiés, ses alliances, ses travaux. En marge, il notait les sources de ses renseignements, ou, s'il avait une enquête à faire, il ajoutait une remarque comme celle-ci : « On me dit que William Lacey est l'homme vivant encore qui sait le plus de choses sur Shakespeare et sur B. Jonson (pour son adresse querir Mr Beeston). »

Ayant vu Mr Beeston, il inscrivit l'adresse recherchée à côté de ce nom, et plus tard, quand il eut trouvé Mr Lacey, il consigna les réponses de celui-ci sur des brouillons, pour être ajoutées au texte. C'est ainsi que l'affirmation donnée par Lacey ne figure pas dans la notice consacrée à Shakespeare, mais dans une petite note libellée « Mr Beeston-Lacey ».

Quand il avait trop de matières pour sa page, il écrivait en marge, ou même entre les paragraphes, ce qui rend la lecture de son manuscrit difficile.

Sa collection comprend quatre cents biographies de personnalités importantes : écrivains, hommes d'État, astrologues, soldats, amis personnels et gentilshommes. Elles embrassent huit règnes : ceux d'Henri VIII, Édouard VI, Mary, Elisabeth, Jacques Ier, Charles Ier, le régime de

Cromwell, Charles II et Jacques II, dont cinq se déroulèrent de son vivant. Comme Aubrey était d'une famille connue pour sa longévité, il profitait sans cesse de témoignages directs sur les générations précédant la sienne. Rarement, comme il le disait, « rencontre-t-on une autorité pareille pour de tels travaux ». Il intitula son œuvre : *Brief lives chiefly of contemporaries.*

Des années durant, Aubrey, toujours par voies et par chemins, ne travailla que pour lui-même et selon ses goûts personnels ; mais un jour il fut présenté à un historien de métier et cette rencontre changea l'orientation de ses recherches. Anthony Wood préparait un ouvrage sur l'Université d'Oxford, avec des notices sur les anciens élèves des différents collèges. Sédentaire et presque reclus, Wood désirait trouver un collaborateur mondain capable de lui fournir des renseignements sur les personnages qu'il décrivait.

Très flatté, Aubrey prit l'engagement de fournir au savant les minutes nécessaires à la rédaction des notices biographiques qui devaient figurer dans l'*Athenæ Oxonienses.* Il jetait au gré de sa mémoire dates et citations, laissant à Wood le soin de contrôler « les choses que tout le monde doit savoir » et s'attachant surtout aux singularités de son sujet. Ce sont précisément les défauts de l'auteur qui donnent à son œuvre son parfum de fraîcheur et de sincérité. Sir Walter Raleigh, pour qui il n'est pas tendre, est puissamment dépeint ; Descartes excite son admiration ; et Francis Bacon est présenté comme un cerveau d'avocat hors ligne, mais un homme très imparfait au point de vue moral. En parlant du célèbre docteur Harvey, à qui Aubrey conteste pourtant la découverte de la circulation, prétendant qu'il avait pris cette idée à un confrère obscur, Walter Warner, il ajoute cette réflexion des plus intéressantes pour nous :

> Harvey avait été le médecin de milord Bacon, dont il admirait l'esprit et le style, mais il lui refusait tout droit de passer pour bon philosophe.
>
> « Fi donc ! s'exclamait volontiers le docteur, il écrit la philosophie à la manière d'un notaire et c'est de cela que j'aurais voulu le guérir ! »

En étudiant les écrits du chancelier, Aubrey remarque qu'il faisait parfois des vers et il cite la pièce la plus admirée

des amis de Bacon. Cette poésie, tant comme pensée et style que comme versification, est plus que médiocre. Mais c'est d'après ce passage — cité sans son contexte — que plusieurs critiques affirment trouver dans Aubrey la reconnaissance du génie poétique de Bacon.

Aubrey reconnaît le génie de Shakespeare d'une manière autrement explicite.

Les notices sont remplies de symboles et de dessins à la plume ; celle consacrée à Shakespeare est précédée d'une couronne de lauriers.

Mr William Shakespeare était né à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick ; son père était boucher et il m'a été dit dans le temps, par ses voisins, qu'il avait exercé, étant petit garçon, le métier de son père, mais quand il tuait un veau, il le faisait de la grande manière, en y ajoutant un discours. Il y avait en ces temps-là dans cette ville, un autre fils de boucher qui était estimé comme point inférieur en dons naturels à son concitoyen, mais il est mort jeune. Ce William étant naturellement porté à la poésie, vint à Londres, je suppose, vers dix-huit ans. Il était acteur dans un des théâtres et il jouait supérieurement ; par contre, B. Jonson n'a jamais été bon acteur quoique bon metteur en scène.

Il commença de bonne heure à faire des essais de poésie dramatique, laquelle était en ce moment-là bien bas, et ses pièces réussirent fort bien. Il était bel homme, bien tourné, de très bonne compagnie et d'un esprit prompt, plaisant et coulant. Il s'inspira pour le rôle comique du *Songe d'une nuit d'été*, d'un individu entrevu à Grendon, en Buckinghamshire (où il coucha la nuit de la mi-été, à ce que je conçois) ; le village est sur la route entre Stratford et Londres : ce personnage vivait encore en 1642, quand je suis venu pour la première fois à Oxford. Mr. Jos. Howe, qui est de cette paroisse, le connaissait. M. Ben Jonson et Shakespeare recueillaient journellement les bizarreries des hommes, partout où ils allaient. Un jour, ce dernier était à souper dans une taverne de Stratford ; un certain Combes, un vieil usurier, devait être enterré et il prononça cette épitaphe :

Dix pour cent c'est le taux du diable,
Mais Combes jure d'avoir douze
Si quelqu'un demande qui habite cette tombe
Hô! s'écrie le diable c'est mon Jean à Combe.

Il avait l'habitude d'aller une fois par an dans son pays. Je crois avoir ouï dire qu'il laissa deux ou trois cents livres à sa sœur. J'ai

entendu Sir Wm. Davenant et Mr Thomas Shadwell, compté parmi les meilleurs comédiens de notre temps, dire qu'il avait un esprit prodigieux et ils admiraient ses dons naturels par-dessus tout autre auteur dramatique.

On disait souvent qu'il n'effaçait jamais une ligne. « Il aurait dû en effacer des milliers », commenta Ben Jonson (Underwoods de Jonson).

Ses comédies resteront des chefs-d'œuvre d'esprit tant que la langue anglaise sera comprise, parce qu'il travaille d'après l'humanité telle qu'elle est (*mores hominum*), tandis que nos modernes pèsent tant sur les extravagances d'actualité que d'ici vingt ans on ne les comprendra pas.

Bien que Ben Jonson ait dit que Shakespeare connaissait « peu de latin, encore moins de grec », il possédait « assez bien le latin et avait été dans ses jeunes années instituteur à la campagne », dit Mr Beeston.

Ce Beeston avait appartenu de longues années à la troupe de Shakespeare et ce fut lui qui renvoya Aubrey à Lacey, autre source importante d'informations. Sur une feuille volante échappée à l'attention de son premier éditeur, Malone, Aubrey avait griffonné les notes qu'il devait ajouter après s'être entretenu avec William Lacey et complétait ainsi sa biographie de Shakespeare :

D'autant plus estimable qu'il n'était point un joyeux compagnon *(company keeper)*, il demeurait à Shoreditch, n'aimait pas la débauche, et quand on l'invitait à y prendre part feignait d'être souffrant.

Cependant notre auteur n'avait pas épuisé son sujet. Lorsqu'il avait quelque chose de méchant à dire, ce n'était pas sous le nom de la personne visée qu'il insérait le renseignement, mais en parlant d'autrui. Ainsi ses scabreuses remarques concernant Bacon, se trouvent dans la *Vie de Thomas Bushell, secrétaire favori du chancelier*, et l'histoire des amours de Shakespeare, dont il se fait l'écho, est incorporée dans la *Vie de sir William d'Avenant*, où est identifiée pour la première fois, la « Dame Brune » des sonnets.

Sir William d'Avenant, chevalier, poète lauréat, fut baptisé vers la fin de février 1605. Il était né à Oxford, à l'Hôtellerie de la Couronne. Son père, John Davenant, négociant en vins, était un bon et discret citoyen. Sa mère, fort belle femme et bel esprit en outre,

était d'une conversation extrêmement agréable. Ils eurent trois fils Robert, bachelier du collège Saint-John à Oxford, puis chapelain de l'archevêque, William et Nicholas qui fut avocat. Ils eurent deux jolies filles, l'une épousa Gabriel Bridges, l'autre le docteur William Sherbourne, doyen de l'église de Pembridge.

M. William Shakespeare avait l'habitude d'aller une fois par an dans le comté de Warwick et, durant son voyage, il couchait dans cette maison où il était très estimé. J'ai entendu plusieurs fois le chapelain Robert Davenant dire que Will Shakespeare lui donna une centaine de baisers. Quand le vin l'avait rendu communicatif, William d'Avenant disait parfois à certains amis (dont Bulter, auteur de *Hudibras*), qu'il lui semblait écrire lui-même dans le véritable esprit de Shakespeare. Il paraissait vouloir être considéré comme son propre fils. Il raconta l'histoire telle qu'on l'a répétée ici, bien que cela donnât à sa mère la réputation d'une femme légère... Après la mort de Ben Jonson, il fut nommé poète lauréat.

En 1641, quand commencèrent les troubles civils, il fut obligé de fuir en France ; arrêté à Canterbury par le maire, on l'appela, dit sir John Menis, « palefrenier superstitieux, chien de papiste et cabot de Rome ». C'était bien la première fois qu'on faisait à notre pauvre Will un crime de sa religion... Libéré, d'Avenant constatant que les lois des presbytériens attaquaient les tragédies et les comédies, inventa, pour les tourner, l'opéra « stylo-recitativo ». Il débuta à Rutland House, puis joua au Cock-pit, ensuite à Drury Lane où il présenta *admirablement le siège de Rhodes* et *Sir Francis Drake*. Cette nouveauté, agréable aux oreilles comme à la vue, amena en Angleterre l'habitude des décors, car jusqu'à cette époque, il n'y avait eu au théâtre, comme fond de scène, que les toiles d'Arras...

1660 fut la date de l'heureuse restauration de Sa Majesté Charles II. Le Jeu de Paume de Lincoln's Inn Fields devint alors le théâtre du duc d'York, et sir William en prit la direction ; il y avait son logement où il mourut en avril 1668. J'assistais à son enterrement. Son corps fut porté sur un corbillard, du théâtre à Westminster, où il fut reçu au grand portail par les chœurs qui le conduisirent en grande pompe à son tombeau dans la partie sud de l'Abbaye. Sur une plaque de marbre est gravée une inscription à l'imitation de celle de Ben Jonson : « O rare sir Will d'Avenant. »

Remarquons que si la personne de Shakespeare n'y était pas mise en cause, ces notices apparaîtraient excellentes ; mais aussitôt qu'un vieux texte traite du « Stratfordien »,

on s'ingénie à lui dénier toute autorité. Ainsi on découvre subitement qu'Aubrey n'était qu' « un amateur », on prétend qu'il y a tant de lacunes dans ses racontars, qu'il est difficile d'attacher de l'importance à ses informations. Cette dernière objection concernant les « trous de son texte » est faite par des personnes ignorant l'histoire du manuscrit de John Aubrey. Elles ne savent pas que notre auteur travaillait pour Anthony Wood, et ignorent surtout l'aventure malheureuse de ses notes quand elles furent livrées au savant d'Oxford. A ce moment-là, les passions politiques étaient déchaînées en Angleterre ; Aubrey avait la réputation d'être « une méchante langue » et le bruit courait à Oxford que ses documents contenaient sur Clarendon des allégations subversives. Wood, prévenu qu'on viendrait perquisitionner chez lui, fut pris de terreur et jeta au feu une masse de papiers — la valeur du tiers de l'ouvrage. — Lorsque plus tard il rendit à Aubrey ses écrits, celui-ci constata avec désespoir les mutilations dont son œuvre avait souffert, et il qualifia cette amère découverte « d'épreuve crucifiante ».

Le pauvre Aubrey dut renoncer à refaire son travail et laissa son manuscrit, tel qu'il paraît aujourd'hui, à l'Université : ce qui prouve combien il est vain de lui reprocher des lacunes dont il n'est nullement responsable, et combien il est nécessaire — même pour des commentateurs shakespeariens ! — de savoir dans quelles circonstances un document fut composé avant d'en tirer des conclusions.

*
* *

On a vu que les quatre premières notices sont en parfait accord et en harmonie absolue avec les témoignages contemporains déjà examinés. Le document qu'il importe de résumer à présent se différencie de l'œuvre d'Aubrey sur un seul point, toujours discutable d'ailleurs, puisqu'il s'agit d'une *appréciation* et non pas d'un fait déterminé. Quelle situation sociale occupaient les Shakespeare à Stratford?

Rowe, dans sa notice biographique, déclare que la famille du poète était de bon ton et faisait bonne figure dans le comté (*people of good figure and fashion*), tandis qu'Aubrey, dont le goût pour le renseignement surprenant était notoire, s'était ingénié à invoquer le témoignage d'un vieux voisin

de Henley Street qui connut les Shakespeare au moment de leurs embarras d'argent ; celui-ci raconta que le père avait été boucher et que William fut un certain temps apprenti dans cette profession. Il est à remarquer que loin de contester ces difficultés, Rowe relate la grande gêne subie par la famille, notant que le fils avait été retiré de l'école pour *aider son père;* mais quand il écrit que les Shakespeare faisaient « bonne figure » dans le Warwickshire, il fait allusion d'abord à l'état de famille (gentilshommes de petite noblesse), et parle de leur situation sociale à une époque où, le poète ayant quitté la scène, est revenu parmi les siens, pour ainsi dire couvert d'or et de lauriers. Les renseignements d'Aubrey, au contraire, avaient trait à une période remontant à vingt années auparavant : il n'y a donc aucune contradiction entre les deux textes.

Mais il faut placer celui qui a écrit : *Some Account of the Life of Mr William Shakespeare* dans son milieu littéraire, avant de résumer son œuvre la plus importante.

Cet écrivain de goût, doublé d'un esprit critique de premier ordre (entendre lire et parler Rowe était, selon la charmante Nance Oldfield, la meilleure des éducations), avait traduit et commenté Boileau et La Bruyère ; quant à sa production théâtrale, elle lui valut mieux qu'une simple notoriété contemporaine : ce fut lui qui créa le personnage du *Gallant gay Lothario*, dont on trouve un rappel dans Gœthe, qui, avec sa *douce Callista*, firent école et suggérèrent à Richardson, Lovelace et Clarissa Harlowe. Il succéda comme poète lauréat à Dryden.

Lorsqu'il entreprit son édition complète des œuvres de Shakespeare, il se passionna pour son sujet et y consacra des années de recherches. Il y a donc lieu de réviser le jugement qui le classe parmi les hommes de lettres du dix-huitième siècle, à cause de la date de publication — 1709 — de ce monument littéraire, car ce fut bien avant que, selon ses propres paroles, il quitta :

> l'art que j'ai tant aimé, pour recommander le meilleur de nos poètes, en prenant bien des soins pour dégager son texte des injures des mauvaises impressions.

Il eut la bonne fortune de rassembler les matériaux nécessaires à son œuvre à une époque où le souvenir de l'acteur-poète était encore vivant à Stratford et à Londres et de

recueillir des réminiscences de choses vues et entendues de témoins qui le connurent, tels que Mr Hales, Ben Jonson et William d'Avenant, et c'est pour cela qu'il est possible de mettre son témoignage en parallèle avec les écrits les plus anciens en date, autant à cause des qualités littéraires de son auteur que des conditions favorables qui entourèrent sa composition : tout concourt à faire de la biographie de Rowe un des plus précieux documents que nous possédions. Précurseur de nos méthodes modernes, il tenta d'établir un texte définitif, après comparaison de l'édition in-folio de 1623 avec les in-quarto où l'on constate certaines différences. Il a dressé en tête de chaque pièce la liste des *Dramatis Personæ*, et fait le partage en actes et en scènes généralement adopté aujourd'hui. C'est aussi à lui que nous devons l'énumération des sources auxquelles Shakespeare a puisé le sujet de ses drames ; et on remarquera que les suppositions qu'il a hasardées, touchant la date et la séquence de l'œuvre dramatique, suppositions basées sur le bon sens ou sur des connaissances approfondies de l'histoire, ont toutes été confirmées depuis. Il fut le premier à déclarer que *la Tempête*, placée en tête de l'édition de 1623, devait appartenir à la production de l'âge mûr, tandis que le *Songe d'une nuit d'été* devait être jugé comme appartenant à la première période des compositions shakespeariennes. Il est, en effet, antérieur à 1598, ayant été cité par Meres à cette époque. Tandis que *la Tempête* est postérieure à la découverte des Bermudes et par conséquent a été écrite après 1608 et à Stratford. Par une critique raisonnée, Rowe est arrivé à des conclusions non moins heureuses.

Sous prétexte que « le caractère de l'homme transparaît dans son œuvre », le biographe s'excuse presque de publier au début de sa belle édition *Quelques précisions sur la vie de Mr William Shakespeare.*

On pourrait supposer que les œuvres seules suffiraient pour nous, sans autre commentaire. Pourtant il me semble que le rappel de certains traits de l'homme lui-même ne sera pas jugé impropre à les accompagner.

Son père, débitant considérable en laines, avait pourtant de telles charges de famille — dix enfants en tout — qu'il ne put donner à son fils aîné une autre éducation que dans son propre métier. Il l'envoya quelques années à l'école libre de Stratford (*Grammar*

School) et ce fut là probablement qu'il acquit les éléments de latin dont il était maître. Mais la gêne et le besoin du père d'être secondé chez lui l'obligèrent à retirer son fils de bonne heure de l'école, ce qui, malheureusement, l'empêcha d'acquérir une connaissance plus complète de cette langue.

Nous pouvons très bien juger d'après ses pièces quelles furent ses dispositions, et quelle était l'étendue de ses études en lectures classiques. Dans les *Peines d'amour perdues*, le pédant débite un vers du Mantuan et dans *Titus Andronicus* un des princes barbares s'exclame, en lisant

Integer vitæ scelerisque purus
Non eget mauri jaculis nec arcu...

que le vers est d'Horace et qu'il s'en souvient pour l'avoir étudié dans sa grammaire latine...

Le biographe voit ici un aveu du poète lui-même et, à l'appui de cette assertion, il fait une étude consciencieuse de la culture classique de Shakespeare. Il conclut que celui-ci n'avait aucune connaissance du théâtre grec, mais un vague aperçu des classiques latins.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Shakespeare comprenait le français ; on peut le constater par de nombreuses phrases et sentences parsemées dans toute l'œuvre, surtout d'après une scène entière de *Henri V*, écrite dans cette langue. »

Rowe raconte ensuite le mariage de Shakespeare contracté avant sa maturité (le poète avait à peine dix-neuf ans), regrette qu'il ait fréquenté à cette époque des jeunes gens peu sérieux qui l'entraînèrent « à braconner plusieurs fois le chevreuil et autre gibier dans le parc d'un riche hobereau ».

Il sait que beaucoup de personnes considéreront cette aventure comme « une tache à la réputation du jeune poète », mais il estime néanmoins que « pareil emportement est naturel à la jeunesse ». Il raconte comment la bande de mauvais sujets, prise sur le fait, fut trop sévèrement châtiée par le juge de paix et comment Shakespeare, outré de la cruauté de sir Thomas Lucy, composa sur le châtelain de Charlecote une ballade si cinglante d'ironie que les persécutions redoublèrent et que Shakespeare fut obligé de quitter son emploi et sa famille pour quelque temps, en se réfugiant

à Londres. Rowe n'arriva pas à découvrir cette ballade, mais nous tenons d'une autre source ancienne le texte de vers satiriques, coulants, d'un rythme plein d'entrain, et riches de calembours sur le nom de *Lucy*, où l'auteur oppose le faste et la suffisance du gentilhomme à la piteuse figure que le même hobereau fait à Londres. Ces trois « recoupements » sur l'incident du braconnage, joints au portrait de sir Thomas Lucy tracé par Shakespeare dans *Henry IV* et les *Joyeuses commères*, où il donne au juge de paix Shallow le blason des Lucy de Charlecote, ne suffisent-ils pas à authentiquer cette légende tragi-comique?

En outre, n'y a-t-il pas dans l'œuvre de Shakespeare une autre allusion à la peine endurée par le jeune homme devant les bourgeois de Stratford qui y assistèrent, les uns ricanant, les autres compatissant à son humiliation? Qu'on se rappelle, dans *le Roi Lear*, la révolte indignée de Kent quant à l'infamie du pilori, puis avec quelle souriante philosophie il décide que « le temps passe vite, n'importe où, pour celui qui sait se distraire dans ses pensées et qui peut aussi dormir »...

Cette scène laisse l'impression d'avoir été vécue par l'auteur. D'ailleurs, toute la vie du poète s'est déroulée comme pour venger l'injure subie dans sa jeunesse : le travail acharné, la réussite fabuleuse complétée par un immense succès d'argent, conduisant à cette retraite paisible qui suivit le retour triomphal du jeune braconnier persécuté : le biographe Rowe semble avoir parfaitement compris cet état d'âme. Mais revenons à son récit :

Ce fut à la suite de ces incidents qu'il s'est familiarisé avec le théâtre. Il fut admis d'abord parmi la troupe d'alors (Leicester's Players) dans un rang subalterne. Mais son esprit admirable, surtout sa disposition naturelle pour l'art scénique le firent bientôt distinguer, sinon comme le plus excellent des acteurs, du moins comme l'auteur sans pareil...

Sans compter les avantages de ses talents, Shakespeare plaisait par sa propre personne ; c'était un homme charmant, plein de bonté, d'une grande douceur dans ses manières, un camarade parfait ; et ce n'est pas étonnant avec tant de qualités qu'il arrivât à fréquenter les esprits les plus distingués de son époque. Son admirable création de *Falstaff* avait tant diverti la reine qu'elle demanda à l'auteur d'écrire une nouvelle pièce, pour montrer le même personnage

amoureux. On dit que c'est sur ses instances qu'il composa les *Joyeuses commères de Windsor*, preuve admirable de la façon dont il savait s'adapter aux circonstances... Mais ce ne fut pas à la reine seule qu'il dut la fortune et la renommée de son esprit.

Il eut l'honneur de recevoir des marques d'amitié et des témoignages de faveur peu communes du comte de Southampton, célèbre dans l'histoire du temps, pour son dévouement à l'infortuné Essex. C'est à ce grand seigneur qu'il dédia *Vénus et Adonis*, le seul morceau poétique qu'il publia lui-même, bien que plusieurs de ses pièces furent subrepticement et mal imprimées de son vivant. Nous avons une preuve si extraordinaire de la munificence de ce protecteur que j'hésiterais à la donner si je ne pouvais l'appuyer sur l'autorité de sir William d'Avenant, indubitablement très au courant de la vie et des œuvres du poète. C'est de lui que l'on tient qu'à un certain moment le comte de Southampton vint en aide à Shakespeare et lui donna la somme de mille livres...

Les rapports de Shakespeare et de Ben Jonson ont débuté par un trait caractéristique de son humanité et de sa bienveillance. En ce temps-là, M. Jonson était complètement ignoré dans le monde des lettres, et, espérant parvenir à faire jouer une de ses pièces, il l'avait donnée à lire aux acteurs. La personne entre les mains de laquelle il l'avait remise la feuilleta d'une façon nonchalante et hautaine, et allait la lui rendre avec une réponse assez désagréable prétendant qu'elle ne pourrait jamais servir convenablement à la représentation lorsque, par bonheur, Shakespeare y jeta un coup d'œil et y trouva immédiatement un point si bien écrit, qu'il s'engagea dans la lecture complète ; puis ce fut lui-même qui recommanda M. Jonson et ses écrits au public. Après cela ils devinrent des amis avérés, mais je doute fort que Jonson ait jamais rendu dignement le retour de tant de gentillesse et de sincérité. Ben était d'une nature hautaine et insolente et dans les beaux jours de sa grande renommée comme homme d'esprit, il ne pouvait se défendre de voir d'un mauvais œil quelqu'un qui paraissait être un rival...

La vénération de Betterton pour Shakespeare l'incita à faire un pélerinage dans le Warwickshire, exprès pour recueillir les souvenirs qui s'attachent à un si grand nom. Je lui dois une reconnaissance toute spéciale pour les passages relatifs à la vie du poète...

La dernière partie de cette vie s'écoula comme tout homme de bon sens devrait désirer terminer ses jours : dans la retraite, le confort et le commerce de ses amis. Il avait eu la bonne fortune d'accumuler des biens suffisants pour ses goûts et sa situation. Il vécut dans sa ville natale, à Stratford, les quelques années qui précédèrent sa

mort. Sa nature affable, son esprit plaisant, lui ont valu l'estime et l'amitié des gentilshommes d'alentour. Il mourut dans la cinquante-troisième année de son âge, etc...

Il eut trois filles, dont deux lui survécurent et se sont mariées : Judith, l'aînée, à Mr Thomas Quenie dont elle eut trois fils, tous morts sans héritiers, et Suzannah, sa fille préférée, qui épousa le docteur Hall, physicien renommé dans ce pays. Elle laissa une seule fille, mariée d'abord à Thomas Nash, Esq., plus tard à sir John Barnard of Abington. Elle est aussi morte sans postérité.

Ce dernier paragraphe contient une inexactitude qui a été âprement reprochée à Rowe. Les deux enfants jumeaux de Shakespeare, une fille et un garçon, qui naquirent peu après sa fille Suzanne, reçurent les prénoms de Judith et d'Hamnet ; ce dernier s'écrit tantôt *Hamnet*, tantôt *Hamlett* et s'applique indifféremment aux deux sexes. Le fils de Shakespeare mourut à douze ans, et Rowe, qui écrit d'après les registres officiels, s'est mépris assez naturellement sur le genre de ce prénom inusité.

L'espace de cet article ne nous permet pas de donner des extraits plus complets de cet essai critique et biographique, où une documentation poursuivie de façon systématique est mise à profit avec autant de sympathie que d'intelligence ; mais nous en avons dit assez pour en venir à cette conclusion que rien, dans Rowe, ne dément les textes antérieurs et que, au contraire, il ne fait que confirmer les dires et les écrits de ceux qui ont connu l'acteur-poète.

Si pour la même raison, nous n'avons pu rappeler toutes les preuves par lesquelles la doctrine stratfordienne se trouve étayée, cet exposé suffit pour montrer l'imprudence de ceux qui, sans connaître les textes de l'époque, s'ingénient à substituer à Shakespeare un auteur quelconque, choisi au gré de leur fantaisie.

Longworth Chambrun.

Le 10000 mètres

Je marche sur la piste. Des cuisses et des mollets, comme une brise qui rode, je sens s'évaporer la caresse glissante des doigts huileux qui pétrissent mes muscles. Mes jambes adorent cette sensation. Elles ont appris que le massage était le fluide antidote contre la fatigue. Emporter sur la peau sa calme fraîcheur donne aux ligaments la certitude qu'en eux se dissoudront vite les grains de sable de l'effort. Oui, du sable fin qui fait un rude cambouis, creuse des nids profonds à la fatigue pesante.

Je suis bien. Dans l'air calme, je vais, baigné de plénitude, le front sage, lavé des rêves triomphaux qu'amassa la nuit. La volonté s'y installe. Tout à l'heure, quand viendra la défaillance dont je suis coutumier, elle chevauchera mes muscles brutalement, et ses coups de cravache fouailleront mes flancs. C'est une belle et fière amazone que ma volonté ! Elle est d'une race pure, fille des steppes sauvages où l'espace, la proie, sont aux plus forts.

* * *

Dix mille mètres. La distance, je la connais comme le cantonnier sa route. La mienne comporte une montée qui s'établit vers les mêmes minutes. Ma défaillance grimpe la piste comme une côte. On ne comprend cela qu'après avoir

couru trente à quarante fois le 10000. Celui-ci, alors, se matérialise. Ce n'est plus une distance anonyme placée, ici et là, au hasard des stades, mais un paysage familier, tour à tour rude et doux. Mes orteils en suivent les formes, buttent ou glissent sur elles.

Au début, quand je faisais au 10 000 ma cour poussive, mes tempes, ceintes de plomb, titubaient sur mes épaules, et mes pieds, engainés d'une invisible argile, s'enfonçaient en des trous flasques ou cognaient des monticules élastiques. Plus d'une fois j'abandonnai, les flancs crevés, la rage ardente mâchée par les dents pâteuses.

Maintenant, sous mes orteils, j'ai dompté le 10 000, mais pas la défaillance qu'il insinue à travers mon corps. Pourtant, au bout de la côte, sur la ligne qui marque la frontière de ma faiblesse vaincue et de ma force guérie, je permets à mes lèvres un sourire d'orgueil.

J'anticipe. C'est ma course que je veux vous conter, celle des jeux en 1924, à Colombes, capitale olympique de Paris. Regardez-moi. Tout mon corps l'écrira sur la piste. Lisez mes gestes, mes sensations, mes pensées. Toutefois, si quelque Jacques Tournefeuillets préfère les mots qui me copieront, qu'il suive au fil de cette plume. Il y perdra. La traduction se guinde : un geai qui fait le paon. La plume décolore le muscle, anémie la pensée, détrempe les sensations. Combien plus éloquente et nerveuse chacune des foulées sur le chemin drapé de cendres fines où chaque tour de piste est un feuillet qu'on tourne.

*
* *

Nous sommes neuf. Les meilleurs du monde. Les autres, une trentaine, sont le déchet des éliminatoires. Ailleurs, ce déchet-là pourrait sans déchoir se vêtir de pourpre. Dans trente et une minutes, le roi de ces neuf royales musculatures sera élu.

Pour assister au couronnement, le peuple, accouru de loin, laid, difforme et sombre, grouille comme des larves au creux des tribunes. C'est la ceinture humaine du stade... sans quoi ce qui va s'agiter au milieu ne serait pas. Car je pense que le meilleur des muscles s'appelle l'orgueil. Et cette houille crânienne, seule la foule la sait extraire puissamment et la faire pleuvoir en gouttes de gloire sur nos fronts amoureux de palmes.

*
* *

Neuf. Des maillots différents, des statures bien peu semblables, les hommes blonds des pays froids, les hommes bruns des terres de soleil.

Ici, point de tactique difficile. La longueur use tous les chefs-d'œuvre compliqués. Quelques notions larges et deux précises. Voici les dernières : « Tourner à la même allure sans s'inquiéter des démarrages voués à l'extinction, finir de décourager un adversaire qui peine en lui faussant compagnie. »

Le reste n'est que littérature...

*
* *

Malgré mon habitude de la course, je perçois l'émotion éparse. Donc je suis ému. C'est une faiblesse. L'émotion détraque les nerfs, ennuage le cœur. Mais aussi, un championnat du monde !... Oui, assez ! Ma nuit fut tissée de ses rêves. Avant, le songe farde l'action, après, il la rend décevante. Ainsi l'amour, songe idéal à travers le désir. Mort le désir, la beauté de la femme se voile de laideur et l'amour prend le deuil.

Je veux courir, je veux gagner — et foin d'autres complications sentimentales.

*
* *

Ah !... Je ne suis plus qu'un athlète. Ma pensée mure le passé, refoule l'avenir. Elle habite le stade, là seulement.

Je cours.

Devant moi, alternativement, pointent les coudes ennemis. Ils sont le trot aérien. Les premiers, ils révèlent la venue de la fatigue. Elle ronge leur ballant comme le ver un fruit et on voit se faner le rythme de leur course. Au contraire de la femme, dont les bras sont la beauté qui meurt la dernière, les bras, dans le 10 000, meurent plus vite que les jambes. Mais c'est leur partielle lassitude qu'il me faut surveiller. Car, alors, fidèle à ma tactique, j'attaquerai le défaillant.

Je cours.

L'avance de mes adversaires ne m'inquiète pas. Ils

marchent à l'allure de mes 10 000. Je les suis. S'ils allaient plus vite, je résisterais à la tentation de les rattraper. Plus lents, ma foulée, toujours pareille, irait. Je les néglige parce que je suis fort. Mes records précédents ont déposé en moi cette certitude qu'on ne me battra que sur le poteau. Non ailleurs. Et, d'autre part, forcer ma vitesse pour écœurer mes adversaires serait me vaincre moi-même. Je lutte contre les secondes seules. Et si cela n'était point une fatigue de surveiller la marche des aiguilles à chaque demi-tour de piste, je porterais dans ma main close un chronomètre.

Je cours. Sur mon flanc gauche, un maillot bleu. Sa foulée, plus longue et plus haute que la mienne, m'agace comme une voix fausse l'oreille d'un artiste. Je lui en veux d'être différent. Car, semblables nos foulées, nous pourrions rythmer notre course. Nous nous servirions de mutuel écho. Ainsi, on subtilise la fatigue. Il me dérange, brouille l'habitude de mes jarrets. Ce soulier qui touche le sol avant ou après le mien rend mes gestes indécis.

Mes coudes mêmes ressentent une espèce de malaise. Par suggestion, j'ai envie de fondre ma course dans ce moule, trop grand pour moi, afin d'atteindre à l'harmonie de nos mouvements. Mais ma vieille sagesse, source de mes triomphes antérieurs, calme mon irritation, m'empêche de placer un démarrage qui lâcherait le maillot bleu. Oh ! pas ça. Dix mètres gagnés ainsi en perdent quatre-vingts proche le poteau.

*
* *

Mon allure est plus souple. Mes genoux ne montent guère et mes pieds effleurent le sol. Je ne le frappe point du talon ni ne le mords avec la pointe. Non, mes souliers se posent presque à plat. Les hanches aident le mouvement. En arrière, elles allongent la cuisse ; en avant, elles la ramassent et la soutiennent.

Je coule sur la piste. Mes coudes, bielles rageuses dans les 100 mètres, ne sont ici que rames courtes, presque molles, qui se détendent, doigts ouverts, mains flottantes. Parfois, je ferme à demi les poings lorsqu'ils reviennent, rasant les pectoraux. Mes reins, sages cavaliers de ma foulée, amortissent les heurts du galop, le rendent facile, à l'abri, semble-t-il, de l'effort. La poitrine s'équilibre sur la taille et ma tête fend l'air.

Nous passons, légers, agiles, sans bruit. Disparu le maillot bleu. Je l'entends sur mes talons. Lui seul est bruyant à cause de sa foulée trop haute. On dirait un cheval de cirque qui compte en l'air, cabré. Ses pieds retombent sur la piste. Il court mal. Sa silhouette, répétée au fronton de quelque temple, commettrait le péché de lèse-harmonie. Mais son souffle demeure inépuisable. Il va toujours ainsi, l'allure douloureuse, hachée de saccades, les coudes en pattes d'araignée sur les flancs. Tel on le vit aux éliminatoires. C'est un Suédois.

Plus redoutable apparaît l'Américain Hirtel. Petit, mince, il développe autant que le Suédois, et tout son corps semble raser la terre d'un élan qui s'ignore. Derrière lui s'agitent d'autres jambes, sèches ou charnues. Elles vont, insensibles à la fatigue, découpant le même morceau de terrain.

Monotones les tours, et je comprends mal l'attente curieuse des spectateurs penchés. Nous ne luttons pas encore. Du moins la lutte est invisible... car ce train soutenu battrait le record. Les poumons seuls marquent les tours. Sous les côtes, le drame silencieux commence.

*
* *

Moi j'aime, d'un regard, saluer le poteau à chacun de nos passages. Il désignera le vainqueur et je lui dois l'hommage d'un salut. Près de lui, des officiels. Quand nous arrivons, grains de chapelet égrenés par leur chronomètre, ils se penchent sur les aiguilles, gravement. Parmi eux, quelques amis nous palpent le visage, des yeux, comme s'ils voulaient prendre son empreinte pour l'ausculter à leur aise et savoir le degré de fatigue qu'il contient. Leur désir de nous voir vainqueur dépasse le nôtre.

Le mien, mon ami, à mots voilés, que seules mes oreilles perçoivent, me souffle le temps de mon tour de piste. Chaque fois je suis en dedans d'une fraction de seconde. C'est-à-dire que je ne touche pas le temps limite fixé. Que la voix sourde de mon ami est joyeuse qui répète la même minute, suivie du même nombre de secondes. Elle masse incomparablement mon cœur ou bien, le long de mes veines, les parcelles du temps tintent comme un collier. J'écoute cette musique de foulée en foulée. Elle me tient compagnie. Je jouis de ce triomphe transitoire. Je veux y joindre le prochain, puis

l'autre. Ainsi se fracassera, dans le retentissement des mains battantes et des hourrahs sauvages, le record du monde de Kolmurn, le Finlandais.

— Trente minutes, 40 secondes, n'oublie pas, Christian?

Christian, c'est moi. Cette recommandation me fut donnée par mon ami, sur la ligne, proche du starter. En même temps ses doigts nerveux serrèrent les miens.

Je n'oublie pas. Trente minutes, 40 secondes. C'est le record de Kolmurn, l'homme blond, fils du Nord. Je le battrai.

* * *

Dix minutes que nous courons. Tiens ! la queue-leu-leu des maillots, au ras de la courbe blanche, s'allonge davantage. Derrière moi, quelques-uns de mes adversaires ont connu sans doute les premières atteintes de la défaillance. Leur foulée a changé de longueur à leur insu, mais point de cadence ; et ils se sont trouvés lâchés à peine, à peine. Si peu, qu'ils n'ont pas connu le réveil en sursaut qui martyrise les jambes, les allonge, afin de remonter. Ils s'endorment, bercés ; et le jour qui s'agrandit entre eux et nous, ils ne le distinguent pas.

Moi, je vais. Toujours les mêmes hommes me précèdent : trois. Je n'entends plus les pieds lourds du Suédois au maillot bleu. Je voudrais le voir, mais se retourner dépense l'ombre d'un effort qui manquera à la rescousse quand viendra le poteau. Soyons sage. Et que m'importe, puisque je bats toujours la montre !

Mes trois adversaires ne m'inquiètent pas. Toutefois un léger dépit : le regret de n'avoir pu découvrir le signe avant-coureur de la défaillance dans leur allure. Oh ! cela se voit vite. Les reins balancent le torse un peu plus fort, les mains se ferment comme pour retenir une vigueur qui s'évapore, les genoux montent moins haut et le choc du pied sur la piste s'entend. Puis l'œil glisse un regard sur le côté libre opposé à la corde. De là fusera l'assaut.

— Personne encore, se dit l'homme.

Alors il se rassure ; il s'est trompé. Sa foulée n'a perdu ni longueur ni souplesse. Il a rêvé. Il sourit pour dissiper ce doute pesant qui revient et persiste. Et il regarde, souvent.

Non, leurs épaules se balancent toujours sur un rythme inchangé. L'avant-bras, en arrière, lâche un peu le coude qui

se détend ; la main, mi-ouverte, rame l'air d'un coup léger. Aucun d'eux n'a voulu se dépasser.

*
* *

D'ailleurs, y aurait-il un défaillant, que je n'aurais pas insisté. C'est trop tôt. Si l'un recule, ce sera par sa moindre vitesse et non par l'augmentation de la mienne. C'est trop tôt. Le démarrage qui désaccroche un adversaire reste une arme à deux tranchants. Mon ami m'a fait comprendre un jour.

Il me disait :

— Un coureur de fond est une lampe allumée en veilleuse. Elle contient en qualité et quantité la même huile que ses voisines. La mèche seule diffère imperceptiblement. Les lampes s'éteindront vers les mêmes minutes, à moins que l'une d'elles, par vain caprice, n'émaille cette course terne de brillantes clartés. Certes, elle éblouira ses compagnes, mais son huile se consommera plus vite. Et l'agonie de sa lueur vive n'atteindra pas le poteau de l'heure où viendront mourir l'une après l'autre les lampes sages.

Il a raison. Je serai une lampe sage et point un feu follet.

*
* *

Les 5 000 mètres approchent : trois tours. Rien de changé en tête ; et mon oreille, le poteau dépassé, entend la voix qui me souffle le temps. Pour moi, cela devient une course au flambeau. Mes nerfs joyeux captent le temps vainqueur et l'emportent jusqu'au prochain, toujours pareil. La piste reste neutre, docile à mes orteils ; mais j'appréhende la minute terrible de la défaillance, la vraie, celle qui vous promène comme une loque. Rien encore dans mon corps. A peine si mon visage dérange ses lignes pour adopter un masque spécial que le pouce invisible de l'effort sculpte de plus en plus.

Ah !... le premier... Hirtel. Ses bras flottent, puis se referment. Le coude, au lieu de former l'angle obtus des coureurs de fond, forme l'angle aigu des coureurs de vitesse. Le deuxième a remarqué cette chose... Il abandonne la ligne blanche et biaise. Il attaque, arrive à la hauteur des bras en détresse, dépasse. Le troisième suit. Le quatrième,

c'est moi. J'oblique un peu. De la place à ma foulée qui n'augmente pas. Plus longtemps Hirtel demeure à ma hauteur. Les deux autres nous prennent cinq mètres. C'est trop tôt, non, je ne les suivrai pas. Lentement, mon compagnon fourbu glisse et s'éloigne. Il s'enlise dans sa faiblesse, disparaît.

Je tourne.

Mon retard diminue. Et, frôlant le poteau, mon oreille se ravitaille d'espoir : mon ami m'a donné le même temps, puis les talons des premiers effleurent mes genoux. Sans efforts, j'ai remonté les cinq mètres que je n'avais pas perdus, mais que l'adversaire avait pris sur ma montre.

* * *

Deux tours et le cap des 5 000 sera franchi. Dans ma tête se récite le record de Kolhemainen et de Bouin en 1912, battu depuis : 14 minutes, 36 secondes. Je salue la mémoire de Bouin.

* * *

Bataille ! Le numéro 2 faiblit. Deux fois il s'est retourné. J'ai rencontré son regard. Il implore le courage qui le fuit. Pourtant il continue dans la foulée du meneur. Tiens ! ma cadence n'est plus la même. Je le sens tout d'un coup. Comment? Je ne sais. Une gêne imperceptible, peut-être. Et soudain, après le poteau, mon ami me jette, avec une nuance de regret dans la voix, un nombre qu'alourdissent trois secondes supplémentaires. A mon insu j'ai délaissé la montre et suivi les deux hommes. Ils ont faibli. J'ai copié leur fatigue. Allons, ces trois secondes il les faut rattraper et puis démonter les coupables. J'interroge mes muscles, mes poumons. Ça va. Mener un tour, un seul, plus vite, sans démarrage ; je saurai bien s'ils se cramponnent.

J'oblique et je pars lentement. Mes mains ouvertes s'appuient sur l'air, me soulèvent. J'aborde le second. Il me voit. Sa gorge tressaute et sa bouche se tord. En vain il bouscule le ballant de ses épaules : il est vaincu. Ses traits respirent une douleur résignée. Je passe. Le premier m'écoute venir. Bientôt il tressaille, répond à l'attaque et gagne un mètre. Cela dure. Il brûle de l'huile. Je maintiens l'allure, résistant au désir du démarrage brusque. J'ai bien fait. Je comble le

mètre. Le profil de l'homme se voile d'une ombre. Il renonce, je file seul, le cœur content.

*
* *

J'ai rattrapé les secondes perdues et voici le poteau pour le 5 000. Je force un peu plus. C'est maladroit, stupide. Ah ! qui dira les méfaits de la vanité, ce plat courtisan de l'orgueil. Je rends les rênes à ma vitesse... et... je n'ose le dire... je caracole !

— Cinq mille mètres : 15 minutes 14 secondes.

Un officiel m'annonce le temps triomphal. Le héraut du stade, avec sa corne, le proclame aux tribunes pendant que je mâchonne entre mes dents serrées :

— Je battrai les 30 minutes 40 secondes.

Mais plus loin, mon ami me lance un regard désapprobateur qui me suit comme un remords. Pour effacer son souvenir, à la première courbe de la piste, je tourne un peu la tête. J'ai trente mètres d'avance et les huit hommes s'égrènent...

De longs vivats s'allument devant moi. J'ai salué à deux reprises de la main. Et cet homme terrible qu'est mon ami, à cause de ces saluts, m'a jeté au passage un autre regard triste et un temps désastreux. Ce tour qui suivit mon triomphe, j'ai perdu deux secondes.

— Une pour chaque salut, murmure ma conscience.

C'est beau d'être seul, de fendre l'air libre. Tous les regards s'attachent sur vous. On les traîne comme une oriflamme. Mais le vôtre n'est plus une force. Il se perd dans l'espace. Un adversaire devant soi, les yeux s'y accrochent. Ils ont peur d'apercevoir l'intervalle néfaste, ils collent aux reins ennemis. Maintenant rien ! Ma force est seule et mes poumons...

Le cheval galope plus vite en vue de l'écurie. La mienne, le poteau, est si loin encore. Et tout seul !... Les grelots des temps vainqueurs se sont tus.

— Allons, tu perds toujours !... tu perds... répète mon ami.

Un léger sursaut allonge ma foulée. Mais... là... sous les côtes... il y a rébellion. Le souffle tourbillonne au fond des bronches, s'y entasse et pèse. L'air n'est plus qu'une brume épaisse qui vous prend à la gorge.

Je comprends. Voici la côte rude qui commence, et sur

mes épaules je porte ce vampire : la défaillance. Intérieurement, je titube. Ça, moi, je le sais. Les spectateurs n'y voient goutte. Je titube. Toutes les parties de mon corps sont à la recherche de la moindre souffrance. Elle est partout. Partie des poumons, elle circule avec le sang de mes veines. Le cœur la propulse, l'envoie aux tempes qui tintent, aux lèvres pâles, à l'extrémité des mains et des pieds. Là, elle s'entasse comme en un cul-de-sac... et pèse. Dans les reins elle mord.

Le genou tire la jambe ; les hanches se fixent et n'accompagnent plus la cuisse. Ma foulée se désagrège, déchoit au rang du pas de gymnastique.

— Une, deux... une, deux... crie un gavroche.

Au même instant, le maillot bleu surgit, genoux hauts, gestes de pantin et fuit. Je regarde s'en aller cette laide machine. Mes yeux malades ne surent l'agripper. Un autre me dépasse, un autre encore. Hirtel, l'Américain. La piste a des remous violents, des ornières gluantes qui me font osciller. Mon cœur va se casser pour sûr. Il trinqueballe. Des fils de la Vierge flottent aux entours de mes paupières puis se brisent en paillettes brillantes. Ah ! m'arrêter, le dos sur l'herbe fraîche, les bras en croix, et donner le ciel à boire à ma poitrine tumultueuse.

Je m'acharne. Une griffe de fer étreint mes poumons. Si j'aspire trop fort, ils vont se gonfler autour de la griffe, crever et pendre en lambeaux. Alors je me prive d'air ; je le prends au bout de mes narines battantes par petits paquets, moi qui voudrais absorber un torrent de fraîcheur.

Je me pousse. La souffrance s'accroît. Le heurt de mes talons frappe comme un écho mon cervelet. Mes bras se recroquevillent et leurs poings crispés bougent à peine contre mes pectoraux.

— Doucement, doucement, répète ma douleur.

Je m'imagine qu'un choc va me fêler. Par la moindre fissure s'en ira la vie de mes mouvements. Je dois être exsangue. Les bruits du stade sont morts. Je vais dans le silence. On dirait qu'il me soutient, nappe d'air plus épais où je m'appuie. Un son peut le rayer, me toucher à la tempe, me renverser. C'est un supplice. Les hommes sont des barbares raffinés qui exigent un courage pareil. Si je tombe, ils m'absoudront, si j'abandonne, leurs propos, pires que le pouce des empereurs romains, me crucifieront sur les débris de ma renommée.

— Foule, ceux qui râlent et vont quand même te saluent !

C'est mon crâne qui prononce cette phrase. Je l'ai entendue.

Ma volonté me porte. Cela dure.

* * *

Ah ! je réentends les bruits. Mi-noyé, je remonte enfin à la surface du courant. Un air ami déplisse mes bronches. Partie la griffe de fer. Mes foulées retrouvent le rythme et mes jarrets se muent en caoutchouc pur. C'est une résurrection. Mais là-bas filent les premiers. Sans trop le savoir, j'ai perdu 70 à 80 mètres et je suis le sixième. En tête galope cette haridelle, le Suédois au maillot bleu.

* * *

Huit mille mètres. Je peux vaincre. Je glisse à nouveau sur des cendres moelleuses. Proche le poteau, la voix se refait douce et tremble d'espérance. Je tourne en dedans, je bats la montre.

C'est drôle, je suis plus léger. J'ai l'impression de survoler la piste avec des points de contact lointains, comme ces ballons rouges échappés aux mains des enfants et que le vent dribble à longs jets, sur la route.

Je refrène ma joie. J'ai peur qu'elle n'amollisse mes muscles. Je résiste à une envie qui me lancine : en deux tours reconquérir le terrain perdu. Je pourrais. Mais après... Alors je vais à ma cadence. Les tours tombent, toujours battus par les aiguilles de ma montre. L'intervalle diminue lentement.

— Tu les tiens ! sois sage, répète mon ami.

Neuf mille mètres. J'ai laissé deux pauvres hommes derrière moi. On eût dit deux loques. Leur élan cassé blessait mes yeux. Je leur donne ma pitié élancée du souvenir de ma défaillance vaincue. Quand on n'est pas encore vainqueur, il faut être impitoyable. Après, juché sur le pavois du triomphe, la clémence devient une joie aiguë. Pour ces deux-là, je fais figure de vainqueur. Alors je m'apitoie. Leurs talons écrasent l'espoir de leur pays. Comme un panache, je porte celui du mien.

Oh ! la poursuite est un âpre plaisir. L'instinct y joue un

rôle sauvage et beau. Il se voit préféré à l'intelligence. Il magnifie, par delà les temps, la puissance neuve des premiers hommes. Au milieu de l'élite des peuples civilisés — qui nous regarde — ma poursuite n'est qu'une fière révolte de mes muscles contre l'endormeuse civilisation.

Maintenant la foule s'émeut, une rumeur flotte. On m'acclame. Le peuple joue ma chance. Il la devine victorieuse. Le gavroche qui insultait à ma souffrance doit me gueuler des vivats graveleux. Je passe le deuxième coureur, mais il se jette dans ma foulée. Il ne veut pas sombrer. C'est bien. Je le tire.

Ah ! maillot bleu, c'est toi. Dociles, mes hanches s'offrent à ses cuisses. Mes genoux montent, la jambe s'étend. Sous elle, par morceaux plus larges, fuit le terrain. J'arrive dans la foulée du Suédois ; j'y reste. Là, un temps, je recueillerai des forces. Lui se traîne et moi je cours. Du moins, il donne l'impression de se remorquer péniblement. Aux éliminatoires ce fut pareil, puis il gagna dans « un fauteuil ». Restons. Il s'usera peut-être davantage et je l'aurai plus facilement... L'autre a lâché prise. Il doit se débattre, tout seul.

Au départ, ce maillot bleu avait une foulée trop longue qui contrariait le mécanisme de mes jambes. Maintenant, rapetissée, elle rythme la mienne ; et, l'homme étant plus haut que moi, je me blottis dans son sillage. Il défonce l'air, j'en profite. Je suis le parasite. Tout à l'heure, je bondirai.

— Tu perds à la montre, mais tu as raison.

Mon ami a couru quelques mètres sur mon flanc pour me souffler ces mots. La foule agite des mouchoirs.

La cloche.

Les sons galvanisent le Suédois. Il sommeillait ; il se déchrysalide et s'aperçoit de ma présence. Ses gestes me secouent, veulent me laisser là. Il part. Oh ! mal, à foulées souffreteuses, comme les pas d'un convalescent. Je le suis. Mais voici revenue la fatigue ; elle m'enveloppe. Ma peau en est vêtue. Seul, le chef d'orchestre de mon corps, le poumon, résiste. Avec lui, je gagnerai. Je colle au maillot bleu. La foule trépigne, excite, crie.

Trois cents mètres... puis le poteau.

C'est l'unique seconde que, des années durant, j'ai caressée de rêves, pour laquelle, des années, j'ai nourri mes muscles de longs efforts.

L'emballage !...

Ma volonté craque. Je vais me donner jusqu'aux poumons, le souffle comprimé entre mes dents grinceuses.

Je pars, grimace habituelle épinglée sur la face. Le peuple hurle ; les mouchoirs sont des ailes, les mains un tonnerre. Je le devine plus que je ne l'entends. Je vois mal aussi, mes regards mi-éteints sous les paupières tourmentées.

Le maillot bleu résiste, dix, vingt, cinquante mètres. Il ne lâche pas. Nos coudes se frôlent. J'ai peur ! Mes poings durcis serrent ma volonté. Cent mètres. Il est là. Oh !... mon cœur se gonfle. Cent cinquante mètres. Il est là... déhanché, bavant des souffles, une épaule abandonnée, la taille tordue, la face suppliciée. Il est là et j'ai donné toutes mes forces. Mes genoux s'entre-choquent. Je butte. Deux cents mètres.... Il est là. Je vais tomber. Du plomb liquide boursoufle mes chevilles en énormes ventouses. Je les arrache du sol. Le vent lave mes joues que mon sang déserte et ma bouche abandonne : elle s'ouvre. La souffrance sur mes nerfs chante les bienfaits de la mort. Oh ! mon cœur !... Je tombe. Deux cents mètres. Il est là.

— Encore ! encore ! encore !

Du fond de ma gorge ces mots poussent mes jambes mortes. Je tombe... c'est fini !... Non !... ! Oh ! l'allégresse éblouissante, ce n'est pas moi, c'est lui, lui !... Il est tombé... un bras en avant... comme pour saisir le fil.

Un bruit sourd trépide sous la terre.

Je suis seul. Quinze mètres. Je me débats. Un bonheur inouï jongle avec ma souffrance. Des étincelles m'illuminent. Je me sais vainqueur. Je ne tombe plus.

Je vais. Mes jambes ressuscitées ne sont que saoules ; mes tempes sonnent les cloches du triomphe. Est-ce fini?... Où est le poteau? le fil? Le fil... sur ma poitrine. Ah !... mes doigts l'agrippent. Je le tire sous mon ventre. Je tombe dessus.

*
* *

Ineffablement, je souris aux ténèbres qui bourdonnent

LOUIS-HENRY DENTEL.

L'Alcyone[1]

IV

— Eh bien ! Léopold, fit Mme de Toussieu, en entrant dans la chambre de M. Vidalin, que pensez-vous de notre petite Christiane? Hervé va venir tantôt avec sa femme, et elle est plus tranquille, plus impassible que jamais !

M. Vidalin, assis devant une grande table en désordre, réunissait ses fiches sur les origines de la peinture. Il était très ennuyé car il en avait perdu trois et cela faisait un trou considérable dans son opinion sur Giotto.

— N'auriez-vous aperçu quelque part, dit-il, une coupure de cet ouvrage allemand, vous savez, sur les fresques de Padoue que j'ai acheté à Munich? Je ne peux plus mettre la main sur elle. C'est très ennuyeux ! — Ah ! oui, Christiane ! Je vous l'ai toujours dit, ma chère amie, nous ne comprendrons rien à cette génération.

— Je me vois, moi, dit Mme de Toussieu avec agitation, à l'âge de Christiane, attendant la visite d'un homme que j'aurais aimé et avec qui j'aurais rompu... D'abord, c'est bien simple, je ne pourrais pas le revoir, je serais trop émue... ou bien je crois que je m'évanouirais à son entrée dans le salon.

— Sois tranquille, va, dit M. Vidalin, Christiane ne s'évanouira pas ! Elle est pourtant bonne, cette petite, elle a du cœur, elle est

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er juillet 1924.

parfaite avec nous, mais elle n'a aucune sensibilité. Ils sont tous comme ça, ajouta-t-il, en haussant les épaules. Croyez-vous que ce fruit sec de Chaudoin en ait la moindre? Il n'est, lui, qu'ingratitude et sécheresse.

— Léopold, dit Mme de Toussieu sévèrement, vous n'allez pas, j'imagine, comparer cette charmante Christiane et ce prétentieux individu...

— Je ne les compare pas... non... Mais je trouve qu'ils sont bien souvent ensemble, ça ne me dit rien de bon, à moi, son intimité avec lui.

— Voyons, Léopold, que craignez-vous? Christiane est une honnête femme!

— Oh! je sais... Mais enfin, une honnête femme qui a eu un amant.

— Ce n'est pas la même chose : elle l'aimait!

— Et qui vous dit qu'elle n'aimera pas ce Chaudoin? Je vous dis, moi, qu'il ne la quitte guère, qu'il est amoureux d'elle, que ça crèverait les yeux à un aveugle, qu'il lui fait la cour la plus tenace et qu'il se pourrait bien, ma foi, qu'un jour ou l'autre, elle devienne amoureuse de lui! Oh! je ne le souhaite pas, et je la plaindrai, la malheureuse enfant, de tomber sur ce fagot d'épines! sur cet incapable!

Aussitôt qu'il s'agissait de Philippe Chaudoin, M. Vidalin perdait ce calme et cette aménité charmante qui le caractérisaient. Il se leva et ouvrit le tiroir d'une commode chinoise.

— Je suis sûr, grommela-t-il, que j'aurai rangé ces fiches avec mes chemises!

Mais il eut beau soulever les étages de linge et fouiller dans tous les coins de son tiroir, il ne trouva rien de ce qu'il cherchait.

— Croyez-vous vraiment, dit Mme de Toussieu, que ce Chaudoin soit amoureux de notre gentille Christiane?

Elle le lui demandait pour le plaisir d'entendre la réponse de son vieil ami, car elle savait exactement ce qu'il allait lui répondre : c'était ce qu'elle eût répondu elle-même! Cette phrase, en effet, fit exploser le savant.

— Lui, amoureux de Christiane! Lui, amoureux de quelque autre que de lui-même! Vous plaisantez, Marie. Je vous ai dit vingt fois ce qu'il fallait penser de Chaudoin; c'est un être sans cœur, sans tendresse, un vaniteux qui passe son temps à nous jouer la comédie! Il voudrait bien faire croire à Christiane qu'il est amoureux d'elle... Ah! si elle le croyait jamais, je me chargerais bien, moi, de la détromper...

Il ne l'eût pas fait, car il n'aimait pas les complications, mais son désespoir d'avoir perdu ses fiches augmentait sa colère contre Chaudoin. Nous aimons bien avoir une sorte de bouc émissaire que nous tenons pour responsable de nos misères et sur lequel nous faisons tomber en fait ou en pensée le poids de notre ressentiment : c'est ce qui fait une des forces du mariage.

Mais Mme de Toussieu, qui s'en était allée jeter un coup d'œil par la fenêtre sur le ciel d'argent d'où montaient des vapeurs couleur d'aile de mouette, revint vers son vieil ami :

— Léopold, dit-elle, vous souvenez- vous de notre premier voyage ici, quand vous étiez installé au Danieli pour écrire votre grand ouvrage sur Carpaccio et que j'ai eu tant de peine à décider mon pauvre Emmanuel à faire ce voyage ici.

— Au fond, dit Vidalin, rien ne m'enlèvera de la tête qu'il a été très jaloux de moi à ce moment. Il me regardait d'une si drôle de manière quand nous rentrions tous les deux d'une longue promenade.

— Oui, dit Mme de Toussieu, je le crois aussi. Et cependant, il ne m'a jamais fait la moindre scène ! Mais quelquefois, le soir, quand j'étais couchée, il venait me regarder m'endormir avec un regard si triste que j'en avais le cœur brisé.

— Vous avez toujours été trop bonne, Marie, dit Vidalin.

— Je serais navrée de penser que j'ai pu lui faire de la peine, il me serait cruel de penser qu'il a pu souffrir à cause de moi, mais je suis persuadée qu'il ne s'est jamais douté de rien. C'est une trop grande consolation pour moi.

— C'était un ami parfait, dit M. Vidalin, qui cherchait toujours ses fiches.

— Je crois que nous l'avons rendu très heureux, répondit Mme de Toussieu.

Ils avaient beau revenir à Venise chaque année, chaque année ils s'attendrissaient au souvenir de ce premier voyage qui datait du début de leur amour. Ils se regardaient avec tendresse : elle cherchait, à travers ce vieil homme blanc et cassé, cette physionomie de doge qu'elle avait connue ; lui, derrière cette personne menue, voûtée, ridée comme un champ que l'on laboure, une jeune femme au visage rose et qui avait tant de grâce maniérée.

Alors ils se mirent à évoquer des souvenirs de ces premiers temps de leur amour ; mais de cette grande passion, de ces heures d'extase partagée, ce qu'ils se rappelaient, c'étaient des enfantillages, de petits détails puérils ; le visage d'un gondolier, la rencontre qu'ils avaient faite d'un de leurs amis au Lido, un chat qui buvait dans un bénitier de la Salute, ils se rappelaient des plaisanteries, des moqueries,

une valise en peau de crocodile, leurs disputes au sujet d'un garçon de restaurant que Vidalin abhorrait et que Marie de Toussieu protégait. Quelle que fût leur passion, il n'émergeait de leur passé que ces détails peut-être insignifiants, peut-être chargés de sens par le besoin qu'ils avaient eu alors de se reposer l'un de l'autre, puis ils ajoutaient en soupirant :

— Comme nous nous sommes aimés !

— Nous nous aimons toujours, dit Vidalin.

Il passa le bras derrière les épaules de Mme de Toussieu et il l'embrassa sur la tempe.

A ce moment, on frappa à la porte, et les deux vieillards se séparèrent brusquement, comme s'ils avaient peur d'être surpris.

— Entrez ! cria-t-il.

La femme de chambre de Mme de Guistelle les prévint que Mme la comtesse les attendait au salon, que M. et Mme de Couëngo venaient d'arriver.

Ils quittèrent la chambre ; une fois de plus, en traversant la grande antichambre où le soleil perçait les vitraux verdâtres des fenêtres ogivales, ils respirèrent avec plaisir cette odeur de cire, de vieille boiserie et d'encens qui sort des antiques palais vénitiens. Des parcelles de mica brillaient dans le *pavimento* noir et blanc. Des reflets élastiques dansaient au plafond.

Quand ils entrèrent dans le salon, Christiane n'était pas encore présente. Hervé de Couëngo se leva à leur approche ; ils virent tout de suite qu'il avait changé, ou plutôt il s'était accusé ; rien de neuf en lui, mais tout portait davantage. Ses yeux, si enfoncés dans leur orbite qu'ils se marquaient dans la mémoire, semblaient avoir cheminé plus profondément sous ses sourcils broussailleux ; sa moustache dure était plus forte et avait blanchi, son visage osseux, énergique, prenait une expression douloureuse et presque sauvage ; son teint hâlé s'était bronzé, il s'exagérait soi-même jusqu'à la caricature. Jamais il n'avait paru plus Breton, plus têtu, plus idéaliste ; on s'attendait à voir un calvaire derrière lui ; il sentait le goémon, comme les possédés sentaient le soufre. On eût dit qu'il avait fait un effort pour devenir à ce point traditionnel, pour se montrer simple et rude comme une allégorie.

Il s'était élancé vers les nouveaux arrivants, il leur serrait la main avec une émotion anormale, puis il présenta sa femme.

Elle était longue, mince, anguleuse, avec de grands traits et des yeux couleur d'eau. Elle avait le nez fin et un peu court, des pommettes saillantes, une bouche mince. Elle avait une grâce maladroite et de la réserve, mais derrière son visage sec et triste, on entrevoyait

celui qu'elle aurait dans sa vieillesse, celui que ses aïeules avaient eu : figure de buis usé et bruni, aux lignes durcies, mais dont les yeux auraient toujours la même couleur d'eau.

Elle parlait peu, elle semblait intimidée et sauvage ; quand on ne la regardait pas, elle jetait un coup d'œil circonspect et vaguement inquiet sur le salon énorme, sur ses tapisseries, son plafond, ses nombreuses consoles d'or. Rien de tout cela ne lui inspirait confiance, c'était visible.

Hervé de Couëngo racontait fiévreusement leur voyage ; ils avaient à peine passé une journée à Milan, tant ils étaient pressés d'arriver.

— J'avais une telle hâte, dit-il, en se tournant vers sa femme, de montrer Venise à Gillette ! N'est-ce pas que c'est admirable?

Elle se contracta un peu et dit : « Oui ! » d'un air gêné. Le vit-il? Il détourna la tête avec gêne ou irritation. A ce moment, la porte du fond s'ouvrit et Christiane parut, vêtue de blanc, très simple, portant haut et un peu renversée en arrière cette tête calme et puissante où la ligne des maxillaires se fondait harmonieusement dans l'ovale nacré du menton.

Instinctivement, Mme de Toussieu et Vidalin la regardèrent ; elle gardait son air indifférent et paisible, souriant à peine. Par contre, Hervé de Couëngo fut troublé comme s'il ne s'attendait guère à la retrouver aussi belle ; il rougit et bredouilla un peu en la saluant.

— Bonjour, Hervé, dit-elle doucement, comme c'est gentil à vous de nous revenir !

Il ne répondit pas et présenta sa femme. Christiane l'enveloppa d'un regard dont un éclair perça la douleur ; ce fut comme une fusée qui éclaira soudain Mme de Couëngo, qui la révéla, qui s'éteignit.

— Je suis si heureuse de vous connaître, madame ! J'espère que vous porterez sur nous un peu de l'amitié que votre mari nous témoignait !

Elle parlait de la même voix égale, bien timbrée, où chaque mot se détachait, dans son articulation parfaite, comme une boule de cristal sur le fil d'un collier. Il sembla à Mme de Toussieu et à Vidalin que la sympathie qu'elle témoigna à Mme de Couëngo n'était pas feinte. A tout moment, elle la regardait et il semblait chaque fois qu'une pitié rapide se peignait sur son visage. On eût dit qu'elle savait quelque chose que la jeune femme ne savait pas, quelque chose dont elle la plaignait. Elle se rapprocha d'elle, elle lui parla ; elle essayait d'apprivoiser cet oiseau sauvage et qui avait visiblement peur de ces inconnus.

— C'est votre premier voyage en Italie? demanda Christiane.

— C'est mon premier voyage. Après notre mariage, nous avons

fait un séjour d'un mois à Paris et depuis nous n'y sommes retournés que deux fois, et pour des séjours d'une semaine.

— Vous habitez près de Brest?

— Nous habitons à Bannalec, dans l'arrondissement de Quimperlé, la vieille propriété de famille d'Hervé... J'aime tellement ce pays!

Elle ferma à demi les yeux; on eût dit qu'elle cherchait dans la force de ses souvenirs, dans l'intime vision de ses landes, de ses granits, de ses danses de korrigans sur la rose bruyère le courage d'affronter, de supporter cette vie nouvelle, cette femme trop belle, cette ville trop irisée.

On servit le thé; cela divisa les groupes. Mme de Guistelle accapara Mme de Couëngo, Vidalin et Mme de Toussieu se séparèrent de Mme Bréssy. Hervé se trouva presque seul avec elle dans un coin du vaste salon.

— Je ne peux pas vous dire, fit-il, combien je suis ému de me retrouver ici, ici où j'ai connu quelques-unes des plus belles émotions de ma vie — de ma vie qui n'en a plus...

Il parlait d'une voix basse, avec une volubilité de timide, forcé, bredouillant presque, un sourire contraint sur les lèvres.

— Oui, répondit Christiane, d'une voix blanche, la vie est si agréable et si reposante à Venise.

Il parut au supplice et sur son visage passa une expression anxieuse; et comme il la regardait, elle surprit ce regard sur lui. Cela lui fut intolérable. De l'être qui s'était dépouillé pour lui, il ne restait rien en elle, du moins, le croyait-elle. C'était à ses yeux une figure lointaine, bizarre, inconcevable. Et cet homme était revenu qui lui rendait ce passé présent, qui essayait de rétablir dans la Christiane d'aujourd'hui celle d'hier, et qui lui rapportait en masse des souvenirs qui n'étaient plus les siens. Son humeur fière, indépendante, inaccessible, se rebellait à son approche, elle eût voulu le fuir; elle l'eût fui, sans sa femme présente, sans Blanche de Guistelle, sans Vidalin et Mme de Toussieu.

Elle ne le fit pas et, penché sur elle, Hervé de Couëngo lui disait :

— Depuis un an, je ne pensais plus qu'à venir à Venise...

Elle lut sur ses lèvres qu'il allait dire : « A vous revoir... » Mais elle lui jeta un regard si coupant qu'il ne continua pas sa phrase et enchaîna d'une autre façon :

— Je croyais que l'heure était venue pour moi de me retirer des affaires de ce monde, de vivre aux champs, de me reposer... Il n'y a pour moi de repos nulle part.

Le plus sourd grief de son passé avec Hervé lui revint si brusquement au cœur :

— Je le sais !

Le visage de Couëngo se plissa ; il baissa la tête.

— Oui, dit-il, là-bas, je me suis rendu compte de certaines choses. J'ai pu mieux vous comprendre, Christiane, que je n'ai fait quand j'habitais ici. Je me connaissais si mal ailleurs !

— Vous connaissez-vous mieux?

— J'ai appris à me mesurer, non pas encore exactement, mais à peu près. Je l'ai appris à mes dépens. J'ai appris, non pas à me connaître, mais à m'accepter. C'est quelque chose, c'est un progrès.

— Peut-être.

— J'ai compris ou j'ai cru comprendre la raison pour laquelle vous, naguère, vous avez refusé... vous n'avez pas voulu continuer.

— Hervé, dit Christiane, d'une voix nette et sèche, je vous en prie, ne revenons pas là-dessus.

— Vous voulez-dire que ce passé commun, si plein pour moi de souvenirs enivrants, est mort pour vous?

Elle eut horreur de la banalité, de la vulgarité de ces expressions ; elle dit avec plus de sécheresse encore :

— Oui, totalement mort !

Elle baissa les yeux en ce moment ; elle ne vit pas l'immense désespoir qui emplissait ses yeux, ni le battement de son artère, à l'angle du menton.

Elle reprit :

— Je vous serai bien obligée, Hervé, de ne jamais revenir là-dessus... Jamais !

— Vous ne m'avez donc pas encore pardonné?

— Je ne vous en ai jamais voulu. J'ai repris ma liberté, et c'est tout.

— Mais que pensez-vous de moi?

— J'ai eu de l'amitié autrefois pour quelqu'un qui était vous ; nous avons faussé notre situation commune : c'est ma faute autant que la vôtre. Il ne tient qu'à vous que nous nous retrouvions exactement au point où notre histoire a si mal bifurqué.

Mais Mme de Couëngo qui, depuis quelques minutes, s'inquiétait de ce colloque trop long à son gré, se rapprocha des discoureurs.

— Eh bien, fit-elle, que dites-vous donc là?

— Hervé me dépeignait le charme de sa vie en Bretagne, dit Christiane avec une malice un peu méchante. Vous avez tous les deux choisi la meilleure part !

Le visage de Gillette rosit de plaisir.

— N'est-ce pas? Oh ! je suis si heureuse quand Hervé parle ainsi. J'ai tellement peur qu'il ne s'ennuie parfois avec moi.

Couëngo avait rougi de colère et d'impatience :

— Allons, allons, fit-il, ne nous attendrissons pas ! Il faut nous en aller, Gillette...

Il se retourna vers Christiane, qui ne l'écoutait plus. Elle était de profil contre la fenêtre et, derrière elle, dans la direction de la lagune, l'embrasement du ciel occidental montait comme une forêt d'or. Des nervures légères, à travers la masse incandescente, semblaient les rameaux qui en soutenaient le poids, des coulées de flammes ruisselaient partout et serpentaient de nuage en nuage, comme les esprits du feu. Tout cela refluait le long du Grand-Canal, et Christiane, penchée sur ce gouffre, en semblait illuminée ; non seulement son profil se duvetait de lumière, mais cet or épars pénétrait sa chair qui devenait transparente et qui s'ambrait ; telle, elle était une grappe, et lourde et magnifique, dans une vigne de raisins muscats.

Elle fut, aux yeux d'Hervé de Couëngo, la vision de cette Terre promise où Moïse ne devait jamais aborder.

V

Aussitôt que la rumeur publique lui eut révélé la présence à Venise de M. et Mme de Couëngo, Philippe Chaudoin disparut. Il émigra à Padoue, puis à Vicence. Il haïssait d'instinct ce Couëngo, ayant l'animosité prompte. Toujours jaloux et susceptible, il ambitionnait de régner seul, même sur des apparences de réalité. En face d'autrui, il cherchait, non pas en quoi il lui ressemblait, mais comment il se différenciait de lui. Les esprits originaux ne s'efforcent point de cultiver ce qu'ils ont de personnel, mais ceux-là justement qui redoutent de n'être pas assez personnels.

Mais dans les petites villes d'Italie la vie est sévère, surtout aux étrangers. Chaudoin avait beau s'asseoir dans un coin de ville et brosser des aquarelles ou des sépias qui jouaient, à s'y méprendre, celles de Guardi, ou le soir, dans son hôtel, de travailler à l'un de ces deux ou trois ouvrages qu'il n'achevait jamais, certaines heures l'assaillaient d'un ennui cruel. Il y sentait alors impitoyablement le vide irrémédiable de sa vie, et d'instinct, se tournait vers Christiane comme vers l'image qui le dissimulait le mieux à ses yeux.

En réalité, son sentiment pour Christiane était double. Elle était à ses yeux un idéal ensemble et un échec. Elle faisait partie de ces figures fabuleuses qu'il poursuivait sans les atteindre, le Bonheur, la Gloire, l'Accomplissement ; elle avait la place la plus importante dans sa

mythologie. Tronçons, ruines, chaînons disjoints, sa vie éparse devant lui, il cherchait quelque part ce grand mensonge doré qui fait que tout rayonne. Ce mensonge, c'était Christiane, et par deux fois, elle seule, disait-il, aurait pu coordonner sa vie ; elle s'y était refusée ; elle seule, en même temps, mettait, par sa présence, une telle beauté au long de ses jours, qu'il n'en voyait pas la déconfiture. Telle, il l'aimait et l'exécrait à la fois.

Il ruminait ces choses à Vicence, à Padoue, rien ne l'en distrayait, rien ne lui donnait confiance en elle ou en lui. Il s'arrêta un jour, au coin d'une rue que dominait un rustique palais palladin. Il eut fantaisie de le peindre. Une façade abrupte tombait sur lui, falaise noire et massive, charpentée de rudes pilastres, qui s'ouvraient en feuilles d'acanthe, comme un jardin à l'abandon. Les volets de bois massif, aux étages, étaient clos ; au rez-de-chaussée, grillagées étroitement, les fenêtres surveillaient la rue comme les mousquets d'une embuscade. Cela sentait la ruine, le crime et l'abandon.

Quand il eut travaillé deux heures et que, sous ses doigts, une sépia fut née, il eut la fantaisie de voir la partie intérieure du palais. Il franchit un couloir spacieux, passa sous une voûte énorme comme un arc de triomphe et passa dans une cour quadrangulaire et fastueuse ; elle servait de hangar à un magasin de machines agricoles : charrues, batteuses de blé, cribles, s'y détendaient sous une niche décrépite, dans laquelle un Pluton écaillé soulevait dans ses bras une Proserpine éplorée et qui jetait sur la terre un regard de désolation, mais peut-être pas de regret.

Philippe revint sur ses pas et considéra son œuvre ; sans qu'il l'eût voulu, sans qu'il l'eût su, sa sépia montrait le mensonge, l'artifice de cette façade de palais ouverte sur cette cour utilitaire, sur ce carré vide et sans espoir. Alors il déchira son œuvre et, le soir même, il rentra à Venise.

Il pleuvait. L'eau du Grand-Canal semblait avoir la chair de poule. Chaque piqûre de l'averse créait sur l'eau une bulle pareille à un abcès ; à peine crevé, il en restait un rond qui allait s'élargissant, puis diminuait, comme bu par le canal. Sur le tendelet vert qui l'abritait, il entendait un grignotement interrompu : les rats de la pluie rongeaient l'étoffe. Son appartement était humide et froid, des plaques d'humidité blanchissaient les murs. Quelques lettres l'attendaient ; un mot, entre autres, de la comtesse de Guistelle ; elle l'invitait à dîner chez elle, le samedi, avec les Couëngo : c'était le lendemain. Il décida d'y aller : il ne savait s'il avait envie de voir Christiane ou de connaître Hervé de Couëngo. Il répondit un mot, en toute hâte ; il avait peur

maintenant de ne pas arriver assez vite, de ne pas revoir Mme Bréssy assez tôt, de l'avoir perdue, pendant cette semaine par son indifférence, par son mauvais caractère. Il lui semblait que, durant ces huit jours d'absence, des événements essentiels eussent dû avoir lieu et qu'il avait, comme toujours, tourné le dos à la réalité, ou plutôt à sa chance. Il était impatient, fiévreux, il avait hâte d'arriver au lendemain et de savoir quelque chose : mais que voulait-il savoir? Il eût été bien en peine de le dire.

En entrant chez Mme de Guistelle, la première personne que chercha le regard de Philippe Chaudoin, ce ne fut pas Christiane, mais Hervé de Couëngo. Il était trop décidé d'avance à ne pas le trouver déplaisant pour qu'il ne lui fût pas, à première vue, violemment antipathique. L'aspect robuste et même un peu rude du Breton avait tout, d'ailleurs, pour irriter ce Parisien aux nerfs fragiles. Philippe, de même, déplut à Couëngo ; il haïssait d'instinct ces natures sensibles et compliquées, qui lui semblaient prétentieuses. Il avait eu toujours une certaine jalousie pour les esprits de la nature de Chaudoin, qui, si incomplets soient-ils, avec leur raffinement artistique, leurs crises de délicatesse, leurs dépressions passionnées, leur esprit d'analyse et certain art inné de traiter toujours autrui comme un miroir, n'en ont pas moins quelque chose de supérieur et sont auprès des femmes des rivaux dangereux pour les hommes passionnés, maladroits et simples du type de Couëngo.

Les deux hommes se saluèrent froidement. Chacun d'eux se demandait en même temps quel rôle l'autre jouait ou avait joué dans la vie de Mme Bréssy, et tous deux la regardaient sans bienveillance, mais avec admiration. A l'un comme à l'autre, jamais elle n'avait semblé plus belle.

Sa tête calme aux cheveux de feu, ses épaules opulentes, sa gorge bien divisée sortaient avec éclat d'une robe qui avait la couleur compacte, brouillée et stagnante de l'algue et que continuait, étroite et triangulaire, une traîne faite d'écailles comme la queue de la sirène.

Elle semblait d'autant plus belle que Mme de Couëngo qui portait, avec une grâce suffisante, les « petits tailleurs », paraissait fagotée et mal à l'aise dans une robe blanche et rose, qui la révélait d'une maigreur extrême. A deux ou trois regards qu'Hervé lui jeta, lourds de rancune, il fut visible que cette disgrâce physique le faisait souffrir.

A table, Christiane se trouva entre Hervé et Philippe. Ni l'un ni l'autre ne parlèrent d'abors beaucoup, se surveillant sans en avoir l'air. Mme Bréssy demeurait lointaine et fermée, peut-être agacée ; en tout cas, imperturbable. La conversation se jouait entre Vidalin

et un critique vénitien, Padovani, qui parlait français avec l'accent anglais et dont la femme mince jusqu'au décharnement ouvrait sur le monde des yeux vastes et noirs, qui semblaient toujours pleins de cauchemars. Tous deux parlaient de Carpaccio, car, à Venise, l'œuvre d'art est toujours d'actualité. Mme de Guistelle, douce et silencieuse, éprouvait à vivre une douceur obscure qu'elle parait de sentiment en l'attribuant au regret de son mari. Mme de Toussieu admirait Vidalin.

Mais, brusquement, Philippe, volontiers taciturne, éprouva le désir de briller ; la présence muette et comme critique d'Hervé, lui donna un besoin masculin de parader devant lui, de l'éclipser, une poussée sourde de vanité, dont il jugea la misère, en même temps qu'il lui obéissait. Il se mit à parler, à parler légèrement, avec grâce, avec gaieté, réunissant l'une à l'autre des idées disparates, d'un lien subtil, mêlant à ses paradoxes des anecdotes, des plaisanteries. Il parlait comme on parle aux femmes, il semblait parler pour elles, et cependant, il ne parlait que pour Couëngo, pour l'éteindre, pour l'éclipser, en proie à un sentiment de haine inexpliquée, à un sentiment de concurrence tenace.

Il racontait une visite qu'il avait faite à la princesse Malcontenta ; il la dépeignait au milieu d'un véritable musée d'étoffes anciennes, tenant à la fois de l'antique sibylle et de la cartomancienne de foire ; il montrait autour d'elle ses familiers, un prétendant à une cour d'Europe, aigri et mélancolique, n'ayant d'autre plaisir que de parcourir à cheval la plage morne du Lido jusqu'à ce qu'il fût recru de fatigue ; le comte Arbosca qui possédait un des plus beaux palais de la ville, qui ne l'habitait, ni le louait, mais avait acheté en face, sur la terre, une humble petite maison où il logeait, d'où il admirait et surveillait son château ; deux Américains spirites qui logeaient par goût dans une petite maison que l'on disait hantée, au bord de la lagune, et qui y faisaient tourner des tables ; enfin un Suisse qui se disait astrologue et qui sortait de longs silences pour mêler le zodiaque tout entier à ses discours.

— Si j'aime tant les villes vieilles, dit-il enfin, ce n'est point, comme on m'en accuse, par une manie esthétique, mais parce que l'éloignement du monde moderne, le silence, la solitude, je ne sais quelles influences ancestrales, l'habitude de se considérer entre soi et de ne plus se gêner permet aux caractères de se libérer entièrement, ce qui n'arrive plus à Paris et qu'ici, par exemple, on trouve vraiment des fous, et rien que des fous ! J'aime la société des fous, dit-il en s'exaltant, des extravagants, des illuminés de toute espèce, des maniaques, des idiots. La conversation d'un imbécile véritable

me plonge dans un abîme de délices. Hélas ! je n'en connais pas plus d'une demi-douzaine. Rien n'est rare comme un bel et authentique imbécile, on n'a jamais affaire qu'à de faux hommes intelligents. Les imbéciles ont un pittoresque spécial, un langage à eux, une logique sublime dans leur naïveté. Ils sont pompeux et grandioses. Si j'étais prince, je m'entourerais d'idiots comme eux, de bouffons d'autrefois !

Il disait ces choses d'un ton agressif, sentant qu'elles étaient déplaisantes et qu'il y mêlait une vanité insupportable. Il semblait sous-entendre qu'à défaut de figures de génie seuls lui pouvaient convenir des fous absolus. Padovani l'écoutait avec la finesse et la méfiance italiennes, cherchant dans sa susceptibilité par quel point il pourrait être froissé de ces paroles. Hervé s'irritait sourdement. Vidalin, plus clairvoyant que les autres, répliqua :

— Peste ! mon cher Philippe, vous vous mettez bien ! Shakespeare, Michel-Ange, Beethoven ont eu ce goût-là ! Je vous l'envie !

A son tour Chaudoin sentit la pointe qui le menaçait et la para habilement.

— S'ils ont été tels, j'ai presque envie de m'en excuser. Je croyais plus humble un tel goût. En tout cas, je l'ai toujours eu...

Il ajouta :

— Quand j'étais enfant et victime de la réalité qui divisait mon père et ma mère, on m'enferma dans un lycée où je choisis immédiatement comme meilleur ami le plus lunatique de la maison. Quand il fut grand, il fut placé comme clerc de notaire. Il entra en fonctions le 1er janvier. Il fut chargé de je ne sais quelle comptabilité. On ne la vérifia que deux mois après. Sur son bel agenda neuf, mon ami venait justement d'inscrire les dépenses du 50 janvier ! Voilà la belle logique des imbéciles et des clowns ! Quelle mainmise sur le monde extérieur !

— Avez-vous pu visiter les trois palais Locevigo? demanda Padovani.

— Non. Je n'ai jamais pu obtenir l'autorisation.

— Vous auriez vu là des personnages de votre goût. Vous savez qu'ils appartiennent à la dernière des Locevigo, qui a épousé un prince médiatisé, le prince de Fürstenberg. J'ai réussi, à l'aide de recommandations puissantes, à leur rendre visite. Ils vivent tout seuls dans le premier, recevant de loin en loin la visite d'un de leurs cousins d'Allemagne, lui, collectionnant des timbres-poste, elle, tricotant pour les pauvres. Quand je leur ai demandé l'autorisation de voir leur palais, ils ont bien voulu, en soupirant, accepter de m'accompagner. Ils se sont habillés comme pour descendre au jardin — ils ne sont jeunes ni l'un ni l'autre — ils ont pris leurs chapeaux,

un manteau de fourrure, se sont gantés, le prince a pris sa canne, un jonc à pomme d'or, un valet en livrée râpée nous a précédés, avec un chandelier qui coulait, et nous avons erré dans un dédale de pièces admirables, poussiéreuses et glacées, dont on ouvrait à mesure les fenêtres. Quand nous sommes rentrés, la princesse m'a dit : « Il y a bien cinq ans que nous n'avions fait cette promenade ! Nous sortons si peu ! »

— Quand je vous dis que cette ville est admirable ! s'écria Chaudoin avec enthousiasme. Et dire qu'il y a par tout l'univers tant de gens étonnants et que nous ne les connaîtrons jamais. Chez vous, en Bretagne, ajouta-t-il en se tournant vers Hervé, vous devez avoir aussi des personnages merveilleux.

— Non, monsieur, dit Couëngo sèchement, nous n'avons ni fous, ni imbéciles.

— Je le regrette, fit Chaudoin.

Et il se retourna vers Christiane.

Après le dîner, comme il revenait près d'elle, son café pris, elle lui dit :

— Vous étiez bien gai, ce soir, Philippe.

— Moi, gai? J'étais furieux.

— Et contre quoi?

— Le sais-je seulement? J'étais furieux contre moi, contre vous, contre M. de Couëngo.

— C'est votre fureur qui vous fait aimer les fous?

— Non, c'est mon goût. Ce sont eux qui me consolent des gens trop raisonnables, des gens trop sages, trop maîtres d'eux...

— Comme moi.

— Je ne l'ai pas dit.

— Mais vous l'avez pensé. Mon pauvre Philippe, quelle idée vous faites-vous de vous-même? Vous croyez-vous passionné, frénétique, demi-fou? Vous vous croyez tel parce que vous n'aimez rien de ce que vous avez, mais désirez-vous vraiment ce que vous ne possédez pas?

Hervé à son tour s'approcha d'eux et Philippe s'éloigna pour aller retrouver Blanche et Mme Padovani.

Il regarda Christiane et lui dit :

— Comme vous étiez belle, madame, ce soir ! Nos légendes de Bretagne nous montrent toujours des êtres sortis de la mer et qui appellent les pauvres vivants. Il me semble toujours, quand je vous vois, que vous êtes l'une d'elles !

— Oui, mais moi je n'appelle personne.

— Consciemment, peut-être, en effet. Mais il y a en vous une puissance secrète et cachée, une puissance qui appelle, je ne sais si elle vient de votre chair ou de votre âme?

— De mon âme? Autrefois, Hervé, vous m'en refusiez une.

Il baissa la tête, honteux, tourmentant un bout de sa moustache rude.

— Vous savez pourquoi, dit-il tout bas.

— Je ne l'ai même pas soupçonné. J'ignore ce que vous appelez l'âme. Et vous voyez que vous croyez que je n'en ai pas, puisque vous me comparez déjà à des créatures païennes qui n'ont jamais reçu le baptême, mais qui, par compensation, vivent sans doute sous les eaux.

— Parce que vous êtes plus belle que les créatures humaines, et que je vous crois impitoyable, ce qu'elles ne sont que fort rarement!

Impitoyable! Son mari l'avait jugée telle, parce qu'elle avait refusé de se laisser avilir par lui; impitoyable, Philippe le lui reprochait, parce qu'elle n'avait pas voulu être sa maîtresse. Elle entendait ce mot siffler à son oreille comme une insulte.

Elle dit :

— Oui, impitoyable, je le suis, n'est-ce pas? Mais ceux qui ont essayé de m'entraîner dans leurs vices, ceux qui m'ont trompée l'étaient sans doute, et celui qui m'a torturée sans motifs, celui qui m'a souillée de ses soupçons, torturée de sa jalousie, de ses scènes perpétuelles, celui qui m'a tyrannisée et insultée, celui-là était pitoyable, n'est-ce pas? C'est une étrange chose, Hervé, que le sens des mots selon la bouche qui les prononce. Ce que vous appelez la pitié, Hervé, qu'est-ce donc?

Couëngo s'éloigna sans mot dire, et Christiane, seule, alla s'accouder à la fenêtre.

Un courant d'air frais suivait le Styx noir qui coulait au pied du palais. Des nuages passaient au ciel, bouillonnants et sombres. Derrière elle, tout était clair, lumineux, gai, et elle détournait sa tête pour voir ce grave courant humide qui glissait dans la nuit sans étoiles.

VI

Avant de rentrer chez lui, Philippe Chaudoin, en sortant de chez la comtesse de Guistelle, s'abandonna au gré des petites rues qui courent mystérieusement à travers la ville marine. Il se sentait épuisé comme au sortir d'un combat, d'une lutte; il avait déployé une extrême énergie spirituelle pour vaincre un adversaire, peut-être

fictif. Non, il ne se trompait pas ; Hervé de Couëngo était un adversaire, mais que menaçait-il? Chaudoin le sentait ; il menaçait la paix de Christiane et, par conséquent, sa paix à lui. Il ne la menaçait pas d'une façon agressive et brutale, mais leur intimité, leur sage et douce conversation, tout cela allait être bousculé, dévoré. La calme, la douce Christiane, il l'avait sentie irritée, nerveuse. En lui disant « au revoir », elle lui avait serré la main distraitement, sans lui donner cette chaude pression qui lui remontait jusqu'au cœur, qui le faisait ému, gai, sans souci, après l'avoir quittée, pour un quart d'heure. Depuis que Couëngo était arrivé, Mme Bréssy n'avait plus avec lui le même abandon ; on eût dit qu'elle lui en voulait de quelque chose. Mais de quoi? Il ne pouvait certes pas le soupçonner.

— A-t-il joué un rôle dans sa vie? se demandait-il. Avait-il été son amant? C'était impossible. D'abord, il eût donné sa main à couper que Christiane n'en avait jamais eu, et puis non, la tendre et fine femme eût-elle choisi cette sorte de sauvage, cet Armoricain farouche et têtu? D'ailleurs il savait que Couëngo n'avait pas revu Christiane depuis la mort de M. Bréssy et il savait par Blanche de Guistelle combien Christiane avait aimé son mari et combien elle le regrettait. Ce n'était pas qu'elle-même fît jamais la moindre allusion à ce mari ni à ce chagrin, mais dix fois, vingt fois, la comtesse de Guistelle l'en avait entretenu. Cette hypothèse écartait celle que, sans le lui dire, Christiane eût eu un certain goût pour Hervé. Restait l'idée que Couëngo lui-même, sans pouvoir l'obtenir, avait aimé Christiane autrefois? C'était sûrement cela. Car il ne pouvait s'y tromper : il y avait eu quelque chose entre eux ; il l'avait presque senti quand on lui avait annoncé l'arrivée prochaine du Breton ; il l'avait senti, il ne savait à quoi ; comme les bêtes sentent un danger avant de voir. L'atmosphère s'était brusquement épaissie, troublée autour de lui. Oui, il l'avait senti, et maintenant, il en était sûr. Hervé ne la regardait pas comme on regarde une femme qui vous est ou vous a été indifférente ; et depuis son arrivée, elle-même avait quelque chose de distant, d'irritable, d'instable, de chagrin. L'idée qu'il allait donc faire la cour à Christiane ne manquait pas de lui venir. Or, rien ne prouvait que Mme Bréssy n'eût pas une certaine attirance pour Hervé, qui lui disait qu'elle allait ne pas le préférer à lui? Oh ! il ne supposait pas le pire, mais cette pensée lui était déjà intolérable ; c'était ce simple soupçon qui, à table, l'avait forcé à parler, à montrer qu'il avait de l'aisance, de la liberté d'esprit, et même de l'esprit tout court, enfin tout ce qui semblait manquer à son rival.

Quand il comparait son attitude de ce soir à celle de tant de jours

précédents, où il régnait sans autre concurrence que l'inoffensif Vidalin, quand il se rappelait combien de fois il avait été maussade, hargneux, taciturne avec ses amies, il en avait froid dans le dos ! Fallait-il donc qu'il y eût menace de le perdre pour qu'il sentît enfin le prix de quelque bien? Il se souvenait aussi, malgré son amitié pour elle, de tant de jours où elle lui avait été presque indifférente, où il n'avait éprouvé pour elle que des sentiments indolents comme un paysage de Touraine, qu'un attrait sans vigueur. Cet amour qui avait eu des crises de passion avait eu aussi des crises d'indifférence ; tantôt il ne pouvait pas se passer d'elle, tantôt il la quittait sans en souffrir pendant des semaines. Combien avait-il pu se montrer si négligent envers une femme qui était tout pour lui? Car tout pour lui, ne l'était-elle pas maintenant? Il lui semblait qu'un mouvement nouveau de son âme se déclanchait en lui, comme un vent furieux d'orage, un de ces vents chauds et crépitants qui, sortis du ciel bien avant l'éclair, maintiennent courbés sous leur masse ailée le frémissement des blés et frappent les arbres, à grands coups sourds, pour qu'ils s'inclinent comme les céréales. Ainsi, à l'approche de cet élan fou, toutes les volontés anciennes de Philippe n'opposaient aucune résistance. Il maudissait son indolence, sa paresse, cet instinct de sécurité, un peu tremblant, qui, si longtemps auprès de Christiane, l'avait maintenu dépendant et résigné. Pourquoi n'avait-il pas agi davantage? En ce moment, il ne se disait plus que ses actions ; il les avait arrêtées devant la menace éveillée dans l'œil de son amie. Le danger que courait la jeune femme à ses yeux déformait tout, lui donnait un sentiment nouveau et mensonger des choses qui lui étaient les plus familières. Il revenait sur le passé pour qu'il lui mentît ; il anticipait pour avoir confiance. Il tirait des fusées dans tous les sens pour s'aveugler lui-même.

Puis soudain pensait :

— N'est-il pas trop tard?

Et un long frisson alors le parcourait tout entier.

Rentrée dans sa chambre, Christiane se coiffait lentement pour la nuit. De temps en temps, elle laissait descendre dans le miroir un regard qui n'était plus cet examen mécanique avec lequel elle surveillait son travail, mais une sorte de regard étranger, curieux, venu d'ailleurs que d'elle-même et par lequel elle prétendait se juger. A cette heure nocturne, son visage se ressentait des fatigues du jour, et plus encore de la tension nerveuse de la soirée. Elle se trouvait flétrie, abîmée ; ce teint qui avait quelque chose de lisse et d'égal comme l'épiderme de certaines fleurs blanches — le nénuphar, le

magnolia — semblait brouillé comme si on eût mêlé les diverses teintes qui le composaient : une veine bleue saillait dans l'angle intérieur de l'œil, ses traits étaient gonflés et durcis. Du moins, se vit-elle ainsi avec une tristesse qui augmentait sa tristesse de la soirée.

— Je commence à enlaidir, se disait-elle avec dégoût, sans réfléchir que le repos, le calme de la nuit reposeraient ses traits, nettoieraient son visage et qu'elle retrouverait, au matin, cette figure belle et mate qui semblait incorruptible et dont la blancheur chaude et dorée, à peine chauffée de rose, faisait penser à une matière plus solide et moins changeante que la chair. Elle savait qu'elle allait penser à cette soirée qui lui avait été si pénible et elle s'efforçait de ne pas le faire. Toutes les réflexions qu'elle en tirerait, elle savait qu'elles augmenteraient son dégoût et son amertume, elle essayait de fixer son esprit sur des sujets indifférents et qui ne risquaient pas de l'amoindrir, sur la forme ravissante du bras de la femme en bleu, qui, dans *le Veau d'or* du Tintoret, qui est à Santa-Maria de l'Orto, monte dans un demi-jour fabuleux, sur une phrase que lui avait dite Philippe au sujet d'une idée de Montesquieu. C'étaient de fragiles barrières qu'elle posait au bord d'une prairie où se promenait un taureau, qu'elle plaçait plutôt dans l'espoir de se rassurer que de se garantir. Mais l'idée brutale et pénible tournait autour d'elle... Il lui fallait maintenant attaquer le problème de front, essayer de le comprendre, d'admettre la réalité. Elle ne se rappelait rien de sa liaison avec lui, rien de sa cause, ni de ses débuts, non, rien qu'un esclavage sans cause, traversé de colères, de soupçons, de misère. Ce passé lui donnait d'elle un grand dégoût, mais elle n'arrivait pas à vaincre les images dont ce souvenir l'assiégeait. Elle chercha alors un réconfort dans la pensée de l'amitié de Philippe, mais là non plus elle ne trouva rien. La présence d'Hervé avait comme métamorphosé son ami. Tantôt, tandis qu'il parlait, elle avait vu son regard descendre sur son épaule avec ce rampement bestial, cette pesanteur dont elle savait le sens, qui lui rappelaient certains regards de Couëngo. Elle eût voulu fuir ces regards, ces présences qui ne lui donnaient aucune sécurité. Sa haine d'Hervé se reportait presque sur Chaudoin ; elle les englobait dans la même animadversion comme s'il y eût entre eux une unité de vues, une solidarité. Elle éprouvait ce que tant de femmes éprouvent : une certaine dépersonnalisation, le recul de l'être féminin, de l'espèce femme devant l'espèce homme. Elle savait qu'elle n'aimait pas Philippe, mais elle eût cru plus solide sa sympathie pour lui.

Elle s'était couchée, elle essayait de lire sous la moustiquaire qui

l'enveloppait de ses plis nombreux, mais aucun des mots qu'elle lisait ne parvenait jusqu'à son cerveau. La présence autour d'elle d'une ville dont les images ont été trop lyriquement interprétées lui donnait un sentiment amer de sa solitude, sans qu'elle recherchât une occasion de la rompre. Son mari, puis Hervé, lui avaient constitué un héritage, légué en ce moment à Philipppe, héritier involontaire de leurs actes. Il lui était évident que la femme ne peut sortir de la solitude que par le don d'elle-même, que la solitude morale ne se rompt que par le servage physique et que l'âme est prisonnière du corps. Cette évidence la révoltait. Elle touchait au conflit essentiel de la vie féminine, dont aucune phraséologie ne peut nous soulager. Elle ne voyait aucune issue pour elle entre la solitude ou la passivité. Jusque-là elle avait cru que Philippe lui serait le pont entre ces deux états ; ce soir, elle doutait de lui. Elle n'avait plus eu affaire à Chaudoin, mais à un homme, n'importe lequel.

— J'ai tort, se disait-elle. C'est moi qui ai tort. La nature a raison.

Puis elle objectait :

— Non. La nature m'a faite ce que je suis ; une réfractaire. Je n'ai ni tort, ni raison : je suis telle. Ou bien est-ce mon mari et Hervé qui m'ont faite telle?

Elle tourna le bouton de l'électricité. Un chant d'ivrogne, hoquetant, mais doux, montait sous ses fenêtres. Elle perdit peu à peu conscience, à ce bruit, sans réfléchir au merveilleux remède que la nature nous donne chaque jour et qui est le seul qu'elle connaisse à nos tourments.

VII

Christiane se plaisait à sortir toute seule. Non seulement parce qu'elle aimait la ville marine, mais parce qu'elle trouvait à se promener une activité vive et alerte qui entretenait chez elle des pensées vivantes. Il y en a de mortes qui nous infectent lentement, et elle luttait contre elles ; la marche l'y aidait. Il est bien rare qu'un passé ne laisse pas en nous des éléments qui pourrissent lentement, qui paralysent notre vie normale. Combien d'êtres sentent, la nuit, quand l'insomnie les ronge, ces tristes ferments monter du fond d'eux-mêmes et les empoisonner peu à peu ! Ils s'évaporent avec le jour, ils se dissipent au grand air. C'est un bain frais et pur qui nous rajeunit, qui dissipe ces malaises, et l'aube légère entre en nous, l'aube pure qui fait de chaque journée un univers nouveau, un grand morceau d'avenir qui naît. Chaque matin, Christiane errait ainsi ; elle rentrait à midi ; alerte et gaie, après avoir fait quelque menue

emplette, acheté des fleurs ou quelque rien. Mais parfois, vers six heures, elle s'échappait à nouveau, quand elle était seule, et allait courir la *Merceria* ou voir la lumière se perdre sur les *Zattere* ou les *Schiavoni*. Elle s'en allait ainsi un soir, avant le dîner, quand un pas robuste et fort sonna derrière elle. Elle pressa le sien, envahie d'une anxiété vague et sourde. Mais les pas se rapprochaient. Quelqu'un la dépassa à peine et se retourna ; elle reconnut le masque barbu d'Hervé de Couëngo. Elle dissimula sa contrariété et lui sourit avec gentillesse. Il semblait embarrassé et confus. Il expliqua avec tant d'insistance la raison pour laquelle il était dans ce quartier qu'elle le soupçonna de l'avoir suivie depuis longtemps. A peine avait-il parlé ainsi qu'il tomba dans un silence gêné. Ils firent ainsi quelques pas.

— Je vous demande pardon, dit Hervé, j'espère que je ne vous dérange pas.

— Mais non, dit-elle en riant. Et vous ne me compromettez pas davantage.

Il parut si troublé par cette idée qu'elle insista en riant encore :

— C'est vous, mon pauvre Hervé, qui allez être compromis maintenant ! Vous n'êtes plus libre !

Il rougit violemment et dit d'une voix sourde :

— Je voudrais l'être encore !

Christiane sourit :

— Allons donc, Hervé, vous vous plaignez maintenant? Votre part est la plus belle. Vous êtes pleinement heureux, n'est-ce pas?

Depuis l'arrivée d'Hervé, Mme Bréssy souffrait de sa présence. Il n'y avait qu'un instant, elle le maudissait de l'avoir dérangée dans sa promenade. Mais maintenant, elle ne pouvait s'empêcher de lui témoigner quelque coquetterie ; un sourd instinct féminin la poussait à l'entendre lui dire qu'il ne l'oubliait pas, qu'il n'était pas heureux sans elle, tout ce qu'elle soupçonnait sans qu'il le lui eût avoué, tout ce qui lui serait insupportable de savoir, lorsque, sa vanité satisfaite, elle y reviendrait mentalement. Elle entrevoyait confusément le danger d'une telle conversation et elle s'en amusait à l'avance, comme d'un moyen de se venger de Philippe, de Philippe envers qui elle n'avait d'autre grief que son actuelle ressemblance avec cet Hervé, dont elle allait provoquer consciemment les haïssables confidences.

Il ne lui répondit pas tout de suite ; lui aussi redoutait, sans doute, de lui dire ces choses qu'il avait sur le cœur et par l'aveu desquelles il la poursuivait peut-être depuis qu'elle était sortie de chez elle. Elle l'intimidait plus que jamais. Jeune homme, il avait eu une

certaine audace désespérée qu'il n'avait plus ; son mariage, la solitude aux champs, la crainte de sa femme augmentaient sa sauvagerie, sa maladresse. Il était voué au silence : il avait perdu le don de s'exprimer. Il regarda la lagune, il eut l'air d'y chercher une inspiration vague et lointaine qu'il ne trouva pas.

— Non, dit-il enfin gauchement, je ne suis pas heureux.

Cette réponse abrupte et maladroite décontenança Christiane ; elle ne supposait pas un aveu aussi net. Elle regrettait d'avoir engagé la conversation sur un terrain aussi peu solide.

— On dit toujours cela à une femme, dit-elle légèrement, c'est presque une politesse qu'on lui fait.

Il tourna les yeux vers elle et elle vit dans ses yeux une détresse si véritable, si absolue qu'elle en fut touchée autant dans sa vanité qui était sensible que dans cette émotion diffuse dont les femmes ont une fontaine toujours prête en elle et qui les fait si vite ouvertes à n'importe quelle pitié, soit que dans leur rêve obstiné, patient, d'amoureux bonheur, elles s'attristent de tout ce qui gravite en dehors de ce bonheur, soit qu'elles aient un besoin d'émotion qui s'épanche aisément en larmoiement facile.

— Je ne dis pas cela par courtoisie, Christiane. Je dis cela parce que cela est. Je n'ai d'ailleurs rien à reprocher à Gilette : je n'ai pas su être heureux auprès de vous, je ne sais pas l'être avec elle. C'est une infirmité de ma part. Quand j'avais le bonheur de... de... enfin de vous avoir, j'étais torturé à l'idée que tant d'autres eussent pu vous voir aussi. Mais aujourd'hui, je sais bien que je ne pouvais vivre que près de vous.

— Vous vous en apercevez un peu tard.

— Je le sais, je ne le sais que trop... Ah ! Christiane, pourquoi vous ai-je perdue? Je ne sais plus ce qui s'est passé entre nous, je ne le comprends pas. Comment ai-je pu m'éloigner de vous, moi qui ne pouvais vivre que par vous?

— Vous étiez aussi excédé de moi que je l'étais de vous, Hervé. Cette rupture n'a pas été une surprise pour nous, elle a traîné entre nous pendant six mois, nous la voulions, nous la désirions l'un et l'autre. Chacun de nos gestes, chacune de nos paroles la hâtait.

— Est-ce possible ! Est-ce possible ! gémit-il.

— Vous n'aviez plus qu'un désir : vous trouver loin de moi.

— J'espérais y trouver la paix !

— Eh bien ! s'écria-t-elle, avec un rire haineux et triomphant, vous l'avez maintenant !

— Non, dit-il à voix basse, je ne l'ai pas. Et vous?

En ce moment, elle haïssait Hervé, elle le haïssait de l'avoir aimée

et peut-être aussi de l'avoir quittée, elle le haïssait d'avoir pu se marier et peut-être aussi de penser encore à elle, de la regretter et de la désirer. Elle eût voulu pouvoir amputer sa vie de ce passé infectieux, dont elle ne se sentait pas guérie, dont elle ne se délivrait pas.

Elle regarda Hervé et elle dit :

— Moi, je l'ai. Vous ne pouvez pas savoir quel soulagement c'est que de l'avoir. Je ne peux même plus penser que j'ai appartenu à d'autres qu'à moi. Je suis libre, entendez-vous, Hervé, et je suis heureuse. Ma vie est à moi, personne ne me la dispute, personne ne me la reproche.

— On n'est pas heureux sans amour. Si vous êtes heureuse, vous aimez.

— Et vous, n'aimez-vous pas? Vous n'êtes pas heureux, cependant, dites-vous.

— Je n'aime pas ma femme.

— Pourquoi l'avez-vous épousée?

— Je croyais que je l'aimerais un jour. Je me suis marié pour me marier. J'avais trop souffert. J'étais las de tout. Je savais que je n'aurais plus ces grandes passions qui exaltent et qui bouleversent la vie. Je voulais avoir un foyer, fonder une famille, quitter ce Paris que j'abominais, cette société cosmopolite qui me faisait horreur, m'enraciner dans ma province, créer un chaînon entre mes ancêtres et mes petits-fils. Je croyais que c'est là la sagesse, que c'est là le devoir.

— Eh bien?

— J'ai été un songe-creux, une fois de plus, je n'étais pas plus fait pour cette existence bourgeoise que je n'étais fait pour une existence amoureuse d'homme à bonnes fortunes. Ma femme est bonne et douce, mais elle est secrète, taciturne, lointaine ; je ne la comprends pas et elle ne me comprend pas. Moi, je continue à tout désirer, parce que j'ai eu presque tout ; elle ne désire rien, parce qu'elle ne connaît rien et qu'elle a peur de tout. Du moins, je m'imagine qu'il en est ainsi : peut-être que je me trompe. Gilette ne sait pas s'exprimer. Je reste parfois ahuri devant cet être toujours muet et qui partage ma vie. Je ne sais pas si elle est intelligente ou stupide, égoïste ou dévouée. Je ne sais qu'une chose, c'est que je m'ennnuie avec elle à périr.

— Que faites-vous à Loc Maria?

— Rien. Je m'occupe de mes terres, je les fais valoir, comme on dit. Je discute à n'en plus finir avec des fermiers stupides. Puis je rentre chez moi, j'essaie de lire. Je relis les livres que vous me con-

seilliez autrefois, dont nous parlions ensemble. Est-ce que cette vie me rendrait idiot, moi aussi? Je ne comprends plus rien à ce que je lis. Ce sont des mots, rien que des mots. Ils n'apportent rien à mon cerveau, ni émotion, ni tristesse, ni joie. C'est vous qui les rendiez clairs et vivants pour moi.

— Et puis?

— Et puis, c'est tout. Ma femme essaie de me ramener peu à peu à des pratiques religieuses. Tantôt je cède, et tantôt je me débats. Nous avons eu des scènes affreuses parce que j'ai déjà refusé deux fois de faire mes Pâques. Elle me soupçonne d'avoir gardé quelque part une liaison redoutable. Je finirai par céder.

— Avez-vous la foi?

— Je n'en sais rien. Tantôt, en entrant dans une vieille église de chez nous, j'éprouve une telle exaltation religieuse que des larmes me viennent aux yeux ; tantôt, je me dis qu'il n'y a rien, ni Dieu, ni justice, ni âme immortelle, et que nous mourrons comme des chiens. Et je voudrais mourir tout de suite parce que je suis las de tout !

— Mais ce beau rêve, ce chaînon, cet enracinement dans sa province...

— Je vous l'ai déjà dit : le devoir, sans l'amour, c'est une triste purge. Je n'ai pas d'enfant, ce qui me donnerait peut-être l'illusion que ma vie est utile. Je regrette sans fin mon passé et je vous regrette, vous.

— Vous n'étiez cependant pas heureux auprès de moi.

— Qui le sait? Si c'était à recommencer, je serais heureux maintenant. Alors je ne savais pas quel bonheur c'était que de vous avoir !

Christiane revoyait ce passé ; cette jalousie, ces scènes affreuses, ces soupçons, cet asservissement, ces étreintes si peu apaisantes pour elle. Était-il possible qu'il eût pu faire du bonheur avec tout cela? Était-il possible que s'il eût su plus tôt ce qu'il perdrait avec elle, il eût été tout autrement avec elle? Mais elle ne voulait même pas le regretter ; elle avait conquis sa liberté, son indépendance. Que lui importait tout le reste?

— Je ne suis revenu à Venise que pour vous, pour vous. Je voulais vous revoir. Je voulais savoir si vous étiez toujours aussi belle. Je voulais savoir si vous aimiez...

— Ah ! dit-elle avec une explosion de fureur, je ne suis plus rien pour vous, je ne vous connais plus, vous avez empoisonné trois ans de ma vie, je me suis arrachée de vos griffes à grand'peine, je vous ai oublié, et vous êtes toujours jaloux de moi !

— Ce n'est pas la jalousie qui me ramène ici.

— Mais oui, c'est elle,et vous m'espionnez de nouveau, vous voulez savoir si je vous ai remplacé...

Il baissa la tête et déclara :

— C'est ce M. Chaudoin, n'est-ce pas?

Elle fut si outrée de fureur qu'elle faillit lui dire : « Oui ! » Mais elle réfléchit aux absurdes, aux innombrables conséquences d'un tel mensonge et elle se contenta de dire :

— Qu'est-ce que cela vous fait?

— Oh ! je sais que je suis un mufle en vous disant cela, que je n'en ai pas le droit... Mais c'est plus fort que moi, je souffre et je voudrais le savoir. Je vous revois telle que je vous ai vue souvent avec moi et je souffre tant alors que je m'en vais au hasard, que je cours la campagne, l'esprit en feu, ivre de colère et de désir.

Malgré tout, elle se sentait flattée en même temps que dégoûtée par ces regrets persistants. Il l'exaspérait et il y avait en elle un plaisir secret, un plaisir captieux à entendre ces choses. Elle se sentait avilie de les entendre et plus encore d'en attendre d'autres ; elle comprenait, sans se l'avouer, la raison de cet asservissement qui l'avait maintenue si longtemps sous ce joug méprisable. C'était comme une de ces musiques lourdes et troubles des restaurants de nuit dont on s'étonne de subir le caprice quand on souffre de leur vulgarité.

— Qui est-ce? répéta Hervé.

— Personne, dit sèchement Christiane.

— Ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai. Belle comme vous l'êtes, entourée, courtisée comme vous l'êtes... C'est Chaudoin, n'est-ce pas? Allons, avouez-le !

Il lui prit le bras avec un geste brutal ; elle se dégagea d'une secousse brusque.

— Mais taisez-vous ! cria-t-elle.

Et elle ajouta :

— Recommencer tout cela ! Pour qui me prenez-vous donc?

Elle le vit tout près d'elle, les yeux fixes, le regard enflammé, la bouche sèche et brûlante. Elle le vit pareil dans son passé, elle sentit sur elle le poids de cette ivresse morne qui l'oppressait encore tantôt, elle revit ce geste avide...

— Non, je ne prendrai plus d'amant. Savez-vous pourquoi? Vous m'avez dégoûté de l'amour !

Hervé s'arrêta net ; il devint pourpre, un éclair de fureur jaillit de ses yeux.

Christiane le dévisageait.

Il s'éloigna d'elle sans ajouter un mot.

Edmond Jaloux.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

AVANT LA CONFÉRENCE

Les personnes qui se demandent comment tournera la conférence de Londres se font des angoisses bien inutiles. On n'a qu'à se reporter au calendrier de malheur qui, de 1918 à 1922, prit les unes après les autres toutes nos exigences, toutes nos sécurités, toutes nos « suggestions » et en fit l'innommable charpie dont le cartel des gauches essaie de panser encore la plaie française, pour prédire, sans risque d'erreur, l'issue des palabres prochaines. Qu'on la tienne à sa date ou qu'on l'ajourne, la conférence interalliée marquera un nouveau pas en arrière de nos prétentions et de nos droits. La chose ne fait pas de doute.

Regardons en gros la situation. Que nous révèle son bilan? D'une part, toute ce que nous avons perdu a été perdu par des conférences, de l'autre tout ce que nous avons gagné depuis l'offensive de Foch en 1918 l'a été par la force et la prise directe. Les derniers atouts de M. Herriot, sa dernière monnaie d'échange pour tâcher d'obtenir ou de nous faire miroiter quelques vaines compensations, d'où lui viennent-ils, sinon de l'ultime opération de saisie pratiquée par M. Poincaré dans la région de la Ruhr?

C'est inutilement que nous essaierions de donner, de prendre le change. Les faits sont là. Quand même M. Herriot serait aussi compétent que la compétence, quand même il rivaliserait d'éloquence avec Démosthène, il n'arriverait qu'à enregistrer un échec de plus. Il y a des situations inextricables vis-à-vis desquelles tout l'art diploma-

tique consiste à se tenir sur la réserve, et le système des conférences, qui n'a cessé de faire ses preuves contre nous, est de ceux-là. Courir au-devant des pièges dont il est farci révèle une dextérité peu avancée. En présence d'une pareille aberration, notre rôle consiste ici à protester, à contrôler, à marquer les reculades.

Pendant ce temps, l'Allemagne s'arme et y met de moins en moins de discrétion. De son propre aveu, elle possède une armée active de plusieurs centaines de mille hommes, pratiquement disponibles au premier appel. Quand le maréchal Foch, lors des pourparlers qui précédèrent le traité de Versailles, prétendait qu'on ne désarmait pas un pays comme l'Allemagne et que contre ses velléités d'agression il fallait des garanties plus sérieuses qu'une commission ambulante, menacée à chaque instant de paralysie, il avait raison. Depuis cinq ans l'événement ne se lasse pas de le démontrer. Actuellement le *Reich* a toute licence, non pas encore pour fabriquer, instruire et mobiliser à son aise, mais déjà pour combiner, au sein de la paix la plus profonde, les camouflages à l'abri desquels, il instruira, fabriquera, et mobilisera avec une intensité de jour en joue accrue.

Faut-il redouter une attaque brusquée contre nos troupes d'occupation? Le geste serait si inopportun au moment où se rouvre l'ère des grandissimes marchandages, qu'il est probable que l'Allemagne, et même une Allemagne plus pangermaniste encore que celle-ci ne l'est, s'en abstiendra. Elle se réserve pour une gigantesque tentative de soulèvement, dont l'heure sonnera le jour où elle aura épuisé les réserves de badauderie de nos idéologues.

Croire qu'on arrêtera net la fièvre des armements qui sévit dans le *Reich* par une politique de *conciliation*, avec l'extension que ce mot comporte à Berlin, revient à prôner l'adoption de clauses que le *Reich* serait en posture de nous imposer après une guerre de revanche heureuse. Si la tendance dominante en Allemagne s'exprime par les résultats des dernières élections, c'est bien le but auquel elle tend. La conciliation, pour en détourner les désirs allemands, devra revêtir l'aspect de la soumission absolue.

La conférence qui va s'ouvrir ressemblera probablement à la plus lamentable de toutes celles où nous avons perdu de nos plumes, celle de Spa. L'Angleterre part de ce point de vue (ou feint de partir, ce qui revient au même) qu'il se trouve en Allemagne une majorité disposée à tenter « l'essai loyal » du plan Dawes. On peut mettre au défi qui que ce soit de faire la preuve d'une pareille assertion. Le dossier de l' « essai loyal » ne contient qu'une seule pièce, le vote du 6 juin, par lequel 247 voix contre 183 au *Reichstag* ont subordonné l'adoption de ce plan au bien économique du *Reich*.

Comme promesse de loyalisme, c'est inexistant et il faut toute la ferveur d'un néophyte pour accepter d'appuyer là-dessus l'indescriptible et monumental échafaudage d'une conférence interalliée, agrémentée, qui plus est, d'un tour de guet pour l'observateur américain.

Cette aventure ressemble furieusement à une mauvaise comédie, où le personnage principal, — c'est nous, et non l'Allemagne, n'en déplaise au *Foreign Office*, — sera sommé de se taire toutes les fois que son existence sera mise en jeu, quitte à subir des interrogatoires prolongés pour indiquer la meilleure façon de remettre son ennemi sur pied... L'Angleterre, sans se l'avouer, poursuit une chimère, et qui pis est, une chimère de mauvais goût.

Qu'elle en ait ou non conscience, elle médite le projet absurde de ramener l'Europe à ses conditions non seulement économiques, mais politiques de 1914. Depuis quatre ans elle a donné sans relâche, en dépit de tous les démentis que lui infligea l'expérience, cette signification profonde à tous ses écrits, à tous ses programmes, à tous les pourparlers provoqués, tolérés ou surveillés par elle. De 1914, elle retient seulement la minute d'ivresse intense où l'Allemagne ayant commis la maladresse de mettre son flanc à nu, la « perfide Albion » sentit l'occasion venue de peser d'un poids décisif et, croyait-elle, irrésistible, dans la balance européenne. Cet enivrement reste pour l'Angleterre caractéristique de la période d'avant-guerre et elle cherche par tous les moyens à s'en procurer de nouveau le vertige.

Son erreur est immense. Jamais plus l'Europe ne reviendra sur ses positions de 1912, 1913, 1914, si aguichantes pour les beaux joueurs de la Cité. Il n'y a plus d'Autriche, la Turquie s'est rapetissée et durcie, la Russie diminuée est parcourue d'un bout à l'autre de son organisme épuisé par des frissons mortels. L'Allemagne, la Belgique, les États balkaniques ont changé de nature. L'Italie a changé de face, de maître et de desseins.

La révolution économique est encore plus profonde. Aucun des anciens courants, porteurs ou transformateurs de marchandises, ne subsiste. Des zones de famine ont remplacé des zones de pléthore. Tout s'est interverti et modifié. Tel qui devait, réclame. Tel qui prêtait, emprunte. Tel a vaincu et mendie. Tel est vaincu et plastronne. La disparate est double entre le politique et l'économique de 1924 de même qu'entre ceux de 1914 et ceux de 1924. Vouloir ramener ces aberrations à la norme constitue une entreprise de fou, de géant, de ce qu'on voudra, sauf d'homme sensé.

Ce que l'Angleterre n'a pu tout à fait obtenir en 1914, ni en 1915, ni même en 1918, elle compte sur M. Herriot pour le réaliser, à savoir

une combinaison qui lui permette de retarder le prochain conflit franco-allemand jusqu'au moment où les chances britanniques seront au maximum de leur potentiel.

Nous descendons une pente, dont le dernier degré est l'abîme d'une nouvelle guerre, aussi mal préparée que l'ancienne, et ce n'est pas peu dire. Ce qui est nouveau avec la majorité d'aujourd'hui, c'est que nous la descendons en chantant, et un peu plus vite que par le passé.

En attendant l'Angleterre a déjà usé d'une offensive brusquée, dont il est malaisé de se déprendre. Les lacets de M. Macdonald, ses « suggestions » entourent M. Herriot d'un réseau méticuleux où il lui sera très difficile de gesticuler à son aise. Ce n'est pas avec des airs de bravoure qu'on répond à des coups de Jarnac de cet acabit.

M. Herriot dispose encore d'un moyen — d'un seul moyen — de rendre à M. Macdonald la monnaie de sa pièce ; rester chez lui. Il n'en usera pas. Il n'est plus son maître.

René Johannet.

La question irlandaise et l'intérêt français.

On pourrait s'étonner qu'autrefois si prompte et si persévérante dans ses enthousiasmes, tantôt pour la Grèce, quand elle luttait contre l'oppression du Turc, tantôt pour la Pologne tyrannisée par le Russe, tantôt pour la Belgique, quand elle rompait avec la Hollande, tantôt pour l'Irlande, quand elle prenait le monde à témoin par la bouche éloquente d'O'Connell, ou plus récemment, dans son ardente révolte sous les auspices de Valera, on pourrait s'étonner que la France se montre aujourd'hui presque inerte aux appels qui lui viennent encore de cette même Irlande, à travers les murailles épaisses de la prison de Montjoy. Cette surprise serait d'autant plus naturelle que le conflit de l'Irlande vis-à-vis de l'Angleterre se rapproche par plus d'un point de la situation actuelle du pays rhénan vis-à-vis de la Prusse et que l'intérêt vital de la France dans la libération de la Rhénanie devrait la rendre plus attentive encore et plus sympathique au douloureux problème irlandais, si riche en précédents et en exemples précieux.

A peine, cependant, si les incidents de Dublin et de Queenstown, dont plusieurs soldats anglais furent victimes, ainsi que les difficultés relatives à la fixation des frontières entre la petite Irlande protestante du Nord (dont la capitale est Belfast), et l'Irlande catholique du Sud, ont un moment rappelé nos regards sur une question que beaucoup d'esprits ont trouvé commode de classer depuis deux ans dans leurs oubliettes. C'est que les illusions du

continent à cet égard sont entretenues avec soin par les journaux de l'État libre irlandais, sur lequel le Cabinet de Londres a la haute main, ou par les extraits de ces journaux, tels que les filtre la presse britannique. Or, ces organes, en petit nombre, sont les reflets du milieu gouvernemental de Dublin qui ne représente qu'une minorité. La majorité effective, toute acquise aux idées d'indépendance intégrale, telles que les proclame M. de Valera, n'a qu'une ou deux feuilles, publiées sous la rigoureuse censure de l'État libre, parfois en dialecte gaélique, et sans débouché, pour ainsi dire, en dehors du milieu républicain. Derrière ce mur de silence, on sent qu'il se passe quelque chose.

Quelle est donc la situation de cet État libre, issu du traité du 6 décembre 1921 et dont on n'entend guère parler autrement que s'il s'agissait de n'importe quel comté de la vieille Angleterre? On sait que ce traité porte, du côté irlandais, la signature de cinq plénipotentiaires choisis par le *Dail Eireann*, mais que ces délégués outrepassèrent leurs instructions en signant l'acte avant d'en avoir référé à leur gouvernement. Bien qu'une faible majorité du *Dail* ait ultérieurement ratifié cet abus de pouvoir, les républicains n'en protestent pas moins, depuis plus de deux ans, contre ce qu'ils appellent un escamotage. Ils réprouvent, en outre, le fait que l'intégrité du territoire national soit violée par la création d'un gouvernement de 26 comtés à Dublin, d'un autre de 6 comtés à Belfast, chacun de ces régimes prêtant serment d'allégeance au roi d'Angleterre, c'est-à-dire au souverain d'un pays étranger. « L'Irlande, déclarent-ils, n'est pas un Dominion assimilable aux autres, comme le Canada, l'Afrique du Sud, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, terres plus ou moins désertes il y a peu de temps encore, et gagnées sur le sauvage par le blanc. C'est un pays antique, dont l'histoire est vieille de trois mille ans et dont la langue nationale est de beaucoup l'aînée de la langue anglaise. Un tel pays ne peut, de son propre gré, se transformer en Dominion sans renier son passé et tous ceux qui ont donné leur vie pour sauver l'existence de la nation. » Le traité du 6 décembre 1921, d'autre part, n'a jamais été soumis, comme il aurait dû l'être, à un referendum de tout le corps électoral. La dernière consultation populaire en Irlande eut lieu au mois de mai 1921, quand 75 pour 100 des électeurs votèrent pour la République irlandaise, une et sans partage.

Cette disproportion entre les deux partis, celui de l'allégeance britannique et celui de la souveraineté irlandaise, se traduit au sein même du gouvernement de Dublin par les chiffres les plus suggestifs. Le nombre des députés élus aux élections dernières fut de 153. Les membres républicains, au nombre de 46, n'ont pas le droit d'occuper leurs sièges. D'autres s'abstiennent de leur propre gré. L'opposition permanente n'en compte pas moins une trentaine de voix, dans un « quorum » minuscule, où c'est souvent la moitié plus un qui légifère.

C'est donc avec une perpétuelle minorité réduite à un tiers environ des élus que le gouvernement de l'État libre d'Irlande prétend représenter son pays.

La façon dont il le gouverne n'a rien, d'ailleurs, qui doive nous être très sympathique. Outre un nombre considérable de prisonniers politiques, dont beaucoup pratiquent la grève de la faim, la procédure générale du cabinet de Dublin, inspirée et soutenue par le cabinet de Londres, fournit, au nom de la Loi de Coercition, des exemples de rigueur sur lesquels la presse anglaise jette pudiquement un voile. Mais, ce qui doit surtout éveiller notre vigilance, c'est que, lors de la dernière Conférence impériale tenue à Londres, les déclarations inquiétantes de lord Curzon, sur les relations à venir entre l'Angleterre et la France, furent pleinement endossées par le général Smuts, délégué africain, dont la germanophilie est bien connue, et par le représentant irlandais, M. O'Higgins, ministre de l'Intérieur de l'État libre.

La majorité républicaine, en présence de ces déclarations, s'est vivement émue des perspectives rattachées à certaines clauses du traité de Londres, spécifiant nettement la subordination militaire de l'Irlande, en cas de conflit de la métropole avec un pays étranger.

D'autre part, dans le domaine économique, l'État libre est chargé d'une portion considérable de la dette de l'Empire, 3 ou 400 millions de livres sterling environ, dont le service ne peut qu'écraser un budget déjà en grave déficit et obéré par une longue et cruelle guerre civile.

Ce qui avive chez les Irlandais le sentiment de ces abus, c'est la conscience grandissante du développement et de l'expansion qui seraient permis à leur patrie sans les obstacles intéressés qu'y oppose la domination britannique. L'Angleterre surindustrialisée a besoin d'avoir à son côté une grande ferme, une vaste exploitation rurale pour sa consommation de produits agricoles. Le renforcement de l'industrie irlandaise rendrait la population plus dense et ralentirait l'émigration qui la décime. Tel qu'il est, le régime actuel n'a rien changé d'essentiel au régime antérieur et assujettit comme lui la clientèle de l'île aux fabricants de la métropole.

C'est à ces déceptions que répondent les récentes mutineries de Dublin et de Queenstown dans l'armée de l'État libre. Les effectifs de cette armée avaient été réduits par la dernière Conférence impériale de 50 000 hommes à 18 000. Belle occasion pour une épuration de grande envergure dans des cadres où se conserve en majorité la doctrine républicaine dont le chef de l'armée irlandaise, Michaël Collins, avait naguère donné la formule quand il s'écriait : « Avec ou sans traité, j'ai juré allégeance à la République... Je ne trahirai pas mon serment !... »

C'est ce qu'ont rappelé les chefs des mutins, le major général Tobin et le colonel Dalton, dans une lettre qui a été publiée, et où

ils mettent en cause la volte-face de Michaël Collins, en regard de la bonne foi de ses soldats, et de leur fidélité à la cause qu'ils avaient défendue avec lui.

En dehors de la crise militaire, la situation politique inspire de sérieuses préoccupations. Des élections partielles ont donné l'avantage au parti républicain dans la proportion de 25 à 50 pour 100. Elles portent à penser que des élections générales amèneraient dans un flot irrésistible les républicains au pouvoir.

Enfin, au grand émoi des « Unionistes », le gouvernement de l'État libre se dispose à envoyer des représentants diplomatiques à l'étranger, tout comme le Canada qui, ayant déjà des commissaires au dehors, se prépare à y envoyer des ministres. Si enclins que puissent être ces agents à se régler sur les mots d'ordre venus de Londres, la force des choses les amènera maintes fois, aux États-Unis surtout, à se trouver en désaccord avec les représentants de la métropole. Des rivalités, des frictions, des ressentiments sont à prévoir.

Si l'opinion, en France, restait indifférente à ces éventualités, ce serait de notre part une faute d'autant plus lourde que l'on compte, aux États-Unis, de 12 à 15 millions d'Irlandais, parmi lesquels circule un courant de sympathie de plus en plus prononcé pour la France. Il y a là un élément d'importance à utiliser par nous pour faire contrepoids aux éléments de formation et de doctrine germaniques, et pour donner un point d'appui de plus, dans les sphères dirigeantes de l'Amérique du Nord, aux intérêts français vis-à-vis de l'Allemagne.

Ces intérêts qui sont à la base de toute notre politique se retrouvent même dans la question d'Irlande, tout éloignée qu'elle en paraisse. Si l'Angleterre combat avec tant d'acharnement les tentatives séparatistes en Rhénanie, c'est, entre autres inquiétudes, parce qu'elle craint de voir se constituer, dans la vallée du Rhin, un système politique qui serait un précédent et un modèle pour l'Irlande encore tributaire et sujette. Chose singulière : la question irlandaise n'est pas suivie de plus près en Rhénanie que chez nous, et les Irlandais, de leur côté, ne connaissent de la question rhénane que les commentaires hostiles qui lui sont consacrés par la presse britannique. Et pourtant, que d'analogies entre les deux grandes agglomérations ethniques vis-à-vis de l'État dont chacune subit la suzeraineté plus ou moins déguisée, mais réelle : différence de race et d'origine, différence de religion par la prédominance du catholicisme, exploitation fiscale, économique, administrative et militaire. Aussi, est-ce à nos journaux, à nos hommes politiques, à nos écrivains, en attendant mieux, de réunir les mains de ces populations qui s'ignorent.

Paul Le Faivre,
Ministre plénipotentiaire.

LES LETTRES

« MIRACLES », PAR ALAIN-FOURNIER

Il faut entendre ce mot *Miracles*, adopté pour nommer ce livre, un peu au sens où Péguy entendait le mot *Mystères;* c'est-à-dire qu'en dehors du trait un peu médiéval qui cerne et entoure les images, autant dans *Miracles* que dans le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* ou celui de la *Tapisserie de Sainte-Geneviève*, on découvre à ces écrits un caractère de pureté, d'effusion intérieure, qui fait d'eux autant de petits tableaux primitifs et simples.

Fournier nous dit qu'il était demeuré une fois très frappé de cette physionomie vraiment candide, toute de rayonnement intérieur, de la *Beata Beatrix* de Rossetti, qu'il avait admirée à Londres, portrait que lui-même déclarait « vertigineusement particulier » en ce sens que cela réveillait dans son souvenir, par une sorte de sourde réminiscence, l'image attendrie des paysages de son enfance. A ce point de vue, ce n'est pas en vain que Maurice Barrès put établir une fois, par un mot, une sorte de filiation entre Charles Nodier et Alain-Fournier. Non seulement, chez l'un et chez l'autre, c'est la même part de rêve, la même part d'illusion communiquant aux faits et aux épisodes la même diaphanéité, le même charme, enfin ce pouvoir de merveilleux que nous reconnaissons à l'ancien et au jeune conteur ; mais encore « l'innocence, la pudeur, la jeunesse, l'amour, ces roses de la vie qui ne fleurissent qu'une fois » sur le front des jeunes filles et dont Charles Nodier a parlé justement, Alain-Fournier en a fait la parure de ses modèles. Et ce sont elles vraiment, ces vertus de la

jeunesse, ces grâces de l'enfance qui animent cet art de l'auteur de *Miracles* et font le meilleur et le plus persuasif de son pouvoir.

Dans une introduction composée avec ferveur, et qui retrace de la physionomie et de l'œuvre d'Alain-Fournier une image vraiment belle, M. Jacques Rivière veut bien nous dire qu'en dehors de ses contes, l'écrivain disparu avait laissé les fragments inédits d'un roman intitulé *Colombe Blanchet*. En épigraphe à cette œuvre nouvelle, et dans laquelle nous devions le retrouver avec ses qualités encore épurées et agrandies, Alain-Fournier avait choisi ces mots de l'*Imitation*, d'une expression tout ineffable : *Je cherche un cœur pur et j'en fais le lieu de mon repos.*

Cette recherche de la pureté, Fournier semble, pour ainsi dire, en avoir fait le mobile de tous ses actes littéraires. C'est en cela que ces actes mêmes, les moins livresques qu'on connaisse, sont, avant tout et surtout, des actes de foi. Tout à l'heure, à propos de Péguy, et de l'influence souvent prépondérante dans certains cas que Péguy exerça sur Fournier, nous reviendrons sur la signification toute de croyance de ces actes écrits. Pour l'instant, nous voulons montrer seulement que ceux-ci n'étaient rendus possibles qu'autant que le jeune écrivain, dont les années n'avaient pas émoussé le talent, se retrempait continûment dans ses souvenirs d'enfance, dans cette atmosphère du pays natal au milieu de laquelle il lui était si doux de respirer et de vivre. Même au loin, même éloigné de son Berri natal, le jeune homme délicat, charmant, qu'était Fournier, en revenait toujours, par la pensée au moins, à ce vieux terroir.

A Londres, nous l'avons vu, devant la *Beata Beatrix*, se souvenir de ces bords du Cher dont il a donné, dans le *Grand Meaulnes*, une peinture si parfaite ; enfin, dans les fragments de *Colombe Blanchet*, lorsqu'il lui arrive d'évoquer, par la bouche de l'un de ses personnages, « le tendre paradis perdu de la première enfance », nous savons bien de quel paradis perdu entend parler un tel poète. Ce paradis est le même que le petit écolier d'Epineuil-le-Fleuriel avait découvert autour de lui, tantôt en se promenant avec ses parents, tantôt pendant les heures de l'étude, en jetant un regard avide à travers les vitres de la salle de classe de la modeste petite école communale où, déjà, il se laissait aller à rêver d'aventures.

* * *

Adorables réminiscences ! Dans le lointain d'une campagne discrète et dans laquelle les nuages qui circulent semblent toucher le haut des arbres et les frôler de leur écharpe, le poète de *Miracles*

revoit la vieille résidence qu'il admirait déjà quand il était, par ses manières choisies, ce petit écolier distingué, ce petit « seigneur » en blouse noire et grand col blanc dont lui-même a parlé...

... quelque maison à deux tourelles
Avec peut-être un nom comme les livres de prix
Qu'on lisait en juillet, quand on était petit...

résidence qui rappelle celle que Perrault a donnée à la Belle au bois, Francis Jammes à Clara d'Ellébeuse, et dont Fournier lui-même ouvrit le vantail devant Yvonne de Galais, la jeune fille coiffée à l'ancienne mode et dont retombent les torsades sous un grand chapeau de paille à rubans.

Car, des jeunes filles, autant dans *Miracles* que dans le *Grand Meaulnes*, sous la plume d'Alain-Fournier, il en est comme des paysages. Les paysages sont trempés de rosée, embellis de fleurs ; ils dégagent un parfum de framboise et de pêche mûre ; ils exhalent aussi la tendre odeur des lilas. C'est comme dans Nerval, s'ouvrant devant les yeux surpris, émerveillés,

...silencieuse et verte
Une vallée humide et de lilas couverte...

Cette vallée conduit à un beau domaine, à ce refuge du *Pays sans nom* où tout est irréel, où tout, en paraissant fictif et vaporeux, repose cependant sur la réalité et sur le souvenir. Mais les jeunes filles ! Ces jeunes filles qu'on croyait purement romanesques, ont vécu, elles aussi, d'une vie humaine dans ces vrais paysages. Ainsi les *Filles du feu*. Gérard ne les avait pas inventées. La preuve en est qu'on en a retrouvé les traces d'une Sylvie authentique. Enfin ne sait-on pas aujourd'hui quelles femmes bien précises, d'un caractère bien vivant, se cachaient derrière Aurélia et Adrienne?

Yvonne de Galais, l'héroïne du *Grand Meaulnes*, a vécu, elle aussi, de cette vie terrestre. M. Jacques Rivière, dans son introduction à *Miracles*, nous le donne à entendre : Alain-Fournier fit une fois à Paris, sur le Cours-la-Reine, la rencontre d' « une jeune fille merveilleusement belle... » qui ne fit, dans sa vie, que passer comme un éclair, mais dont le rayonnement suffit à le transfigurer. Car, des jeunes filles, Alain-Fournier, autant qu'Émile Despax sans doute (un autre écrivain tombé à la guerre) aura été le parfait poète. Seulement, tandis que Despax restait imprégné du souvenir des belles de Chénier et de Musset, des coquettes dont nos aïeux suivaient l'ombre et baisaient le bout des doigts vers 1830, lui, Fournier, songeait toujours à sa *Beata Beatrix;* et le romanesque qu'il

prêtait aux visages féminins ne cessait pas un instant de s'accorder dans son œuvre avec ce sentiment de l'ineffable dont nous voyons, par *le Miracle des trois dames de village*, qu'il sut tirer un parti si heureux.

...Oh! Belle qui viendrez,
Vous ouvrirez la grille un soir mouillé de mai...

écrit-il.

Cependant cette grille, nous connaissons aujourd'hui assez Alain-Fournier pour savoir qu'elle ouvre sur un vieux domaine, qu'elle est à l'entrée du *Pays sans nom* et que le chemin dont elle défend l'accès est simplement celui de ce merveilleux dont ces parfaits *Miracles* se trouvent animés à toutes les pages comme d'un latent prestige, un secret sortilège.

*
* *

Mais de tous ces miracles, le plus surprenant, le plus admirable est, selon moi, celui de la vie et de la mort d'Alain-Fournier lui-même. Et ce miracle, qui se joue tout entier dans l'âme, est celui de ce jeune homme qui avait tant de talent, qui portait dans son cœur un si beau trésor, et qui nous a quittés si brusquement, sans laisser de traces, dans la nuit et l'horreur de la guerre.

Du Grand Meaulnes, son héros favori, Alain-Fournier n'avait-il pas écrit, non sans un accent qui émeut, si on applique cette réflexion à lui-même : « Il est, dans le monde, comme quelqu'un qui va s'en aller? » Eh bien! Alain-Fournier, tout comme le Grand Meaulnes, était, lui aussi, parmi nous, dans l'état précaire de quelqu'un qui va s'en aller! Et c'est justement parce que cet écrivain si délicat et si vibrant avait ce pressentiment d'une disparition brutale, presque subite, qu'il est si intéressant de le suivre, pas à pas, dans tous les détours d'un talent plein de caprice, à travers les méandres d'une conscience avide de croire, avide d'infini, et qui, plus qu'aucune autre de cette qualité, lasse de la terre et lasse des hommes, aspire à pénétrer dans un domaine plus parfait encore que celui du plus beau des paysages, ce domaine céleste que Francis Jammes et Paul Claudel lui avaient entr'ouvert, mais où il semblait, avec les années, que Charles Péguy, devenu pour lui un guide spirituel et un ami sûr, dût l'amener peu à peu et plus complètement.

Dans le respectueux et fidèle portrait qu'il a tracé de son ami, M. Rivière n'a-t-il pas été amené à dire : « Il y aurait toute une étude, presque un roman à écrire sur les relations de Fournier avec Péguy? » Ces relations, particulièrement dans les deux ou trois années qui précédèrent la guerre, avaient pris un caractère d'intimité qui

s'explique, non seulement par une ressemblance d'origine, mais aussi par une communauté de sentiments.

Péguy, né de paysans orléanais, était fils du sol, fils de la terre et de la vigne ; et c'était aussi un rural que Fournier ! Issu de souche berrichonne, fils d'un instituteur de village, il avait, tout comme son compagnon, le goût des humbles, des âmes simples attachées à leurs traditions et à leur pays. De là ce rapprochement si étroit entre les deux hommes, rapprochement dont nous trouvons, dès 1911, la trace visible. Alain-Fournier vient-il, en effet, à cette date, à publier *le Miracle de la fermière*, qu'aussitôt Charles Péguy, qu'on ne trompe pas sur la qualité et reconnaît les modèles rustiques qu'il a tant aimés lui-même, ne peut se retenir de crier sa joie, d'affirmer son enthousiasme. « Quand j'ai été là dedans, mon vieux, vos paysans si beaux !... »

Ainsi entre eux, entre Péguy et Alain-Fournier, il semblait que ce fût comme entre le Grand Meaulnes et le petit écolier Seurel. Tous deux mettaient en commun leurs aspirations, leurs sentiments, et, le mot ici n'est pas de trop, aussi leur ferveur religieuse. De celle-ci, au cours d'une correspondance qu'il entretint avec M. Jacques Rivière, Alain-Fournier apporta constamment le témoignage. D'abord, de Mirande, où il fut envoyé comme sous-lieutenant, dès 1911, l'auteur des présents *Miracles* ne cache pas celui qu'a réalisé en lui un pèlerinage effectué à Lourdes. « Si tu as cru, écrit-il à son ami, que je passais un seul jour sans souffrir, et si, cependant, tu n'as pas vu que depuis trois ans la question chrétienne ne cessait de me torturer, certes tu m'as méconnu, certes tu t'es beaucoup trompé. Si je puis entrer tout entier dans le catholicisme, je suis dès ce moment catholique. »

De telles dispositions devaient naturellement par la suite amener l'auteur du *Grand Meaulnes* à se rencontrer, sur bien des points, avec celui du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Péguy, quelque temps avant son ami, avait passé par les mêmes phases, les mêmes combats intérieurs. Dès 1912, lors d'une « conversion » qui s'affirmait de plus en plus dans sa vie et dans ses œuvres, il avait fait savoir, lui aussi, à son ami Lotte, toujours de cette façon brusque qui était la sienne : « Mon vieux, j'ai beaucoup changé depuis deux ans. Je suis un homme nouveau. J'ai tant souffert et tant prié ! » Quel exemple c'était là pour un être affiné, sensible, rêveur comme Fournier, un être qui avait pu dire une fois que la lecture de l'Évangile l'avait « porté au paradis ! »

Encore que Péguy, âme loyale, eût parfaitement en horreur tout ce qui, de près ou de loin, pût ressembler à un enseignement, à une

direction, les chemins parallèles que ces deux âmes d'élite avaient parcourus depuis leur pays d'origine, arrivaient maintenant à se rejoindre en une route unique. Et cette route, c'était la bonne route de France, au pavé dru, aux vieux relais, celle qui conduit à Notre-Dame de Reims, Notre-Dame de Paris, Notre-Dame de Chartres ! Le fameux poème de Charles Péguy : *Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres*, sur lequel on a tant épilogué et qui est si beau, renferme tout un monde d'allusions au travers desquelles on aperçoit, entre les strophes, ce signe fraternel que le poète adresse à un ami.

Cet ami, dans la circonstance, c'est Alain-Fournier. « Mon enfant, écrit Péguy à Fournier, vous commencez à me déconcerter un peu avec ce regret persistant de ne point être venu à Chartres. J'y suis allé pour vous autant que pour moi, vous le savez. » Ce que Péguy ne dit pas, dans cette lettre, c'est qu'il y était allé aussi pour un autre,

...pour ce pauvre garçon
Qui mourut comme un sot au cours de cette année.

« O Vierge ! » ajoute le pèlerin pensant à ce jeune homme dont la fin avait été tragique,

O Vierge, il n'était pas le pire du troupeau.
Il n'avait qu'un défaut dans sa jeune cuirasse,
Mais la mort qui nous piste et nous suit à la trace
A passé par ce trou qu'il s'est fait dans la peau...

Alain-Fournier entendait ces accents un peu prophétiques. Mentalement, lui aussi, dans le tourment de sa conscience, il se tournait vers Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame de Paris ou Notre-Dame de Reims. Tel de ces *Miracles*, notamment le *Miracle de la fermière*, est bien le témoignage des sourdes et secrètes préoccupations qui l'agitaient alors. Dès 1911, date à laquelle il écrivit ces pages, quelque chose de miraculeux scintille, étincelle déjà dans cet art d'un poète. Péguy ne s'y était pas trompé. Quant à lui, Alain-Fournier, qui aimait tant le romanesque et l'aventure, nous savons bien où il est parti. C'est vers ce *Pays sans nom* qu'il aimait tant à imaginer, pays qui ressemblait à celui des bords de son Cher natal, et dont il a, de son vivant même, à travers l'un de ses livres, exprimé la douceur et la transparence, enfin montré le paradis.

Edmond Pilon.

LES BEAUX-ARTS

LE SALON DES TUILERIES

Le Salon des Tuileries s'est proposé d'*écrémer* les autres Salons et d'accueillir avec discernement les inconnus de talent. De fait on ne compte, à l'actif du jury, aucune exclusion scandaleuse : c'est un succès. Nous n'aurons pas le mauvais goût de reprocher aux organisateurs l'absence de certains peintres, comme d'autres n'ont pas manqué de le faire avec joie, lors du dernier Salon des Indépendants.

Nous trouvons ici M. Besnard, M. Aman-Jean, M. Prinet et d'autres peintres très représentatifs de « la Nationale », bien qu'ils aient exposé à l'Automne. Et aussi M. J.-E. Blanche. Eh bien ! comme disait M. Fels, ce n'est pas si mal que ça la peinture de M. J.-E. Blanche ! Pas si bien non plus que M. Fels le laisse entendre. Il faut savoir que M. J.-E. Blanche, honni naguère comme un affreux pompier, a su flatter l'encolure de Dada qui lui rend à l'occasion de menues politesses. N'oublions pas le mot paradoxal, mais profond de M. Pierre Mac-Orlan : la peinture moderne est une question de camaraderie.

Les deux peintures les plus curieuses du Salon sont l'œuvre de deux artistes étrangers dont j'ai plaisir à signaler le grand talent, le Norvégien M. Per Krog, et M. Chagall, qui est Russe. L'un est, sauf erreur, le neveu du paysagiste Fritz Thaulow qui se rendit célèbre en son temps par une rare habileté à peindre des rivières normandes. Ses tableaux rapportés d'un voyage en Tunisie, et que l'on vit cet

hiver à la galerie Weill, nous avaient absolument séduit. Sonart respire la santé et la force, même dans l'étrange et la cocasserie. Son portrait de jeune femme d'un émail brillant et solide a fait grand effet. On y découvre, à s'attarder devant, beaucoup de traits délicats. Voilà un peintre.

M. Chagall concourut aux réformes tentées par les bolcheviques dans le domaine des beaux-arts. Il réside maintenant parmi nous. Visionnaire, il n'est pas sans rappeler, avec un goût et des moyens tout autres, Eusor et Odilon Redon. Son *double portrait* est d'une transparence et d'un éclat extraordinaires. On a parlé de peinture spirite. Il faut entendre par là que les formes sont chez M. Chagall singulièrement affranchies de la pesanteur ; elles flottent, non dans un brouillard, mais dans un azur sombre et pur. Il y a dans tout ce qu'invente M. Chagall un air de rêverie qu'il serait navrant de voir tourner à la manie et à l'obsession...

Voilà des ouvrages qui parlent à l'imagination et dont l'intérêt n'est pas seulement relatif, à l'opposé de tant de tableaux qu'il faut situer dans une évolution, une tendance, un groupe, que sais-je, bref dans un commentaire didactique. Trop de peintres ont coutume de s'excuser de ce qu'ils ont fait sur ce qu'ils ont voulu faire. Ils cherchent autour d'eux, mais jamais en eux-mêmes, comme s'ils craignaient de se connaître. On a débarrassé le peintre moderne de toutes les entraves, de toutes les règles du savoir et de la tradition qui étaient censées l'étouffer, et le voici embarrassé de ses mouvements. Depuis que l'art est libre, on dirait que les artistes ne savent plus l'usage de la liberté.

Il faut ajouter que l'indépendance, l'indifférence aux mots d'ordre des coteries offrent de certains risques. Témoin M. Marchand que nous tenons pour une des fortes têtes de sa génération. On ne le rencontre pas dans les brasseries, dans les salles de rédaction des revues d'art, dans les manifestations où une certaine aristocratie se frotte aux danseurs esthètes et à la bohème de Montparnasse. Cela lui fait tort, d'autant que son talent sincère et contenu n'est pas pour attirer les amateurs d'esbroufe et de contorsions. Sa *Dormeuse* et surtout un délicieux *Paysage de Provence* s'en passent fort bien.

On doit la vérité à ses amis : je n'aime pas la *Femme assise* de M. Valdo Barbey. C'est lourd et, tranchons le mot, vulgaire, ce qui est un comble, car la nature de ce peintre est toute distinction et délicatesse. Mais je n'irai certes pas lui reprocher, pas plus qu'à M. Daragnès par exemple, de se montrer sensible à l'attrait de l'art puissant de M. Segonzac. Car c'est ce dernier que l'on voudrait

atteindre, à travers les disciples qu'on lui attribue. Mais en revanche, quels trésors d'indulgence pour tous les raccommodeurs de guéridons et de guitares, liquidateurs perpétuels des anciens stocks cubistes !

Je crains fort que M. Charles Guérin n'ait pas non plus la faveur du snobisme, en ce moment. Cela n'empêche pas son *Buste à l'épaule nue* d'être savoureusement et solidement peint avec un naturel, un dédain du style emprunté qu'on voudrait voir chez beaucoup de jeunes. Est-ce servir ceux-ci que de les flatter sans mesure? Je ne suis pas le dernier à prôner les mérites d'un Favory, d'un Gromaire, mais quelque nobles que soient leurs ambitions on attend d'eux quelque chose d'aussi achevé, en son genre, que l'envoi de M. Laprade : *Musique*, et ce ravissant *Balcon* de M. Lebasque. Ce ne sont certes pas des découvertes, mais il faut faire sa place à la qualité, rendre hommage au talent reconnu et classé quand il paraît encore supérieur à soi-même. Et c'est le cas.

Le grand nu de M. Maurice Savreux est digne d'attention : peinture scrupuleuse, art un peu dénué de flamme, mais qui dépasse ce qu'on connaissait de ce peintre. Un paysage de M. Ottman est une merveille d'habileté immodeste. Il ne manque à M. Le Caradek que quelques relations pour être mis à son rang. C'est un paysagiste charmant. Il y a une ambition sympathique, du mouvement dans une composition d'un mouveau venu, M. Salvado. M. Dubreuil est bien représenté. Sa *Route dans les rochers* est une des choses séduisantes du Salon. Une figure de Demeurisse, peinte d'une manière un peu sommaire, ne manque pas de charme. Une nature morte de M. O'Conor a toujours l'air de s'ouvrir comme une grenade sanglante. Il y a du sentiment et un effet de couleur original dans le double portrait de femmes de M. Lucien Maillol.

M. Clairin recommence, dans le goût de notre temps, avec des moyens du même ordre, l'évolution décorative de M. Flandrin.

M. Ekegarth avec ses mythologies d'un humour mystérieux fait quelquefois songer à un Henner plus tourmenté et plus subtil.

Mme Cheriane a fait d'immenses progrès. Elle tient son métier de Friesz et de Derain, d'elle-même une certaine fougue sensuelle, et d'une volonté un peu factice le goût des sujets vulgaires. Mme Vera Rockine, au contraire, découvre la nature méridionale avec pudeur et ravissement.

M. André Lhote paraît ici moins systématique et moins occupé d'enseigner que de séduire, par une gamme assez proche de celle de M. Bissière. Mais ce dernier va plus loin dans la voie naturaliste. Ceci n'est pas un blâme : pour les vrais peintres, la nature est toujours sans danger. Rien n'empêche d'y méditer. M. André More

expose une Baigneuse « ingriste » sans affectation et un haras peuplé de chevaux bien observés, encore qu'à travers une lunette à verres stylisants. Mais voilà un peintre qui sait composer.

Un grand hall reçoit les œuvres de sculpture en bonne lumière. M. Antoine Bourdelle a exposé la Frise couronnant le cadre de scène à l'Opéra de Marseille. L'effet général est puissant, mais les deux figures centrales ont un certain air de convention avec les ailes déployées qui rappellent trop l'épervier égyptien dont l'art décoratif a tant abusé. C'est cependant une belle œuvre. Le monument lui-même paraît d'ailleurs fort bien conçu et pour autant qu'on en peut juger sur esquisse, le plafond de M. Carrera a le mérite d'être en harmonie, quant aux mouvements, avec la frise du sculpteur. Les envois de MM. Guenot et Halou sont à signaler, l'un gracieux, l'autre très dense. M. Lepschitz qui, paraît-il, a du génie, fait paraître son ordinaire pauvreté d'imagination. Il équarrit les lieux communs du cubisme avec un sérieux doctrinal qui désarme. Ces objets sont destinés à orner le monument de la Fondation Barnes. C'est un musée de l'art moderne édifié par un riche Américain. Le choix des œuvres destinées à représenter l'art français a été fait avec un arbitraire et un parti-pris qu'il faudra mettre un jour en lumière. Faute de place je ne puis que mentionner le portrait de fillette de M. Jacques Thévenet, discret et pénétré, les envois de M. Lucien Mathelin, surtout ses dessins aux deux crayons, de MM. Gerber, Francis Smith, Ladureau, Bompard, Girieud, le portrait de M. Jacques Copeau par M. Louis Bouquet, et signaler l'exceptionnel intérêt de la section de gravure. On retrouve ici MM. Dufresne, Laboureur, Kayser, Lespinasse, Léopold-Lévy, Hazegawa, Frelant, Verge, Sarrat dont j'ai dit, à l'occasion de l'exposition des *Peintres graveurs* les mérites divers. M. Galanis, absent, est cependant représenté par quelques-uns de ses imitateurs dont M. Siméon n'est pas le moins indiscret. MM. Beaufrère, Belhaud, Mlle Gabrielle Faure, MM. Ouvré, Ben Sussan, Coubine, Asselin, dont la *Maternité* est une des bonnes peintures du Salon, contribuent à donner à cette section, très bien présentée, un agrément varié et instructif.

D'une manière générale et si l'on veut absolument tirer une conclusion, elle serait plutôt optimiste. Nous assistons, semble-t-il, à un timide retour à l'esprit de délectation, au désir de plaire, de flatter les yeux. De là à vouloir intéresser l'imagination et l'esprit, autrement qu'avec des systèmes, il y a loin encore. Mais le dégoût de l'absurde et de l'artificiel commence à gagner les déformateurs naguère les plus convaincus.

Roger Allard.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE GÉNÉRAL NOLLET

Des familiers du général Nollet rapportent que les meilleurs souvenirs de sa carrière datent du temps qu'il était commandant militaire du Sénat.

Il ne faudrait pas en conclure que le nouveau ministre de la Guerre fût un intrigant et qu'il eût en mépris le métier des armes : on lui a fait injure en le comparant aux généraux Sarrail et Percin qui sont des sectaires. Les personnes qui ont approché le général Nollet, les officiers qui ont servi sous ses ordres sont unanimes à reconnaître qu'il est un honnête homme, doué d'une belle intelligence et qu'il a conservé de ses études à l'Ecole polytechnique l'esprit de méthode et d'analyse, le goût de l'ordre et de la clarté qui fait que les polytechniciens équilibrés sont aptes à la direction des entreprises les plus variées.

Cependant, à l'exception de quelques amis personnels, sa désignation comme ministre de la Guerre n'a satisfait personne. Ce n'est pas seulement parce qu'il est assez rare qu'un militaire réussisse au ministère de la Guerre : c'est parce que les résultats de sa mission à Berlin n'ont pas créé en sa faveur un très grand mouvement de sympathie et c'est parce qu'en dépit de ses qualités intellectuelles il semble assez sujet à subir l'influence du milieu, ce qui ne laisse pas d'être inquiétant pour le ministre d'un cabinet qui tient à pratiquer la politique d'un parti.

Né en 1865, *le général appartient à la génération qui a appris à haïr et à mépriser le « culte de la force », ce qui conduit à détester et à dédaigner la force elle-même. Contrairement à une opinion répandue, nous ne croyons pas que les militaires contemporains aient tous échappé à ce sentiment.*

Sans doute les hommes qui ont embrassé la carrière militaire après la guerre de 1870 *étaient moins déprimés que les autres jeunes gens de leur âge par les lamentations sur l' « année terrible » dont leur enfance fut accablée. Mais, en mûrissant, ils n'ont pas toujours échappé aux théories à la mode.*

Avec le mépris ou la peur de la force sous toutes ses formes, le second caractère dominant de cette génération fut la passion de l'éclectisme et la prétention à la « polymathie ». Se consacrer passionnément, exclusivement à un état, à une fonction ou à des principes lui a toujours paru une marque d'inintelligence, exception faite pour les sceptiques et les négateurs en faveur desquels l'outrance était admise.

Il est résulté de ces tendances une singulière évolution d'un monde militaire qui n'avait pas la pratique de la guerre, évolution hâtée mais non provoquée par la trop célèbre « Affaire ». Les officiers d'avenir se consacrèrent à l'étude beaucoup plus qu'à l'action, une action qui ne se manifestait d'ailleurs que par les exercices monotones des casernes, par des manœuvres et des figurations dérisoires. Les qualités de tempérament que l'on recherchait autrefois furent sacrifiées au profit des qualités cérébrales.

Ceux de ces officiers qui croyaient à la guerre s'en faisaient une idée fausse. Beaucoup, en tout cas, ne la considéraient plus comme une école d'énergie, moins encore comme la dispensatrice de la gloire; ils tendaient même à la croire impossible comme contraire à la doctrine du progrès, ou comme absurde en raison de l'injustice fréquente de ses effets, de l'illogisme de son déchaînement et surtout du rôle excessif que le hasard semble jouer dans sa conduite. D'autres enfin pensaient volontiers qu'il est préférable — parce que plus intelligent — de désarmer un ennemi qui chancelle en traitant avec lui plutôt qu'en l'écrasant; opinion humanitaire contraire aux enseignements de l'histoire et à la philosophie de la guerre. Pour mettre des noms sur ces dispositions d'esprit, il suffirait de citer deux des ministres qui ont résidé avant 1914 *rue Saint-Dominique : le général Picquart et le général Brun.*

Nous ne voulons pas dire que le général Nollet personnifie tous ces travers, travers tels qu'aujourd'hui encore un général n'est pas obligatoirement autoritaire et que sa susceptibilité ne l'empêche pas toujours de se plier aux conventions de la politique. Le général Nollet ne les personnifie pas, mais il en a les caractères généraux — corrigés par l'intel-

ligence et par l'éducation — au point qu'il est notoirement un fidèle de certains cénacles où l'on a la prétention d'exalter la « raison » et d'en pratiquer le seul culte. Ainsi s'explique sa préférence rétrospective pour son séjour au Palais du Luxembourg.

Jusque-là, il avait fait la carrière normale d'un polytechnicien breveté. Sitôt promu chef d'escadron, il avait été nommé professeur adjoint à l'École de guerre. Il y resta quatre ans, puis fut affecté à la direction de l'artillerie au ministère de la Guerre et y rendit des services plus clairvoyants que de simples services de bureau; ensuite, comme directeur d'un cours de tir, il collabora à l'étude de diverses questions techniques et notamment de l'aviation d'artillerie. C'est après cela qu'il reçut le commandement militaire du Sénat. On conçoit bien que l'officier nommé à ce poste doit être d'un loyalisme républicain à toute épreuve et que son aspect extérieur, son abord doivent être plutôt ceux d'un homme du monde que d'un guerrier.

Pour le colonel Nollet, le monde politique n'était pas une révélation, mais l'ambiance parlementaire le délassait des travaux techniques. Enfin, il pensait s'améliorer en employant son activité à d'autres besognes que les besognes professionnelles.

La guerre le surprit dans l'exercice de ces fonctions. Il fit, au cours des hostilités, une carrière honorable : commandant une brigade en décembre 1914, *une division en* 1915, *un corps d'armée depuis* 1916 *jusqu'à la fin de la guerre, avec une interruption de quelques mois pour remplir le rôle d'inspecteur général de l'artillerie au G. Q. G. Il semble qu'il ait apporté partout ses facultés de travailleur méthodique et de breveté consciencieux auxquelles il a peut-être manqué la flamme de l'enthousiasme et de la foi ou simplement une énergie exceptionnelle pour pouvoir remplir un rôle plus éminent. Il est de ceux, en tout cas, qui n'assumèrent pas de lourdes responsabilités et qui ne provoquèrent ni attachement ni haine.*

Après l'armistice, le général Nollet exerçait le commandement du I^er^ *corps d'armée à Lille lorsqu'il se vit confier en juillet* 1919 *la présidence de la Commission de désarmement à Berlin. Il est intéressant de noter que la plupart des officiers généraux auxquels furent confiées des missions politico-militaires en exécution des clauses de l'armistice ou du traité de paix furent des officiers fermement attachés au régime et à ses principaux représentants.*

Si l'on admet que le caractère du général Nollet et sa conception de la politique extérieure s'accommodaient bien des directives reçues de Paris, on doit reconnaître qu'il montra de l'habileté dans l'accomplissement de sa mission et même de la fermeté chaque fois qu'il était possible.

Du moment qu'on ne signait pas la paix à Berlin, qu'on n'occupait

pas en force la capitale ennemie et qu'on acceptait de discuter avec l'adversaire sous l'œil jaloux d'alliés soupçonneux, il ne fallait pas que notre représentant désirât mater les Allemands, mais bien plutôt les manœuvrer. Il était préférable de trouver en lui un fonctionnaire obéissant et habile plutôt qu'un guerrier victorieux et vindicatif, et l'on peut dire que le général Nollet fut nommé président de la Commission de désarmement pour les mêmes raisons qui lui avaient fait confier la garde du Sénat.

Son rôle était difficile : il devait, avant d'agir sur les Allemands, s'entendre avec les Anglais, et, si possible, avec le corps diplomatique, éviter toute initiative qui eût risqué de provoquer un désaveu, avoir assez d'énergie pour empêcher le gouvernement du Reich de se réfugier dans un maquis procédurier, enfin ne pas négliger d'éventer les nombreux pièges semés sous ses pas par ses différents adversaires, lesquels étaient surtout désireux de le faire sortir de son rôle. Son erreur a consisté à croire qu'il pourrait faire œuvre utile avec les moyens dont il disposait; il a cru à l'efficacité du contrôle, ou du moins il y a cru aussi longtemps qu'il n'a pas mesuré l'énormité de la mauvaise foi allemande.

Que les qualités nécessaires pour réussir ou tout au moins pour subsister sans déchoir au milieu de semblables complications ne soient pas les qualités qu'on recherche d'ordinaire chez un soldat, on s'en doute; il n'en est pas moins certain qu'elles ont permis au général Nollet de tirer le meilleur parti possible de très mauvais éléments.

Malheureusement si les aptitudes qu'il a montrées dans l'occurrence sont utiles quand on subit l'obligation d'appliquer des instructions regrettables, elles sont peut-être plus dangereuses chez un homme appelé à diriger. Ce qu'on sait des conditions dans lesquelles le général Nollet est entré au ministère et de l'entourage qu'il y trouvera ne laisse pas de produire une certaine inquiétude.

La période critique que traverse la France exige que les ministres soient des hommes d'Etat plutôt que des administrateurs. La conduite d'un pays n'est pas une affaire de déduction mathématique et il est à craindre qu'aux erreurs pratiques d'un raisonnement trop statistique ne viennent s'ajouter, rue Saint-Dominique, les erreurs d'un entourage moins désintéressé et moins libre — parce que moins « arrivé » — que le ministre.

Certains des amis du général Nollet soutiennent de dangereux paradoxes sur l'instruction des recrues et le temps de service obligatoire. Faut-il remarquer que, seuls, quelques militaires préconisent le service d'un an? La grande masse du public n'a pas d'opinion là-dessus. Les

anciens combattants trouvent, pour la plupart, qu'un an c'est peu de chose et les socialistes trouveront que c'est encore trop, tant qu'on n'aura pas réalisé les milices. La réduction du temps de service actif a donc, a priori, un air de compromis entre les nécessités nationales et les utopies d'un parti bruyant, et le général Nollet passe, à tort ou à raison, pour l'homme de ce compromis.

Si cette réputation doit mettre en garde l'opinion française, il n'apparaît pas que l'opinion allemande ait été très émue de la désignation de notre nouveau ministre de la Guerre.

Quelques nationalistes forcenés ont bien écrit que le général Nollet avait été un des bourreaux de l'Allemagne, mais les milieux gouvernementaux et les modérés ont dit au contraire qu'il avait été témoin de la détresse allemande et qu'il ferait justice des accusations de préparation à la revanche. Dans le même temps, les organes officieux du Reich font campagne pour démontrer que le seul obstacle au désarmement de l'Allemagne est l'armement « excessif » de la France; ils ajoutent que, si nous ne désarmions pas, ils auraient le droit de reprendre le service obligatoire.

Le général Nollet n'est-il pas impressionné par cette argumentation? On dit qu'il a été un partisan assez tiède de l'occupation de la Ruhr, et il collabore aujourd'hui avec ceux qui disaient que la retraite de M. Poincaré faciliterait l'entente sincère avec l'Allemagne. Ne peut-on se demander s'il n'a pas accepté de réaliser la tâche paradoxale d'empêcher la revanche allemande tout en réduisant l'armée française à un tel point que les Allemands n'aient plus de raisons de demander à reprendre le service obligatoire? Ne peut-on se demander s'il ne tente pas pour la deuxième fois de réussir une tâche irréalisable?

Certes le nouveau ministre est édifié sur la valeur des organisations militaires allemandes, mais on peut craindre que, se faisant illusion sur l'efficacité du contrôle et l'importance du matériel, confiant dans l'action modératrice d'une démocratie allemande à laquelle il s'est discrètement intéressé en raison de ses opinions, il croie possible de réduire les armements français dès que le contrôle des armements allemands aura été repris. Ce qui constituerait une effroyable imprudence.

Est-ce pour la risquer que le général Nollet a accepté le portefeuille de la Guerre? Tant mieux si ce n'est pas pour cela et s'il ne faut voir aucune association d'idées entre le contrôle du désarmement allemand et la réduction des effectifs français.

***

Le romantisme de M. Lenormand.

Le cas de M. Lenormand est un des plus curieux et des plus difficiles qui se présentent dans l'art dramatique contemporain. Cet auteur, nous l'avouons tout net, avait commencé par nous rebuter. Nous ne nous rappelons guère avoir éprouvé au théâtre une impression de malaise aussi vive qu'en écoutant *le Temps est un songe*. C'est, avec un certain *Arlequin* de M. Maurice Magre, un de nos plus mauvais souvenirs. Il faut pourtant marquer la différence : *Arlequin* nous ennuyait, *le Temps est un songe* nous faisait mal. Nous étions horripilés à la pensée que le personnage principal irait certainement se jeter dans un étang, que ce dénouement était évident depuis le début, que chaque pas en rapprochait et que, cependant, M. Lenormand s'amusait à marquer pendant quatorze tableaux les progrès de cette lente folie avant qu'en effet le Hollandais s'allât précipiter au fatal étang. Après *le Temps est un songe*, *les Ratés*, histoire d'un couple de comédiens sans talent qui s'enlise dans la misère et, de là, glisse dans le mal, nous avait laissé la même impression d'un lugubre roman d'analyse, inspiré du naturalisme russe, découpé en tranches et débité sur la scène contre vents et marées.

Puis, soudain, d'un coup d'aile, M. Lenormand s'était élevé très haut dans *le Simoun*. La pièce était toujours divisée en tableaux, mais cette fois, ils étaient disposés de façon à former une étrange composition concentrique autour du sentiment incestueux qui naissait dans une âme détraquée par le climat africain, sentiment étudié avec une parfaite décence et une pénétration rare. Certaines parties du *Simoun* étaient de premier ordre.

Vers le même moment, M. Lenormand avait publié sous le titre *le Penseur et la Crétine* un recueil de nouvelles dont plusieurs étaient excellentes. Nous y avions découvert un moraliste chagrin et nous en avions conclu que M. Lenormand portait en lui la vocation d'un auteur comique et la vocation d'un romancier. Aujourd'hui encore, nous pensons que nous n'avions pas tort. Cependant M. Lenormand est appelé et gouverné par une autre vocation encore plus forte. Il écrit des drames très noirs inspirés par les systèmes philosophiques à la mode. *Le Temps est un songe* était nourri de la doctrine d'Einstein, *le Simoun* et surtout *le Mangeur de rêves* allaient être nourris de la doctrine de Freud. *L'Homme et ses fantômes*, qu'il vient de faire représenter à l'Odéon, est encore une pièce freudienne.

M. Lenormand y transpose dans la vie moderne le personnage de don Juan. Bien loin d'en faire un héros, il en fait un pauvre homme. Pendant qu'il est jeune, le don Juan moderne poursuit toutes les femmes et ne goûte le repos ou la joie auprès d'aucune. Sitôt qu'il les a conquises, il les rejette avec mépris. Au temps de la

maturité, le séducteur réfléchit sur son cas, cherche à comprendre et s'inquiète. Qu'a-t-il donc voulu arracher à toutes ses conquêtes? Son propre secret. C'était son âme qu'il cherchait en autrui. Parce que l'être humain ne peut sortir de soi, qu'on ne communique jamais avec une autre âme et qu'on s'épuise à tourner dans la solitude ; ensuite parce que don Juan est un être double et pourtant incomplet, parce qu'il est double. La nature en a fait un monstre : elle lui a donné une âme de femme. C'est pourquoi il cherche à fuir dans l'amour une solitude qu'il n'est pas assez fort pour supporter. Il a cru conquérir : il n'a été que la dupe et la proie des fantômes que construisait son imagination et qu'il rejetait parce qu'il s'apercevait que la réalité ne se pliait jamais à épouser les formes de son rêve.

Si bien que, la décrépitude venue, ne trouvant pas en son cœur la force de résister aux coups sournois des ans, dépouillé de ses avantages éphémères, don Juan devient complètement la victime de son imagination. En vain la vanité du conquérant tente de se raidir, c'est lui qui est conquis et habité. Et comme son imagination est aussi forte que désordonnée, il croit aux esprits, d'abord, puis il les entend dans les heurts du pavé ou les souffles du vent, finalement il les voit. Ils viennent l'assiéger à son lit de mort. Tous le condamnent, signe que son imagination est affolée et défaite, puisque ses propres créations lui font peur. Un seul l'absout et le console, le fantôme de sa mère. Cette conclusion est peut-être un symbole. On peut conjecturer que M. Lenormand a marqué, volontairement ou non, que les forces héritées pouvaient seules écarter les ombres délirantes créées par l'imagination individuelle. Quoi qu'il en soit, don Juan expire en prononçant le mot *savoir*.

Cette étrange donnée est présentée de la façon la plus étrange qui soit. En dix-sept courts tableaux, où l'on voit le héros conquérir une fille ardente et sauvage d'une race des montagnes, puis se déprendre d'elle et s'enfuir ; recommencer avec une jeune fille de la société des villes, l'abandonner sitôt conquise et s'enfuir. La fille des montagnes s'insurge, le poursuit à la ville, tombe au ruisseau et meurt à l'hôpital. La fille des villes commet un infanticide et devient folle. Le séducteur est allé chercher la solitude en Afrique : il y retrouve son destin, une femme à l'imagination malade le ramène aux préoccupations qu'il veut fuir : c'est pourquoi, exaspéré et commençant à devenir lucide, il la traite avec une cynique brutalité. Il revient à Paris, apprend la folie de sa victime et, hanté par l'idée que les êtres ont un secret, il se dit que, puisque ceux qui sont raisonnables refusent de livrer le leur, une folle laissera peut-être échapper le sien. Il va la voir, elle ne le reconnaît pas ; elle le met pourtant sur la piste : elle le prend pour une femme. Dans un autre tableau, un psychologue averti et subtil éclaire ce symbole en expliquant que les don Juan, en effet, ont des âmes féminines.

L'étrange pièce direz-vous. Oui certes, et l'étrange auteur. On en

serait trop vite quitte avec lui en disant : M. Lenormand nous montre sa propre histoire. Comme ses héros, il est la proie d'une imagination puissante et désordonnée. Cette explication serait bonne, vraie. En gros, elle suffirait. Mais, critique, on nous demande davantage.

A lui encore, comme il est tentant d'appliquer le vocabulaire et les lumières proposées par Daudet dans *l'Hérédo*. Il se délivre de ses propres fantômes en les projetant sur la scène. La création artistique est pour lui un exorcisme.

L'*Hérédo* expliquerait encore comment M. Lenormand porte en lui tant de « génies » contradictoires, qui ne peuvent parvenir à s'accorder. Il y a chez lui un romancier mort-né. A propos de chacune de ses pièces, nous avons remarqué que tout en lui, fond et forme, procédait de l'art romanesque, si bien qu'on dirait toujours que ses drames sont la transposition au théâtre d'un roman rêvé et inédit. Les sujets qu'il traite sont sujets de romans, la lente analyse d'une chute dans l'hallucination. Son procédé de composition ne paraît si étrange à la scène que parce qu'il est, précisément, le procédé du roman : le choix d'un épisode caractéristique de loin en loin. Il y a en M. Lenormand un romancier opprimé par un auteur dramatique. L'auteur est le plus fort, il oblige le romancier à écrire des pièces de théâtre. Le romancier se venge en étant toujours là.

Nous avons toujours cru discerner en M. Lenormand un auteur comique. Moins fort que le romancier, il ne reparaît qu'à intervalles éloignés. Mais il reparaît. La scène avec la malade africaine, une séance de spiritisme sont des morceaux comiques traités de main de maître, avec cette observation froide, précise et un peu sèche, ce coup d'œil aigu et pénétrant qui sont un des dons des imaginations tourmentées. Enfin, on discerne sans peine chez M. Lenormand un philosophe avorté. Il a le goût des idées et la passion des systèmes. Son intelligence est assez vive et assez perçante pour les pénétrer, elle semble ne pas être assez ample pour les dominer. M. Lenormand nous apparaît un peu comme le don Juan des systèmes intellectuels, selon sa propre conception de don Juan. Il les poursuit et cherche à les posséder. Ce sont eux qui le possèdent, qui le hantent si puissamment qu'ils finissent par prendre devant lui figure d'êtres vivants.

Nous arrivons ainsi à démêler laborieusement ce que nous voudrions appeler le romantisme de M. Lenormand. Il n'arrive pas tout à fait à nous intéresser ou à nous émouvoir par l'intermédiaire de ces personnages qui semblent se détacher de l'auteur pour vivre devant nous de cette vie propre que confère le génie créateur. Cette création-là, c'est l'art au degré supérieur. M. Lenormand, à notre gré, en est allé fort près dans *le Simoun*, il n'y a pas atteint encore. Il s'arrête au plan immédiatement inférieur. Ses personnages intéressent et émeuvent parce que nous voyons vivre en eux les passions de M. Lenormand. C'est lui-même, son imagination puissante

qui n'arrive pas à s'ordonner, son intelligence qui creuse et n'arrive pas à dominer, ses souffrances d'homme, ses inquiétudes de chercheur et d'écrivain. C'est pourquoi, en dépit de tant d'étrangetés et de désaccords, on éprouve pour lui estime, intérêt, sympathie. Ce n'est pas, nous le répétons, le degré supérieur de l'art créateur. Mais c'est bien passionnant tout de même, ainsi que le spectacle du drame intérieur d'une intelligence et d'une imagination fortes, ardentes et tumultueuses, drame déroulé devant nos yeux avec une absolue sincérité.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'AFFAIRE MATTEOTTI. — *Depuis le 10 juin, on est sans nouvelles du député socialiste italien Matteotti. La presse d'extrême gauche mène une violente campagne autour de cette disparition.*

La campagne redouble lorsqu'on acquiert la certitude que Matteotti a été assassiné par des fascistes.

M. Mussolini prend aussitôt d'énergiques mesures d'épuration. M. Finzi, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, est remplacé par M. Federzoni, nationaliste. M. Bertini, chef de la police de Rome, et plusieurs hauts fonctionnaires, sont révoqués pour négligences ou soupçons de complicité avec les meurtriers mis sous les verrous (16 *juin*).

Au Sénat, M. Mussolini affirme que « la justice suivra son cours, sans égards pour personne » (24 *juin*).

Le cabinet italien est remanié le 30 juin.

LE PROGRAMME DE M. HERRIOT. — *M. Herriot donne lecture, le 17 juin, devant les Chambres, de la déclaration contenant le programme du nouveau cabinet :*

A l'intérieur, amnistie, sauf pour les déserteurs et les traîtres, application des lois sur les congrégations, suppression des décrets-lois, reconnaissance du droit syndical pour les fonctionnaires, rétablissement du scrutin d'arrondissement, réduction du service militaire, aménagement de l'impôt sur le revenu, base de la « fiscalité démocratique ». L'impôt sur le capital n'est pas envisagé « pour le moment ».

A l'extérieur, suppression de l'ambassade au Vatican, reprise des relations avec les Soviets, collaboration avec l'Angleterre pour créer « une atmosphère de paix ». La Ruhr ne sera pas évacuée, tant que l'Allemagne n'aura pas appliqué le plan des experts.

Dans son message aux Chambres, lu le même jour que la déclaration ministérielle, M. Doumergue précise que la France n'abandonne pas ses droits et ne renonce pas aux réparations.

La Chambre vote la confiance au ministère Herriot par 313 voix contre 234 (19 *juin*).

Le Sénat manifeste au contraire une certaine réserve. Il élit président, en remplacement de M. Doumergue, M. de Selves, par 151 voix contre 134 à M. Bienvenu-Martin, candidat du Cartel des gauches (19 juin).

L'ENTREVUE DES CHEQUERS. — *Le 17 juin, les accords avec la M. I. C. U. M. sont renouvelés jusqu'au 15 juillet dans le bassin rhéno-westphalien.*

Les 21 et 22 juin, une entrevue a lieu, aux Chequers, entre MM. Herriot et Ramsay Macdonald. Une nouvelle conférence interalliée aura lieu, le 16 juillet, et en septembre, les deux Premiers se rendront à Genève, à la S. D. N. Les termes d'une note commune à l'Allemagne l'invitant à donner des gages matériels de sa bonne foi, sont arrêtés.

M. Herriot annonce la conclusion d' « un pacte moral de collaboration continue ». Mais la presse anglaise rectifie aussitôt et ne parle que d'une « détermination commune ».

L'entrevue qui a lieu ensuite, le 24, à Bruxelles, entre MM. Herriot, Theunis et Hymans, manifeste à la fois l'imprécision de ces déclarations et l'inquiétude des Belges. M. Herriot dit qu'il a l'assurance d'un pacte défensif « qui lierait la France, l'Angleterre et la Belgique ».

M. Ramsay Macdonald, interrogé, dément le « pacte moral ». Aucun engagement relatif à une alliance n'a été pris, au cours des conversations des Chequers (26 juin).

LA RÉPONSE DE L'ALLEMAGNE. — *La réponse allemande à la note de la conférence des ambassadeurs du 28 mai est remise, le 30 juin, par l'ambassadeur allemand à Paris. Le Reich accepte la reprise du contrôle militaire. Il demande toutefois que celui-ci prenne fin le 30 septembre.*

FRANCE. — *M. Langlois, modéré, est élu sénateur de l'Oise contre un radical-socialiste (22 juin).*

— *Commencement de la grève des boulangers à Paris (25 juin).*

— *M. Maurice Quentin est élu président du Conseil municipal de Paris (25 juin).*

— *Le garde des sceaux saisit le Parquet général d'une procédure de révision de l'affaire Goldski (28 juin).*

EN EXTRÊME-ORIENT. — *A Canton, une bombe est lancée contre M. Merlin, gouverneur de l'Indo-Chine (19 juin). C'est le signe que des difficultés nous attendent, dans l'avenir, pour conserver nos possessions d'Extrême-Orient.*

AFRIQUE DU SUD. — *Aux élections du 17 juin, le parti sud-africain du général Smuts est battu par les nationalistes et les travaillistes. Le général Smuts n'est pas réélu et donne sa démission de président du Conseil des ministres.*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31080.